3

LE

ÉTUDE

C. O. E

364

LECTURE A HAUTE VOIX

LECTURES ET RÉCITATIONS

PRÉCÉDÉES D'UNE

ÉTUDE THÉORIQUE ET PRATIQUE DE LA PRONONCIATION FRANÇAISE

D'APRÈS LA MÉTHODE DE

M. V. DELAHAYE, professeur de diction

COURS ÉLÉMENTAIRE

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. 1904 Séminaire de Québec

De l'art de prononcer, faites-vous une étude.
La voix est un ressort qui cède à l'habitude:
C'est la route du cœur, sachez vous la frayer.

DORAT

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. QUÉBEC

MONTRÉAL,
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS,
256 et 258, rue Saint-Paul,

1896

Enregistré, conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-quinze, par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, au bureau du ministre de l'Agriculture.

PRÉFACE.

En vous offrant le présent recueil, au début de vos études, nous n'avons qu'un désir : celui de vous être utile.

Par l'application des règles, en tête de ce petit livre, vous acquerrez promptement une émission pure des voyelles et des consonnes, une articulation distincte, une prononciation correcte, et, par conséquent, une lecture agréable qui fera qu'on aimera à vous entendre.

Quant aux morceaux qui composent cet ouvrage, ils ont été puisés dans les meilleurs auteurs, et nous vous les présentons au moment où vos jeunes intelligences s'ouvrent aux premières lueurs de la science. Ils vous offriront un ensemble de connaissances parfaitement en rapport avec le cycle des études primaires que vous commencez à parcourir. La religion, la morale, la grammaire, la géographie et l'histoire viendront tour à tour vous offrir leurs notions premières, en même temps qu'elles élèveront votre âme vers Celui qui est la science incréée et de qui vous devez attendre tout succès et toute bénédiction.

Avec nos fleurs donnons notre jeunesse,
Car notre Mère a tout droit sur nos cœurs ;
Elle nous voit et nous aime sans cesse :
De son jardin, oui, nous sommes les fleurs.

ÉTUDE

THEORIQUE ET PRATIQUE

DE LA

PRONONCIATION FRANÇAISE

Manière de former les voyelles.

La voix A se forme en ouvrant fortement la bouche.

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut.

La voix I en rapprochant davantage les mâchoires l'une de l'autre et en écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles.

La voix O se forme en ouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un o.

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait. Les deux lèvres s'allongent comme si on faisait la moue.

EXERCICES SUR LES SONS[1].

Voyelles simples.

à, è, o: à, aa, è, èè, o, oo; (*a* aigu, *è* ouvert, *o* aigu.)

â, é, i, ô, e, ou, u. (*à* grave, *ô grave.*)

Voyelles nasales.

Le son *an* peut être figuré de quatre manières :

an, am, en, em.

Le son *in* de huit manières :

in, im, yn, ym, ain, aim, en, ein.

Le son *on* de deux manières :

on, om.

Le son *un* de trois manières :

un, um, eun.

Manière de former les consonnes.

Trois consonnes *p, b, m,* dépendent du rapprochement et de la séparation des lèvres Ensuite

1. Un exercice vocal de prononciation ou d'articulation doit toujours précéder la lecture. La maîtresse donne d'abord le son de *la voyelle*, ou l'articulation de *la consonne* indiquée, faisant observer aux élèves les positions que les muscles de la bouche doivent avoir pour émettre parfaitement le son ou l'articulation.
Les élèves répètent simultanément, puis individuellement, quelques-unes, à tour de rôle, chaque jour.

nous pouvons grouper, d'après l'articulation produite entre le bout de la langue et l'angle formé par le palais et les incisives supérieures, quatre nouvelles consonnes *t*, *d*, *n*, *l*. Enfin, si l'articulation se produit plus profondément, entre le milieu de la langue et le milieu de la voûte palatine, nous obtenons le troisième groupe *k*, *g*, *gn*, *lle*.

Pour les *consonnes non soutenues*, la lettre n'est prononcée qu'au moment de la séparation des organes juxtaposés; mais, au contraire, les organes qui concourent à la formation de la *consonne soutenue* se rapprochent de manière à circonscrire un passage plus ou moins étroit où la voix, précédée ou non d'un sifflement, produit : entre le bord des incisives moyennes supérieures et le bord médian de la lèvre inférieure, *f*, *v*; entre le bout de la langue et la partie antérieure de la voûte palatine, *s* et *z*; et si la pointe de la langue se porte en arrière, contre le milieu du palais, on produit *ch* et *j*.

Cette énumération se termine par le *r*, qui résulte d'une série de battements exécutés par le bout de la langue contre la voûte palatine.

Exercices.

Consonnes non soutenues.	*p*, *b*, *m*. *t*, *d*, *n*, *l*. *k*, *g*, *gn*, *ll*.

Consonnes soutenues	}	*f, v.* *s, z.* *ch, j.*
Vibrante	:	*r.*

SYLLABES.

Une syllabe est un son simple ou modifié : *a mi.* Pour la bien prononcer, il faut tenir compte de sa nature, de son *accent prosodique* et de sa *quantité prosodique.*

Accent prosodique.

La prononciation grave ou aiguë d'une syllabe se nomme *accent prosodique.*

Il y a deux sortes d'accents : l'accent grave et l'accent aigu. Le son *grave* est un son relativement *bas* ; le son *aigu* est un son relativement *élevé.*

Grave s'emploie souvent dans le sens de long, et *aigu,* dans le sens de bref, parce que le son *grave* est généralement long, et le son *aigu* généralement bref.

Mais le plus souvent, on appelle *accent,* en général, une modification de voix qui a lieu dans la durée ainsi que dans le ton des syllabes et des mots. Dans ce cas, on réunit l'*accent* et la *quantité* qui vont en effet presque toujours ensemble.

L'*accent prosodique* ne se remarque que sur les

voyelles *a* et *o* ; la *quantité prosodique* comprend toutes les voyelles.

A, avec un accent grave, est toujours *aigu*: *à*, *là*, déj*à*. *A*, avec un accent circonflexe, est toujours *grave* : *câble*, *pâte* ; excepté dans les deux personnes du pluriel du passé défini et dans la troisième personne du singulier de l'imparfait du subjonctif des verbes de la première conjugaison : nous aim*â*mes, vous aim*â*tes, qu'il aim*â*t. Dans nous nous f*â*ch*â*mes, vous vous f*â*ch*â*tes, qu'il se f*â*ch*â*t, le premier *a* est *grave* et le second est aigu.

A, sans accent, est tantôt *aigu* et tantôt *grave*, mais plus souvent *aigu* que *grave* en raison de son euphonie. Les deux accents sont réunis dans : *a*m*a*s. Il est toujours *aigu* au commencement et au milieu des mots : *a*mi, *a*voir, che*v*alier, médi*ca*ment.

Il est généralement plus ou moins *aigu* dans les terminaisons suivantes : (Ces nuances sont parfois si délicates qu'elles ne peuvent être bien indiquées que par la voix d'un professeur.)

ab	nabad	*anne*	Suzanne
abe	syllabe	*am*	Cham
ac	tac	*amme*	gamme
ace	audace	*ap*	cap
ache	cravache	*ape*	étape
act	exact	*aque*	baraque

acte	cataracte	*arbe*	barbe
ad	Joad	*arc*	parc
ade	cascade	*argue*	nargue
afe	carafe	*arme*	charme
age	adage	*arne*	lucarne
agne	campagne	*arpe*	écharpe
ague	vague	*arque*	remarque
ail	corail	*at*	achat
al	local	*ate*	agate
ale	amygdale	*atre*	quatre
aque	claque	*ax*	thorax
alte	basalte	*axe*	syntaxe

A sans accent est toujours plus ou moins *grave*, quand il termine un mot, autre que la troisième personne d'un verbe : *Cuba*, il *cuba*.

ca	arnica	*na*	Etna
da	agenda	*pa*	papa
fa	sofa	*ra*	opéra
ga	seringa	*sa*	Odessa
ia	acacia	*ta*	nota
la	Attila	*va*	Java
ma	Alma	*za*	Colza

Il est généralement plus ou moins *grave* dans les terminaisons suivantes :

able	abordable	*arde*	poularde
abre	sabre	*are*	gare

acle	oracle	*arge*	charge
acre	fiacre	*ars*	épars
adre	cadre	*arte*	carte
aille	bataille	*artre*	martre
ar	bazar	*assion*	compassion
arce	farce	*asion*	occasion
arche	marche	*asme*	spasme
ard	buvard	*asque*	casque
aste	caste	*ave*	rave
astre	cadastre	*aze*	gaze

O avec un accent circonflexe est toujours *grave : apôtre, côte ; excepté* dans : *hôpital, hôtel, rôti.*

Sans accent, il est tantôt *aigu* et tantôt *grave*, mais plus souvent *aigu* que *grave.*

O sans accent, est toujours *aigu* [illegible] ncement et au milieu des mots [illegible] *rer*, [illegible] *i-rement, économe, féodal* ; excepté : *obus, odieux, oser, oseille, osier.*

Il est généralement plus ou moins *aigu*, dans les terminaisons suivantes :

S.M.P. 1964 Québec

ob	job	*old*	Arnold	*otte*	carotte
obe	robe	*ole*	boussole	*orde*	corde
oble	vignoble	*olte*	révolte	*ordre*	désordre
oc	choc	*omme*	gomme	*orge.*	forge
oche	cloche	*onne*	personne	*orgne*	borgne
ocle	monocle	*op*	sirop	*orgue*	morgue
ocre	médiocre	*ope*	myope	*orme*	forme

ode	antipode	*oque*	loque	*orne*	corne
offe	étoffe	*or*	castor	*orque*	remorque
offre	coffre	*ore*	store	*ors*	alors
oge	loge	*orbe*	sorbe	*ort*	support
ogne	besogne	*orce*	force	*orte*	porte
ogue	dogue	*orche*	porche	*osse*	brosse
ol	licol	*ord*	abord	*oxe*	boxe

O, sans accent circonflexe, est toujours plus ou moins *grave* à la fin des mots :

ao	cacao	*lo*	kilo	*so*	verso
do	credo	*mo*	primo	*to*	incognito
go	indigo	*no*	casino	*vo*	bravo
co	écho	*ro*	numéro	*zo*	avizo

Il est généralement plus ou moins *grave* dans ces mots :

os	albinos	*ose*	alose	*osion*	explosion
os	repos	*osité*	curiosité	*otion*	émotion

Le son *O* figuré par *au*, *eau*, est toujours *grave* : *faute*, *troupeau*.

A et *O* sont les seules voyelles dont le son varie sous le rapport de l'*accent prosodique*, selon les mots où elles se trouvent : *e*, *i*, sont toujours *aigus* ; *u* est toujours *grave*.

Quantité prosodique.

Le temps qu'on met à prononcer une syllabe s'appelle *quantité prosodique*. Sous le rapport de la quantité, les syllabes se divisent en *syllabes longues, syllabes moyennes, syllabes brèves* : *a* dans *mâle, mal, malheureux,* offre l'exemple de trois *quantités prosodiques* différentes.

Le plus souvent les syllabes changent de quantité en changeant de place dans l'arrangement d'un mot ou d'une phrase. Ainsi *a, ê* sont longs dans cad*a*vre, arrêt, et brefs dans cad*a*vérique arrêter Le son est généralemennt long :

1° Dans la dernière syllabe sonore des mots: *aimé, nid, flot, reçu, feu, joue, grande, fidèle, homme.*

2° Dans les syllabes non finales qui ont un accent circonflexe : *ânon, côté, brûlé;* excepté pour les voyelles *ê*, et *î* : *fêté, abîmé.*

Le son est généralement moyen dans les syllabes nasales non finales: *antique, longueur, emprunté.* Le son est généralement *bref* dans toutes les syllabes qui ne sont pas comprises dans les règles ci-dessus.

La quantité répand une agréable variété dans la prononciation, en même temps qu'elle la rend plus intelligible, mais il faut bien se garder des exagérations qui gâtent tout.

Beaucoup de mots changent de signification en changeant d'accent et de quantité. Exemples :

Syllabes plus ou moins longues.	**Syllabes plus ou moins brèves.**
Liqueur *âcre.*	L'*acre,* mesure ancienne.
L'*aire* du laboureur.	L'*air* à respirer.
La *hauteur* du Sancy	L'*auteur* du Cid.
L'*alène* du cordonnier.	L'*haleine* des animaux.
Le *bât* de l'âne.	Il *bat* son blé.
La *beauté* des fleurs.	Le chat *botté.*
La *chaire* chrétienne.	La *chair* du poulet.
La *châsse* de St-Hubert.	La *chasse* à la perdrix.
La *clause* du traité.	La porte *close.*
Le *corps* humain	Le *cor* de chasse.
Le *cours* du professeur.	La *cour* de la maison.
Gravir la *côte.*	*Cote* d'une valeur.
La *crainte* du mal.	Le *crin* du cheval.
Faire *cuire* la soupe.	Le *cuir* des souliers.
La bague au *doigt*	Le *doit* et avoir.
Le *faîte* de la maison.	La chose *faite.*
Le teint *hâlé.*	Le bateau *halé.*
L'*hôte* de ces bois.	La *hotte* du chiffonnier.
Le *vain* orgueil.	Le *vin* du vigneron.
La *ville* de Paris.	La *vile* canaille.
La *forêt* de sapin.	Le *foret* du tonnelier.
Faire son devoir.	Le *fer* à forger.
File le lin.	Le *fil* à coudre.
Un collier de *jais.*	Un *jet* d'eau.
Un *jeûne* austère.	Un *jeune* homme.
Le *maître* d'école.	A *mettre* au net.

Syllabes plus ou moins longues.	Syllabes plus ou moins brèves.
Le *mâtin* aboie.	L'étoile du *matin*.
Le *mois* de mai.	Parlez pour *moi*.
Le fruit *mûr*.	Le *mur* du jardin.
Le *mâle* et la femelle.	Le *mal* de tête.
La *pâte* du boulanger.	La *patte* du chien.
Le jeu de *paume*.	La *pomme* rose.
La *plaine* déserte.	La poche *pleine*.
Un *saut* d'acrobate.	Un *sot* orgueilleux.
Le *saint* vénéré.	Le *sein* de sa mère.
La *tâche* de l'ouvrier.	La *tache* d'huile.
La *tante* de la famille.	La *tente* du soldat.
La *toux* du malade.	Le *tout* total.
Le *verre* à vitre.	Le *ver* de terre.
La *voix* du chanteur.	La *voie* publique.

MOTS.

Un mot est un tout syllabique devenu par convention le signe d'une idée.

Pour bien prononcer un mot, il faut bien prononcer toutes les syllabes qui le composent, mettre l'accent tonique à sa place, faire les aspirations et les liaisons.

Quantité syllabique.

On appelle *quantité syllabique* d'un mot le nombre de syllabes que contient ce mot.

On commettrait une faute contre la *quantité* syllabique, si on prononçait *ia* de la même manière dans : *fia*cre que dans : pa*tri ar*che ; dans le premier cas, *ia* ne forme qu'une syllabe : il y a diphtongue ; dans le second, il en forme deux : il y a diérèse.

Il faut remarquer que la *quantité prosodique* a trait à la durée des voyelles, et que la *quantité syllabique* s'occupe du nombre des syllabes que contient le mot.

Accent tonique.

1° Les tons qui composent le langage sont si nombreux que rarement deux syllabes de suite se prononcent sur un ton exactement semblable.

2° Dans un mot, il y a toujours une syllabe dominante qui commande aux autres ; c'est la *syllabe tonique ;* c'est-à-dire qui porte l'*accent tonique.*

3° On appelle *accent tonique* une petite élévation de voix que l'on fait sentir sur la dernière syllabe sonore d'un mot : Pa*ris*, Mar*seille.*

4° On l'appelle *tonique* parce qu'il consiste dans un ton plus dominant que les autres, mais cependant peu sensible.

5° Il faut donc prononcer doucement le commencement du mot et plus fortement la fin, en y faisant une tenue qui l'allonge, pour éviter l'uniformité dans le langage.

6° Dans dor*mir*, on fait sentir une intonation douce et naturelle sur *o*, et on raffermit sur *i* qui porte l'*accent tonique*.

Les étrangers font généralement le contraire quand ils prononcent notre langue ; ils disent *dor*mir pour dor*mir*.

Remarques sur les diphtongues et les diérèses.

On donne le nom de *voyelle diphtongue* à une réunion de deux voyelles qui se prononcent dans une seule émission de voix : *Dieu, joaillier, bivouac.*

Dans une *diphtongue*, la voix glisse naturellement sur la première voyelle et se repose plus ou moins sur la seconde.

Les *voyelles diphtongues* commencent toujours par *i, o, u, ou.*

On donne le nom de diérèse à deux voyelles qui se rencontrent dans un mot, et qui se prononcent séparément : *inqui-et, sci-ence, cli-ent.*

Quant la lettre *i* est précédée de deux consonnes dont la seconde est une liquide *l* ou *r*, la *diphtongue* disparaît : *boucli-er, cri-a, pri-er.*

Une voyelle surmontée d'un tréma ne fait jamais partie d'une diphtongue : *Moï-se, alo-ës ;* excepté : *faïence, baïonnette, aïeul, moëlle.*

Y entre deux voyelles forme toujours *diphtongue* avec la dernière : *pai-ya, écui-yer, doi-yen,*

crai-yon, excepté lorsqu'il est suivi d'un *e* muet qui ne se prononce pas : *La Haye, payement.*

O commençant une diphtongue fait toujours entendre le son de *ou* très bref : *loi, loin, Godefroy.*

Les poètes n'admettent pas un aussi grand nombre de *diphtongues* que les prosateurs et pratiquent assez largement la *diérèse.*

Ils font, par exemple, disparaître la *diphtongue* dans : *lien, niais, diamant, écuelle, miauler*, etc. ; ils prononcent : *li-en, ni-ais, di-amant, écu-elle, mi-auler*, etc.

DIPHTONGUES ET DIÉRÈSES.

	Est diphtongue :		Est diérèse.
ia	Seulement dans dia, diable ses dérivés et composés ; diantre et ses composés, fiacre, liard et ses dérivés, piaffe et ses dérivés, piastres, pléiade, piano, liasse, bestial, milliard, galimatias, ratafia, familiarité.	*ia*	Dans patriarche, alliage, spéciale, enthousiasme, déviation, médial, etc., etc.
ié	Dans amitié, pitié, fiévreux, siéger, piétiner, maniérer, attiédir, etc.	*ié*	Dans les participes des verbes dont l'infinitif est en *ier* : avarié, oublié, prié ; dans anxiété, propriété, piété, inquiétude, satiété, société, diérèse.

	Est diphtongue :		Est diérèse :
ied	Dans sied, messied, rassied, pied et leurs composés, seuls mots de cette désinence.	*ied*	
ier	Dans abricotier, cerisier, entier, marinier, barbier, fusilier.	*ier*	Dans les verbes en ier, mendier, nier ; dans calendrier, ouvrier, hier, etc.
iez	Dans tous les verbes : vous portiez, vous finissiez, vous receviez, vous rendiez, etc.	*iez*	Dans les verbes en ier, plus les verbes rire et sourire, à l'indicatif et au présent du subjonctif : vous priiez, que vous bénéficiiez, vous riiez, que vous souriiez.
ie	Dans ils dépiècent, vous empièterez, fière, altière, pièce, siècle.	*iè*	Dans : elles sacrifièrent, elles publièrent, briève, hygiène.
iai	Dans biais, niais, liaison.	*iai*	Dans les verbes en ier : j'étudiais, etc., bréviaire, auxiliaire, incendiaire.
ief	Dans bief, relief, fief, et leurs composés.	*ief*	Dans brief, grief.
ienne	Dans les temps des verbes en enir : que je tienne, que je vienne et dans chrétienne, ancienne, chienne, Vienne, Etienne, Caspienne.	*ienne*	

	Est diphtongue :		Est diérèse :
iet	Dans assiette, miette, serviette.	*iet*	Dans l'adjectif inquiet et ses composés.
io	Seulement dans fiole, pioche et ses dérivés.	*io*	Dans bibliothèque, agioter, médiocre, etc.
iau	Dans bestiaux, matériaux, miauler, piauler.	*iau*	Dans spéciaux, domaniaux, nuptiaux.
iu	Jamais diphtongue.	*iu*	Dans sciure, reliure, etc.
ian	Seulement dans viande, diantre et banian.	*ian*	Dans Florian, Ossian, étudiant, fiancé, riant, alliance.
ient	Jamais diphtongue.	*ient*	Dans client, inconvénient, patient, orient, expédient.
ien	Presque toujours diphtongue : chien, maintien, viens, tiens, bien, combien, ancien, chrétien, plébéien, tien, mien, sien, faubourien.	*ien*	Dans lien, historien, Adrien, grammairien, Octavien, Galien, Sicilien, Arien.
ieu	Dans Dieu, Mathieu, Chaulieu, essieu, lieu, pieu, milieu, cieux, dans vieux et mieux.	*ieu*	Dans les adjectifs odieux, prétentieux, oublieux, etc., dans les noms propres, Andrieux, Condrieux.
ion		*ion*	Généralement dans tous les noms Albion, union, nation.
ions	Dans nous aimions,	*ions*	Dans les verbes en

	Est diphtongue :		Est diérèse.
ions	nous recevions, nous rendions, excepté lorsque ions est précédé de deux consonnes est liquide ; nous bouclions, nous voudrions.	*ions*	ier, plus les verbes rire et sourire à l'imparfait de l'indicatif et au subjonctif : que nous étudiions, nous riions, nous souriions.
iou	Dans Collioure, Ollioule, la Sioule.	*iou*	Dans Brioude, la Frioule, chiourme.
oa	Seulement dans Roanne, Roannais, joaillier.	*oa*	Dans oasis, boa, Goa, Joas, Joad, coasser, croasser, cloaque, rétroactif.
oé	Jamais diphtongue.	*oé*	Dans poésie, poétique, Noé, Zoé.
oi	Dans loi, froid, doigt, roi, moëlle, poële.	*oi*	Jamais diérèse.
oin	Dans coin, foin, loin, coing, groin, témoin, point, adjoint, poindre.	*oin*	Jamais diérèse.
ua	N'est diphtongue que dans les mots suivants où elle se prononce oua : aquarelle, linguale, équateur, quadruple, quarto, etc.	*ua*	Dans ruade, contribuable, nuageux, casualité, suave, dissuader, muable, nous diminuâmes, que vous contribuassiez.
ué	Dans liquéfaction.	*ué*	Dans habitué, tué, Josué, hué, puérilité, suédois.
uè	Dans écuelle, questeur, questure, quinquennat.	*uè*	Dans muet, spirituel, etc.

	Est diphtongue :		Est diérèse :
ui	Dans aiguille, aiguiser, équitation, équilatéral, Puy, Dupuy.	*ui*	Presque toujours quand u est précédé de g ou de q : acuité, ambiguité, exiguité.
uan		*uan*	Dans : truand, gluant, chat huant, atténuant, insinuant, buanderie.
ueux		*ueux*	Dans insinueux, respectueux, affectueux.
uin	Dans Juin, Quintillien, quintette, suintement, suinter.	*uin*	Jamais diérèse, il se prononce IN après gue ou que : quintal quinconce, sanguin.
oua	Seulement dans bivouac, couac, gouache, ouate, zouave et l'interjection pouah !	*oua*	Nous louâmes, que vous louassiez, qu'il déjouât, Edouard, Souabe, escouade, rouage, douane, tatouage.
ouenne	Couenne, couenneux, couennerie, seuls mots de cette désinence.	*ouenne*	
oué	Jamais diphtongue.	*oué*	Josué, loué, troué.
ouelle	Jamais diphtongne.	*ouel*	Rouelle, écrouelles.
ouest	Dans ouest et ses composés.	*ouest*	
ouet	Seulement dans fouet, couette, mouette, girouette, pirouette, silhouette.	*ouet*	Rouet, jouet, alouette, chouette, brouette.

	Est diphtongue.		Est diérèse :
oui	Oui, oui-da, ouistiti, Cambouis, Louis, Louisiane, Louisbourg.	*oui*	Dans je me réjouis, tu éblouis, il s'évanouit.
ouin	Dans babouin (singe) marsouin, baragouin.	*ouin*	Jamais diérèse.

PREMIÈRE PARTIE.

BIEN LIRE.

Exercice spécial sur A aigu.

Bien lire, c'est bien comprendre ce qu'on lit.

Pour *a*rriver *à* bien lire, il faut lire souvent et faire grande *a*ttention *à* donner aux voyelles et aux consonnes le son et l'*a*rticulation qui leur conviennent.

Pour bien lire *à* haute voix, il ne suffit pas de dire les mots sans hésiter, il faut encore faire les liaisons, les pauses et donner le ton conven*a*ble.

Voici un bon procédé pour m*a*rquer les repos nécessaires entre les mots :

Lorsque vous rencontrez une *virgule* (,) *a*rrêtez-vous le temps de compter UN ; lorsque vous rencontrez le *point-virgule* (;) ou les *deux-points* (:) *a*rrêtez-vous le temps de compter DEUX ; enfin, lorsque vous rencontrez un *point* (.), *a*rrêtez-vous le temps de compter TROIS.

Ce repos vous permettr*a* de prendre votre respiration et de voir *à* l'*a*vance les mots qui

suivent ; en sorte que vous pourrez poursuivre votre lecture sans explication aucune, même en rencontrant les mots les plus nouveaux et les plus difficiles.

Questionnaire.—Qu'est-ce que bien lire ?—Que faut-il faire pour arriver à savoir bien lire ?—Combien de temps devez-vous arrêter à une virgule ?—à un point-virgule ?—à un point ?

Répétez tous les mots où entre un *a* aigu.

Expliquer : Voix, procédé, hésitation.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

Exercice sur E ouvert.

Christophe Colomb, marin génois, vint de bonne heure en *E*spagne. Quelque chose sembl*ai*t lui dire qu'au delà de l'Océan, se trouv*ai*t un nouveau monde.—" Ah ! dis*ai*t-il, les îles m'attendent, les navires sont prêts, pour que j'aille chercher des fils au loin.... leur argent et leur or avec eux, pour les offrir au Seigneur." Après bien des démarches, il obtint enfin, de la reine Isabelle, trois petits bâtiments et un faible équipage.

Alors, Colomb s'avance sur l'Océan et marche vers des régions inconnues. Les jours, les se-

maines se passent et pas une île ! point de terre ! toujours la mer et le ciel, effrayante immensité ! Les matelots perdent courage. Seul, Colomb, admirable d'héroïsme et de sang-froid, lutte contre les vents, lutte contre les eaux. Mais sa vie est menacée.

Colomb au couvent de La Rabida.

" Retournez en Espagne, lui crient ses matelots, ou vous mourrez !—Encore trois jours, leur dit Colomb, et je consens à être jeté dans les abîmes, si la terre ne se montre point à vos regards." Bientôt les murmures recommencent. Colomb cherche à les apaiser par ses paroles, par son exemple, mais les matelots demandent à

grands cris l'Espagne..... Enfin l'on voit flotter une planche travaillée de main d'homme et un rameau d'arbre ; une brise embaumée se fait sentir et des points lumineux se montrent à l'horizon. La terre approche ! On l'aperçoit le matin. Terre ! Terre ! crie l'équipage, et, se prosternant sur le pont du navire, il entonne le *Te Deum* Colomb, l'épée d'une main, et l'étendard de l'autre, se précipite le premier vers cette terre promise. L'Amérique était découverte !

Colomb revient en Espagne et l'Europe apprend avec étonnement l'existence d'un nouveau monde, plein de beauté et de jeunesse.

Le grand navigateur retourne plusieurs fois en Amérique, mais, pour prix de ses services, on l'abreuve d'humiliations, ses compagnons le haïssent, son souverain le méconnaît ; il meurt dans la misère et l'opprobre, mais il meurt résigné. Il avait travaillé pour Dieu : il n'attendait que de Dieu la récompense éternelle.

Questionnaire. — Qu'était Christophe Colomb ? — Racontez son premier voyage en Amérique. — Quelle récompense reçoit-il ici-bas de ses travaux ?

LE CIBOIRE.

Exercice sur O aigu.

Le saint ciboire est un vase d'or ou d'argent doré destiné à contenir les hosties consacrées.

C'est la demeure provisoire de Notre-Seigneur en attendant qu'il puisse se donner à l'âme qui communie.

Les vases de nos autels sont trop petits et trop froids pour être le séjour permanent du Sacrement de l'amour : Jésus ne s'y arrête qu'afin d'arriver à nous.

Toute âme fidèle devient par la réception de l'Eucharistie le ciboire vivant de Notre-Seigneur ; mais la très Sainte Vierge surtout était comme le vase sacré de nos autels, la demeure permanente de l'Homme-Dieu ; la tradition nous apprend, en effet, que les saintes espèces se conservaient intactes dans sa poitrine d'une communion à l'autre. Quelle faveur ! Nous ne pouvons y prétendre.

Tâchons du moins par la pureté de notre vie de rester la demeure du Saint-Esprit ; notre cœur sera ainsi le ciboire vivant de Jésus s'il est doré et embelli par les pratiques de toutes les vertus.

Expliquez : Demeure, réception, pratique.

UN BON PETIT CŒUR D'ENFANT.

Exercice sur A grave.

Une mère avait deux filles qu'elle chérissait avec une égale tendresse. L'aînée cependant atti-

rait surtout sa compassion, car la pauvre enfant pâle et languissante ne quittait presque pas son lit de repos ; elle avait quinze ans à peine et elle allait mourir.

Près de ce lit de souffrance, folâtrait parfois un charmant lutin de sept ans, au teint blanc et rose, à l'œil vif, aux lèvres vermeilles. Sa tête bouclée allait et se tournait comme la girouette du clocher. Mais sous ce joyeux entrain la gracieuse enfant cachait un très bon cœur ; souvent, on la voyait baisser ses yeux pour embrasser sa mère et caresser la chère malade, de grosses larmes mouillaient ses paupières ; puis avec la mobilité de son âge, elle s'en allait courir après les papillons et les libellules.

Marthe (c'était son nom) vit un jour le docteur parler bas à sa vieille bonne, et tout doucement elle s'approcha l'indiscrète ! pour entendre ce secret. C'était un secret terrible. " Quand les feuilles seront tombées, disait le médecin, la pauvre enfant mourra." Vite, elle court à son nécessaire, enfile une grosse aiguille et va se percher successivement sur divers arbres du jardin, rattachant avec son fil les feuilles à la branche : " Les voilà bien cousues, disait-elle joyeuse, ma grande sœur ne mourra pas."

Marthe en était à sa troisième ascension quand sa mère l'appela avec quelque inquiétude. " Que

fais-tu là, dit-elle en l'apercevant ?—Maman, je rattache les feuilles aux arbres pour que ma grande sœur ne meure pas." La mère émue, tendit les bras à son enfant, et la pressant doucement sur son cœur, elle remercia Dieu d'avoir donné à son cher petit ange tant de foi naïve et de délicate bonté.

Questionnaire.—Que dit le médecin à la vieille bonne ?—Marthe l'entendit-elle ?—Que fit-elle ?—Que répondit-elle quand sa mère l'appela ?—Que fit la mère ?

Expliquez :—Tendresse, lutin, girouette, clocher.

LA PETITE SOURIS.

Répétez les mots de ce morceau renfermant un A aigu.

Près d'un chat folâtrait une jeune souris.
Sa mère la voyant lui dit : " Chère petite,
Tu cours un grand danger ! viens ici, viens donc vite !
Malgré sa mère et ses sages avis,
La souris en fit à sa tête.
Hap ! dit le chat. Miaou !..... et l'imprudente bête
Fut avalée en peu d'instants.
Celui qui ne veut pas écouter ses parents,
Tôt ou tard se prépare une peine cruelle.
Enfants, enfants, je vous le dis,
Si vous plaignez le sort de la pauvre souris,
Gardez-vous de faire comme elle.

LA PAUVRE JEANNETTE.

Exercice sur É aigu.

Les parents de Jeannette sont très pauvres, mais ils ont un vrai trésor dans leur petite Jeannette. Elle est douce, obéissante, travailleuse et son plus grand souci est d'éviter de la peine à sa mère.

Dimanche dernier, après vêpres, les petites compagnes de Jeannette voulaient l'emmener avec elles pour s'amuser sur l'herbe.

C'est très drôle ! disaient-elles.

—Je le crois, répondit Jeannette, mais l'herbe peut tacher les vêtements et ma pauvre mère a tant à faire, je ne veux pas lui donner encore à laver ma robe."

Questionnaire.—Dans quel état de fortune se trouvent les parents de Jeannette ?—N'ont-ils pas un trésor ?—Dites les qualités de Jeannette ?—Où voulait-on l'emmener dimanche ? Que répondit Jeannette ?

Exercice de diction.—Les élèves raconteront cette histoire à leur façon.

UN BON PÈRE.

Exercice sur I.

" Voilà mon fils, disait Garcia Moreno (1) en présentant son unique enfant à un frère instituteur,

---

(1) Garcia Moreno, président de la République de l'Equateur, assassiné en 1875 par les francs-maçons qu'il avait exaspérés par son attachement à l'Eglise et à la religion chrétienne.

voilà mon fils, il a six ans : ce que je désire, c'est que vous fassiez de lui un bon chrétien. La science et la vertu en feront un bon citoyen. Ne le ménagez pas, je vous prie, et s'il mérite une punition, ne voyez pas en lui le fils du président de la République, mais un simple écolier qu'il faut redresser."

Mots à expliquer : Science, vertu, président, instituteur république.

LE GATEAU DE MARCEL.

Exercice sur O grave.

—" Vite, petite mère,
Du gâteau, du gâteau ! "
Criait Marcel, grimpant le perron du château.
—" Mon petit roi, qu'en veux-tu faire ?
Je t'en vois dans la main encore un grand morceau."
—" C'est qu'un vieux pauvre est à la porte.
Tout accablé par la chaleur ;
Qu'il a grand'faim, qu'il faut que je lui porte
Du gâteau pour avoir bon cœur.
Tu m'aimeras bien mieux après, petite mère,
Lorsque j'aurai soulagé la misère.
Tu le disais hier. Vite, je suis pressé ;
Si tu savais comme il a l'air lassé ? "
La mère de Marcel reprit avec tendresse,
En caressant les cheveux fins et doux,
Du bel enfant monté sur ses genoux :
—" Ce vieux pauvre aussi m'intéresse ;
Lui donner du gâteau, mon cher amour, c'est bien.
Mais, pour avoir bon cœur, il faut donner *du tien.*"

Questionnaire.—Que demande Marcel à sa mère ?—Pourquoi insiste-t-il pour avoir du gâteau ?—Quelle leçon lui donne sa mère ?

MARIE A SA MÈRE.

Exercice sur E ouvert.

Terrebonne, 20 octobre 1894.

Chère maman,

C'est à genoux que ta petite Marie vient te faire l'aveu de sa faute. Malgré ta défense, j'ai pris ton grand vase à fleurs et l'ai brisé. J'ai le cœur triste en songeant que j'ai fait punir ma petite sœur, qui était innocente ; mais tu souris, tu me pardonnes. Je te promets, ma chère maman, qu'à l'avenir je serai plus obéissante.

Ta petite fille qui t'embrasse tendrement.

MARIE.

Qu'est-ce qu'une lettre ?—Où se met la date ? la signature ?

L'ETUDE.

Exercice sur É fermé et È ouvert.

Vous pensez peut-être, enfants, que l'étude est chose maussade et fatigante.

Ne le croyez pas. Appliquez-vous à l'étude ; et, bientôt vous y trouverez des charmes, vous l'aimerez.

Vous apprendrez tant de nouveautés intéressantes, par l'étude. Tous les livres que vous aurez en mains vous diront les choses les plus variées les plus curieuses, les plus nécessaires.

Ainsi la géographie vous fera connaître tous les pays du monde, leur étendue, leurs produc-

tions, leurs richesses. Elle vous nommera les villes importantes, leur position, leur population, le développement de leur industrie, de leur commerce. Elle vous parlera des habitudes et des mœurs des différentes nations qui habitent notre globe, etc.

Par l'histoire, vous saurez tout ce qui s'est passé de plus remarquable, depuis le commencement du monde, concernant la religion des hommes, la formation des peuples, des royaumes, des empires, etc.

La grammaire vous apprendra à parler et à écrire votre langue correctement ; et la littérature vous fera apprécier les beautés du langage, etc.

Avec vous, enfants intelligentes et privilégiées qui avez l'avantage de recevoir une bonne éducation, il serait inutile d'insister davantage sur la nécessité d'aimer l'étude. Le livre en mains et le sourire aux lèvres, déjà vous laissez voir que l'étude est un de vos plaisirs.

Questionnaire.—Pouvez-vous aimer l'étude ?—Qu'apprendrez-vous dans la géographie ? l'histoire ? la grammaire ?—Qu'est-ce qui peut faire supposer que déjà vous aimez l'étude ?

DONNER A LA LECTURE LE TON CONVENABLE.

Observez la ponctuation en comptant haut.

Donner à la lecture le ton convenable, (1) c'est lire comme on parle. (1, 2, 3) Dans la conversa-

tion, (1) on parle plus ou moins vite ; (1, 2) on peut être gai ou triste, (1) interroger ou répondre, (1) et le ton change suivant les circonstances ; (1, 2,) il en est de même dans la lecture. (1, 2, 3)

Pour marquer l'interrogation dans les livres,(1) on se sert d'un petit signe (?) que l'on nomme *point d'interrogation.* (1, 2, 3)

Pour exprimer la joie, (1) la tristesse, (1) l'étonnement, (1) on se sert d'un autre signe (!) ; (1,2) on l'appelle *point d'exclamation.* (1, 2, 3)

Maintenant, (1) mes petites amies, (1) donnez le ton aux phrases suivantes, (1) et prouvez que vous avez bien compris mes explications. (1, 2, 3)

1.—Léa, (1) veux-tu venir jouer avec moi ? (1, 2, 3) Veux-tu me prêter ta poupée ? (1, 2, 3) Ta maman te le permettra-t-elle ? (1, 2, 3) Oui, (1) elle le permettra, (1) sans doute ; (1, 2) prends-la. (1, 2, 3)

2.—Quel bonheur ! (1, 2, 3) Que je suis contente ! (1, 2, 3) Maman va me conduire chez ma tante ; (1, 2) je ne me sens pas de joie ! (1, 2, 3)

3.—Je suis bien triste aujourd'hui : (1, 2) papa est très malade. (1, 2, 3) Pauvre papa ! (1, 2,3) Comme il se plaint ! (1, 2, 3) Je ne veux pas faire de bruit. (1, 2, 3)

4.—Dis-moi, (1) Luce, (1) est-ce toi qui a pris ma plume ? (1, 2, 3) Où l'as-tu mise ? (1, 2, 3) Tu es fort ennuyeuse. (1, 2, 3)

5.—Ce matin, (1) un ouvrier s'est tué en tombant d'un troisième étage. (1, 2, 3) Quel malheur ! (1, 2, 3) Que vont devenir ses pauvres enfants ? (1, 2, 3)

Questionnaire.—Qu'est-ce que savoir donner le ton à sa lecture ?—Comment faire les inflexions de la voix ?—Donnez quelques exemples.

Expliquer : Ton, bonheur, conversation, circonstance.

LES VINGT SOUS DU BON DIEU.

Exercice sur E muet.

Dans une bien pauvre maison,
Et pendant la froide saison,
Une femme pleure et (1) soupire,
Les yeux fixés sur son enfant.....
Soudain, l'enfant eut un sourire :
" Mère," fit-il tout triomphant,
" Pour braver la faim et la bise,
" Nous aurons du pain et du feu,
" Car je veux aller à l'église,
" Emprunter vingt sous au bon Dieu."

L'enfant à l'église arriva,
Et vers l'autel il s'élança.....
Puis, d'un ton de voix bien timide,
Le pauvre petit, à genoux,
S'écria, la paupière humide :
" O mon Dieu ! prêtez-moi vingt sous !

---

(1) Le signe ‿ indique l'élision.

" De trésors votre main est pleine.....
" Vingt sous ! ah ! pour vous, c'est si peu !
" Et nous vivrons une semaine
Avec les vingt sous du bon Dieu !"

Le bon curé qui l'écoutait,
Derrière l'autel souriait ;
Hors de sa cachette il se penche,
Et, près du naïf emprunteur,
Fait rouler une pièce blanche.....
" Merci !" reprend avec candeur
L'enfant, qui croit qu'à sa prière,
L'argent est tombé du ciel bleu ;
Puis il court bien vite à sa mère,
Porter les vingt sous du bon Dieu.

" BESSE DE LARZE."

Définitions.— Saison. — Sou. — Paupière. — Trésors. — Semaine.—Sourire.

L'ORANGE.

Exercice sur OU.

Voyez-vous ce joli fruit qui ressemble à une pomme d'or, et qui, aux approches du 1er janvier garnit certaines vitrines d'une manière si séduisante ! C'est l'orange.

Le goût de ce fruit est très agréable ; ses propriétés rafraîchissantes, très estimées au Canada, le sont bien davantage encore dans les climats brûlants où le bon Dieu le fait mûrir ; car, vous ne l'ignorez pas, l'oranger est un arbre exotique.

Il vient, sans culture, dans le sud des Etats-Unis, en Espagne, en Afrique, et généralement dans les pays très chauds. Il ne réussit en France que sur le littoral de la mer Méditerranée.

L'orange se mange *sous* plusieurs formes. Au naturel d'abord, elle *fournit* d'excellents desserts ; le fruit *tout* entier, même avant sa maturité, peut être transformé en délicieuses confitures, et son écorce, qui en est la partie la plus aromatique, devient la base de plusieurs liqueurs et d'un sirop très employé en médecine. *Tout* *nous* est bon, non seulement dans l'orange, mais encore dans l'oranger, dont le bois, la fleur et les feuilles ont *tour* à *tour* leur utilité et leur agrément. Lorsque les pèlerins qui se rendent en Terre Sainte, approchent du port de Jaffa, ils commencent à sentir de loin la *douce* odeur des célèbres orangers qui croissent sur cette terre fertile. C'est le symbole du parfum de grâce et de vertu qu'ils vont chercher en ces plages bénies.

Pure et blanche comme la fleur de l'oranger, la vie de la petite fille pieuse doit répandre aut*our* d'elle la bonne odeur des vertus chrétiennes ; en elle, comme dans l'orange, *tout* doit être bon et *doux* *pour* ceux qui l'ent*our*ent.

Questionnaire.—Quest-ce que l'orange ?—Où la récolte-t-on ?—A quoi l'orange est-elle bonne ?—Que rappelle à l'enfant le parfum de l'oranger ? — Que veut dire le mot exotique ?

MARGUERITE DE PROVENCE.

Exercice sur U.

Blanche de Castille fit épouser à Louis IX *u*ne aimable et vert*u*euse princesse, Marguerite, fille de Raymond Béranger, comte de Provence, et de Béatrice, fille de Thomas, comte de Savoie.

Louis prit pour devise *u*ne bague entrelacée de lis et de marguerites et mit s*u*r le chaton de l'anneau l'image d*u* Christ, gravée s*u*r un saphir et entourée de ces mots : " Hors cet anel n'est point d'amour." Marguerite enveloppait ses belles qualités d*u* voile de la modestie, ce qui lui attirait toutes les sympathies. Ne voulant point se séparer de son époux, elle l'accompagna en Palestine où elle montra *u*ne constance héroïque au milieu des pl*u*s cruels revers qui suivirent les pl*u*s glorieux s*u*ccès. Après la mort de saint Louis, Marguerite se retira dans un couvent de religieuses cordelières, dites de Sainte-Claire, dont elle était la fondatrice.

Explications.—Devise.—Chaton.—Saphir.—Palestine.

SAINT LOUIS.

Exercice sur AN.

La reine Bl*an*che de Castille aimait t*en*dre-me*n*t son fils Louis.

Cette excell*en*te mère savait qu'une bonne éducation est le plus précieux de tous les trésors.

Aussi lui apprit-elle très jeune à r*em*plir fidèlem*en*t tous ses devoirs.

Pour ce cher fils, elle était douce et affectueuse comme la meilleure des mam*ans*; mais elle n'aurait pas souffert *en* lui ces petits caprices qu'on r*en*contre souv*en*t chez les *en*f*an*ts gâtés.

Le jeune prince sut profiter des soins de sa bonne mère. Il devint bon, aimable, obéiss*an*t et juste. Roi de Fr*an*ce, tout le monde l'aima. Qu*an*d il mourut, tout le monde le regretta.

La Fr*an*ce garde un doux souvenir du roi SAINT LOUIS et de sa mère *Blanche de Castille.*

Questionnaire. — Qu'était saint Louis ?—Où vivait saint Louis ?—Dans quel siècle ?—Quelle éducation lui donna Blanche de Castille, sa mère ?

Exercice de diction—Les élèves raconteront cette histoire à leur façon.

LÉONIE A SON GRAND-PÈRE.

Ponctuation suivant les règles indiquées.

Saint-Denis, (1) 25 novembre 1894. (1, 2, 3)

Cher grand-père, (1)

Je suis bien joyeuse ; (1, 2) c'est aujourd'hui votre fête et je viens vous embrasser. (1, 2, 3)

Je croyais que ce jour n'arriverait jamais. (1, 2, 3) Que c'est long une année ! (1, 2, 3) Enfin m'y voilà ! (1, 2, 3) Mon cœur bat de joie en disant : (I, 2) " Bonne fête ! (1, 2) Bonne fête ! " (1, 2) à mon cher grand-papa. (1, 2, 3)

Voyez les fleurs que je vous offre. (1, 2, 3) Maman a fait la corbeille si belle, (1) si grande que je ne puis la porter. (1, 2, 3)

Embrassez-moi, (1) cher grand-père, (1) et si je n'ai pas toujours été sage, (1) oubliez-le aujourd'hui, (1) je promets de le devenir, (1) car je vous aime et veux que vous m'aimiez aussi. (1, 2, 3)

LÉONIE. (1, 2, 3)

CECILIETTE A SON PAPA ET A SA MAMAN.

Sorel, 28 décembre 1894.

Cher papa et chère maman,

Je ne suis plus petite maintenant, j'ai 7 ans ! Je veux vous écrire une jolie lettre pour vos étrennes, comme grande sœur Marguerite.

Je vous aime, je vous aime, cher papa, petite maman, de tout mon cœur ; je vous souhaite une bonne année ; vous ne serez pas malades, vous n'aurez jamais de chagrin je l'ai demandé au petit Jésus. Petite maman, je serai bien sage, et

vous ne me gronderez plus jamais; cher papa, je serai bien sage, et vous ne me ferez plus les gros yeux. Vous serez toujours contents de moi et demain vous me donnerez trois baisers.

CÉCILIETTE.

L'ÉGLISE.

Exercice sur O grave.

L'église est la maison du bon Dieu ; c'est là qu'Il réside pour recevoir nos hommages et nous distribuer ses grâces. Comme nous devons aimer et respecter le lieu saint, puisqu'il est habité non par un prince de la terre, mais par Notre-Seigneur lui-même !

L'église comprend deux parties principales : le chœur destiné à l'*au*tel et *au*x cérémonies du culte ; la nef, partie centrale de l'église destinée *au*x fidèles. Elle est souvent séparée par des piliers des nefs latérales ou bas-côtés. On donne le nom de porche à l'espèce de vestibule qui précède quelquefois l'entrée principale de l'église.

Aimez à visiter l'église et à y prier, chères petites. Elle vous rappellera le doux souvenir de votre baptême, et bientôt, je l'espère, celui de votre première communion.

Questionnaire.—Pourquoi l'Église est-elle appelée la maison du bon Dieu ?—Quelles sont les différentes parties de l'église ?—Quels souvenirs pieux vous rappelle l'église ?

L'AUTEL.

Exercice sur È ouvert.

Hier nous avons parlé de l'église. Aujourd'hui, nous dirons un mot de l'aut*e*l, qui occupe le premier rang dans nos temples sacrés.

Nommer l'autel, c'est résumer en un seul mot tout ce que la religion chrétienne a de plus grand ; c'est nous rappeler aussi la preuve la plus touchante de l'amour de Jésus-Christ. L'autel où ce divin Sauveur s'immole chaque jour est une table de bois, de marbre ou de métal, élevée à hauteur d'appui et placée dans les églises pour la célébration des saints Mystères. A l'endroit où le prêtre consacre, se trouve une pierre marquée de cinq croix, sous laquelle sont renfermées des reliques de saints. Au-dessus de l'autel se trouve le tabernacle où Jésus réside pour nous jour et nuit.

La croix a été le premier autel. Il est à jamais mémorable le jour où fut dressé ce premier autel qui eut Jésus comme prêtre et victime, l'univers comme temple, et le calvaire comme piédestal. Le même sacrifice se renouvelle tous les jours sur des milliers d'autels, dans le monde catholique. C'est là que Jésus continue ses témoignages d'amour envers l'âme fidèle et lui fait sentir la douceur de sa présence. Ah ! qu'il avait raison, le saint roi David quand il disait : " Un jour passé auprès de vos autels, ô mon Dieu, vaut mieux que mille, sous les tentes des pécheurs."

Questionnaire.—Qu'est-ce que l'autel ?—Donnez la description de l'autel.—Où fut dressé le premier autel ?

Expliquer.—Reliques, victime, piédestal, tentes.

LE TABERNACLE.

Exercice sur ON.

Le tabernacle est une petite armoire en forme de temple placée au-dessus de l'autel et dans lequel *on* dépose le ciboire plein d'hosties *con*sacrées. Là Jésus est notre captif : le tabernacle est sa pris*on*, et l'amour est sa chaîne.

Dans les premiers siècles de l'Eglise les saintes espèces étaient renfermées dans une colo*m*be d'or ou d'argent suspendue au-dessus de l'autel.

C'est auprès du divin Prisonnier de nos autels que les saints de tous les temps s*on*t venus chercher aide, secours et protecti*on* dans leurs difficultés.

Qui ne connaît le trait suivant de la vie de saint Thomas d'Aquin ? Un jour un violent orage éclate dans la contrée où était situé s*on* monastère. Les religieux effrayés courent à la chapelle ; le Docteur angélique m*on*te sur l'autel, embrasse le tabernacle et y tient ses lèvres collées, jusqu'au moment où la tempête s'apaise. C'est là, et là seulement qu'il s'était cru en sûreté.

Jésus au tabernacle sera pour nous, si nous le voul*on*s, ce qu'il fut pour saint Thomas d'Aquin ; il nous préservera de tout péril. Nos visites au tabernacle s*on*t un délicieux repos, au milieu du

travail et des peines de cette vie ; nous y trouvons tous les secours nécessaires pour marcher courageusement dans la voie qui conduit au ciel.

Questionnaire.—Quelle était la forme du Tabernacle anciennement ?—Qu'est-il dit de saint Thomas d'Aquin ?

Explication.—Docteur, orage, secours, voie.

LE CALICE.

Exercice sur A plus ou moins grave.

Le calice est un vase consacré par l'évêque et qui sert à la célébration des saints mystères: le prêtre verse à l'offertoire le vin eucharistique.

Les anciens calices étaient d'or, d'argent, quelquefois de cuivre, de corne, de verre, et même de bois ; quelques-uns étaient munis d'anses.

Ils étaient très grands et servaient à la communion des fidèles, qui communiaient alors sous les deux espèces.

Le communiant buvait le vin du calice en l'aspirant au moyen d'un chalumeau d'argent. Aujourd'hui, on ne se sert guère que de calices d'or ou d'argent, et l'officiant seul communie sous les deux espèces.

Le calice ne contient le vin eucharistique, et par conséquent, après la consécration, le corps et le sang de Notre-Seigneur, que durant la sainte messe.

Il est pour ainsi dire le symbole de la reconnaissance : après avoir terminé les saints mystères, le prêtre dit : " Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui ? Je prendrai le *ca*lice du salut."....

On raconte à ce propos le trait suivant d'un missionnaire aussi spirituel que zélé. Se trouvant à Rome, Pie IX lui offre à son choix, un ciboire ou un *ca*lice : il prend le ciboire, puis avec l'accent de la reconnaissance la mieux sentie : il dit : " Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui ? Je prendrai le *ca*lice du salut...." Et s'avançant il prend le *va*se sacré. Pie IX charmé de son à-propos lui laisse ce double cadeau.

Questionnaire.—Donnez la description du calice ?—Que savez-vous des anciens calices ?—De quelle vertu le calice est-il le symbole dans l'église catholique ?

Expliquer.—Or, argent, cuivre, corne, verre.

QU'EST-CE QU'UN SACRIFICE ?

Exercice sur UN.

Rachel, dit *un* jour à sa mère : " Maman, qu'est-ce qu'*un* sacrifice ?" La mère répondit : " Ce serait, par exemple, si, au lieu de dépenser en amusements la pièce d'or que ta grand'mère t'a donnée, tu l'employais, pour l'amour de Jésus

et de Marie, à soulager *un* pauvre sans pain et sans vêtement."

Le lendemain l'enfant dit à sa mère : " Aujourd'hui, je veux faire *un* sacrifice ; je veux donner ma pièce d'or au petit pauvre malade chez lequel vous m'avez menée l'autre jour : C'est très bien, répondit la mère, le bon Dieu te bénira."

Au déjeûner, Rachel, met de côté le gâteau de son dessert. " Tu n'as pas faim ? lui demande sa mère.—Je garde mon gâteau pour le pauvre, répondit l'enfant.

—Mange celui-là, nous t'en donnerons *un* autre pour le pauvre. Oh ! non, répondit la petite Rachel, cela ne serait pas la même chose.—Comment cela ?—Cela ne serait plus *un* sacrifice."

Questionnaire.—Quelle question Rachel fit-elle à sa mère ?—L'enfant a-t-elle compris ce que c'était qu'un sacrifice ?

Explications.—Amusements, pain, vêtements, gâteau.

LA CHAMBRE DE LA JEUNE FILLE NÉGLIGENTE.

Exercice sur A aigu.

M*a*rie-Louise n'*a* pas d'ordre : m*a*lgré les remontrances de s*a* mère, l*a* confusion s'*a*ccroît tous les jours dans s*a* chambre ; aucun objet n'est *à* s*a* pl*a*ce, l'*a*raignée tisse tranquillement s*a* toile ; les vêtements, propres et s*a*les, traînent sur les meubles.

Des papiers tachés d'encre, des livres déchirés couvrent le bureau; une écriture bourbeuse et un canif ébréché complètent ce chaos.

Enfants, n'imitez pas Marie-Louise; le désordre extérieur est souvent l'indice du désordre intérieur; si vous méprisez la forme, vous vous inquiéterez peu du fond.

Expliquer.—Remontrance.—Bureau.—Ecritoire.—Indice.

QUE FAIS-TU LÀ JESUS?

Exercice sur È ouvert.

" Que fais-tu là Jésus dans ton Eucharistie?
Demandait une enfant, le regard attaché
Sur le saint tabernacle où est le Dieu caché;
Je voudrais le savoir pour imiter ta vie."

Une voix s'entendit
D'une douceur extrême,
Qui répondit:
Je t'aime!

L'ENNUI DU PLAISIR.

Exercice sur E fermé.

C'était le Jour de l'An, le beau jour des étrennes,
Claire en reçut autant que les filles des reines.
Du matin jusqu'au soir l'enfant avait joué;
Elle avait tour à tour noué puis dénoué
La robe et les cheveux de sa grande poupée,
Avait fait la dinette et surtout la lippée,

Et trempé les pinceaux dans la boîte à couleurs,
Et peint le n*ez* du chat. *Et* malgré ces bonheurs,
Quand elle eut épuisé cette coupe de joie,
Hésitante à la fin, *et* comme à bout de voie
On la vit tout à coup bailler et soupirer
Elle s'arrêta lasse *et* se prit à pleurer !
" Que vois-je, lui cria la bonne, de la pluie ?
Et j'entends des gémissements ?
Et l'on pleure au milieu de tant d'amusements ?
—Ah ! dit l'enfant, toujours s'amuser, ça m'ennuie !"
Sans labeur,
Court bonheur.

LOUIS RATISBONNE. (1)

LA RECREATION.

Exercice sur OU.

Il est bon de j*ou*er. Enfants, amusez-v*ou*s, c'est de votre âge. Mais en j*ou*ant, s*ou*venez-v*ou*s que le bon Dieu ne cesse de v*ou*s regarder.

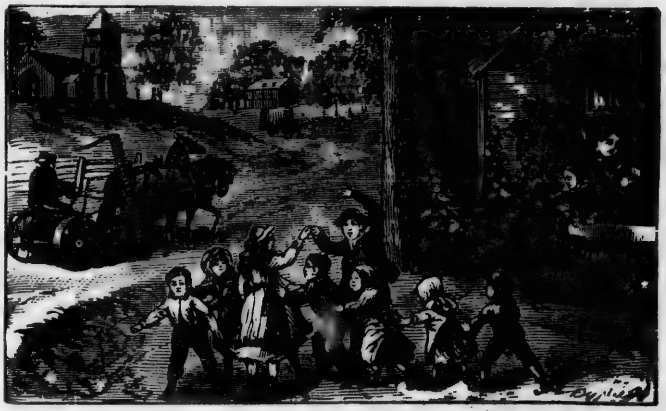
Après le travail *ou* l'étude, le corps a besoin de délassements, l'esprit de récréation. P*ou*r les jeunes gens, surt*ou*t, p*ou*r les enfants de votre âge, il est bon, quelquefois il est nécessaire de j*ou*er, de danser, de c*ou*rir.

Qui p*ou*rrait d'ailleurs s'opposer à vos amusements aux j*ou*rs de congé *ou* aux heures de ré-

---

(1) Ratisbonue (Louis-Gustave-Fortuné) né à Strasbourg en 1827, neveu de P. Alphonse-Marie Ratisbonne, littérateur et journaliste.

création ? Au contraire, quand des enfants ont bien su leurs leçons, bien fait leurs devoirs, *tout* le monde aime à les voir prendre leurs ébats, et s'en donner à cœur joie.



L'exercice, pris dans un temps convenable, et sans exagération, fortifie et ass*ou*plit vos membres encore délicats.

1. Soyez donc gaies et folâtres, si v*ous* l'aimez, au temps v*ou*lu : la chasse aux papillons, la cueillette des fleurs, les rondes sur l'herbette, t*out* cela v*ous* sera permis et utile.

Devoir.—Ecrivez une petite lettre dans laquelle vous parlerez à votre amie de vos récréations, de votre jeu favori, et combien vous passez cette heure agréablement quand vos leçons ont été bien récitées en classe.

LE LIVRE.

Exercice sur les mots renfermant O aigu et ceux renfermant O grave.

Le livre se compose de deux parties principales: la reliure et le livre proprement dit. La reliure comprend la couverture, le dos et la tranche.

La couverture peut être en papier, en carton, en toile, en parchemin, en basane, en veau, en maroquin.

Le dos est fait de peau, de carton, de parchemin ou de toile.

La tranche est la surface unie que présente l'épaisseur de tous les feuillets d'un livre du côté où on les a rognés.

Les livres de prix, certains livres de prières et les publications riches, sont dorés sur tranche.

Tous les livres ne sont pas reliés; on se contente parfois de les brocher, c'est-à-dire qu'après avoir cousu les feuilles ensemble, on les couvre d'une feuille de papier au lieu d'un morceau de carton.

Le livre est composé par l'auteur, publié par l'éditeur, imprimé par l'imprimeur, relié par le relieur, vendu par le libraire, et lu par le lecteur.

Questionnaire.—De combien de parties se compose un livre ?—Qu'est-ce que la tranche d'un livre ?—Comment appelez-vous celui qui compose le livre ?—qui le publie ?—qui l'imprime ?—qui le relie ?—qui le vend ?—qui le lit ?

EXPEDITION DU MARQUIS DE LA ROCHE.

Comptez un temps à chaque virgule ; deux temps après un point-virgule ou deux points ; trois temps après un point. (1)

Le marquis de la Roche, très zélé catholique, *poussé*, dit Champlain, *d'une sainte envie d'arborer l'étendard de Jésus-Christ dans ces terres*, engagea généreusement une partie de sa fortune pour armer un vaisseau, dont il remit la conduite à un excellent pilote normand, nommé Chédotel. Mais l'idée qui était restée du Canada aux Français, après tant de tentatives infructueuses, était si défavorable par tout le royaume, que le marquis de la Roche ne trouva personne qui voulût le suivre, et se vit réduit à prendre, dans les prisons de l'Etat, des hommes condamnés à mort ou aux galères pour en faire les compagnons et les soutiens de ses travaux. Ces misérables au nombre de cinquante à soixante, sortirent avec plaisir de leurs cachots pour courir les aventures de la mer, et chercher, dans un nouveau monde un sort qu'ils ne pouvaient croire pire que celui auquel ils échappaient. Ce fut avec d'aussi tristes éléments de colonisation que le marquis de la Roche fit voile vers le Canada, conduisant avec lui environ soixante hommes. Arrivé à l'île de

(1) On exigera que les élèves indiquent ces temps à haute voix.

Sable, il débarqua la majeure partie de ceux qu'il avait tirés des prisons, leur laissa des vivres et des marchandises, et leur promit de venir les reprendre aussitôt qu'il aurait trouvé sur la terre ferme un lieu favorable pour y former un établissement. Dans ce dessein, il prit une petite barque et se rendit du côté de l'Acadie ; mais, au retour, il fut surpris par un vent si violent, qu'il fut ramené en France en dix ou douze jours. La Roche se présenta alors à la cour pour réclamer certains avantages qui devaient l'aider dans son entreprise ; et quoique le roi les lui eût promis déjà, ils lui furent refusés par l'effet des intrigues de quelques personnes qui ne désiraient pas le succès de son expédition, toute à la gloire de Dieu. " Ce qui, ajoute Champlain, lui causa un tel déplaisir qu'il en mourut après avoir consommé son bien et son travail sans en recueillir aucun fruit sur la terre."

M. FAILLON.

(Histoire de la Colonie Française du Canada.)

LA POMME DE TERRE.

Exercice sur OU.

La pomme de terre, plante aujourd'hui si commune et si utile, est originaire du Pérou et du Chili.

Pendant longtemps on lui attribua des propriétés malfaisantes, qui la firent négliger *ou* redouter.

On ne sait pas au juste à qui l'on doit attribuer l'importation de la pomme de terre d'Amérique en Europe ; mais tout le monde connaît les patients efforts de Parmentier, pour en propager la culture en France, efforts secondés par Louis XVI, qui parvint à mettre la pomme de terre à la mode en en portant des fleurs à sa boutonnière.

Ce tubercule est aujourd'hui, avec le pain, la nourriture ordinaire du pauvre. Le riche le fait figurer sur sa table sous forme de gâteaux, de fritures, etc. Sa farine appelée fécule, est recherchée pour les sauces les bouillies ; elle sert aussi à confectionner les délicates dragées qui font les délices de l'enfance et que vous croquez encore bien volontiers, n'est-ce pas, petites amies ?

Questionnaire —D'où nous vient la pomme de terre ?—Qui fit connaître et apprécier les qualités alimentaires de cette plante ?—Quel roi l'encouragea ?—A quoi sert-elle aujourd'hui ?

Mots à définir.—Propriété, importance, culture, mode, dragées.

LA POMME ET LA CERISE.

Exercice sur O plus on moins aigu.

La pomme et la cerise sont deux excellents fruits, aux propriétés rafraîchissantes, très appréciées pendant les chaleurs et quand l'on a grand soif. Leur goût n'est pourtant pas le même ; il est aussi différent que leur forme et leur couleur.

La pomme est un fruit à pépins, dont la chair très ferme se partage aisément en quartiers et dont la peau s'enlève facilement ; la cerise est un fruit à noyau qui s'écrase sous la plus légère pression.

On cueille les pommes et les cerises sur des arbres appelés l'un pommier, l'autre cerisier. On compte de très nombreuses variétés de pommes et de cerises. Ces dernières durent peu ; les premières tiennent un rang, sinon très important, du moins très agréable dans nos provisions d'hiver.

Les pommes servent à faire la boisson connue sous le nom de cidre : elles forment aussi des desserts variés, soit simplement cuites, soit réduites en marmelade ou en compote.

De petites cerises noires appelées merises sont la base du kirsch, si connu en Allemagne et dans les régions du Nord-Est.

Nous pourrions évidemment nous passer de pommes et de cerises, mais Dieu, comme une bonne mère, ne nous prodigue pas seulement le nécessaire, mais tout ce qui peut nous faire plaisir. Remercions-le de sa tendresse et aimons à lui offrir de temps en temps des sacrifices qui lui plaisent bien qu'il ne les exige pas absolument.

Questionnaire.—Le goût des pommes et des cerises est-il le même ?—D'où viennent les pommes et les cerises ?—Y a-t-il plusieurs espèces de pommes ?—Quelle boisson peut-on faire avec les pommes ?—Avec les cerises ?

LA GAITE, LE DEVOIR.

Exercice sur E muet.

Soyez, chère*s* enfants, toujours d*e* bonne humeur (1)
La gaîté fait du bien et donn*e* du courag*e*.
L'enfant toujours joyeux fait aisément l'ouvrag*e* ;
Il a bien plus d*e* mal s'il est triste et boudeur.

N'aimez point l*e* plaisir avec un fol excès,
Et qu*e* l'amour du jeu jamais n*e* vous emport*e* :
Qu*e* l'ardeur du travail soit chez vous la plus fort*e*.
L*e* devoir avant tout et l*e* plaisir après.

MOREL DE VINDÉ. (2)

---

(1) Ce signe ‿ marque l'élision.

(2) Morel de Vindé (Charles-Gilbert), agronome, littérat e u et magistrat ; né à Paris, membre de la chambre des pairs (1815)

BETHLÉEM.

Exercice sur U.

L'enfant Jés*us* est né à Bethléem pour le sal*ut* d*u* monde. La petite ville de Bethléem a deux noms : tantôt elle est appelée Bethléem de J*u*da, c'est-à-dire sit*u*ée dans la trib*u* de J*u*da, tantôt Bethléem Ephrata, d*u* nom de ses fondateurs qui f*u*rent Ephrata et son fils Bethléem. Le mot Bethléem signifie maison de pain. N*u*l ne pouvait mieux convenir pour désigner l'humble cité où devait prendre naissance, le pain de vie, le pain vivant, le pain descend*u* d*u* Ciel, le divin aliment des hommes et des anges.

Questionnaire.—Quel jour l'Enfant-Jésus est-il né ? —Quels sont les deux noms donnés à Bethléem ?—Que signifie le nom de Bethléem ?

LETTRE A SA TANTE.

Montréal, rue Dorchester, No 45
28 décembre 1894.

Chère tante,

Dans trois jours, j'aurai sept ans ; maman l'a dit. Je suis grande maintenant ; je sais lire et écrire et je commence à faire des lettres. Si vous saviez, tante, comme j'en ai fait une jolie, mais

jolie.... pour papa et maman ; faut pas le dire, c'est une surprise.... Maintenant, c'est pour vous. Bonne année, tante, bonne année ! Je vous aime bien. Je vous fais un gros baiser. Je vous promets d'être très sage. J'ai sept ans ! Je prierai le petit Jésus pour que vous ne soyez jamais malade et que vous veniez bientôt me voir. Encore un baiser, tante. Adieu.

LOUISE.

HENRI A SA SŒUR.

Sherbrooke, 28 décembre 1894.

Ma chère sœur,

Ce matin, en m'éveillant, je disais tout bas : " Petit Jésus, donnez-moi des ailes et je volerai " embrasser petite sœur."

Hélas ! le bon Jésus n'a pas entendu ma faible voix et je dois t'envoyer par la poste mes souhaits de bonheur.

C'est ma première lettre ; aussi, ma chère Louise, ne regarde pas seulement l'écriture, mais seulement ce que te dit mon cœur. Il crie bien fort : Bonne année, bonne année à ma chère Louise ! Son petit frère l'aime bien et veut toujours lui faire plaisir en étant bien sage et bien obéissant.

Ton petit HENRI.

NOËL.

Exercice sur AN.

Le ciel est noir, la terre est bl*an*che,
Cloches, carillonnez gaîm*ent* !
Jésus est né ; la Vierge p*en*che
Sur lui son visage charm*an*t.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'*enfan*t du froid ;
Rien que les toiles d'araignées
Qui p*en*dent des poutres du toit.

Il tr*em*ble sur la paille fraîche,
Ce cher petit *enfan*t Jésus,
Et pour l'échauffer d*an*s sa crèche
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses fr*an*ges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel ;
Et tout en bl*an*c le chœur des *an*ges
Ch*an*te aux bergers : " Noël ! Noël ! "

THÉOPHILE GAUTHIER (1).

(1) Théophile Gauthier (1811-1872), critique et littérateur français.

LES DEUX ANGES GARDIENS.

Exercices sur les consonnes soutenues.

On prétend que *ch*acun a *s*on an*g*e gardien ;
Moi *j*e n'ai *j*amais *v*u le mien,
Disait en *s*e couchant le petit Irénée.
En es-tu *s*ûr ? lui d't *s*a *s*œur aînée,

Regarde encor, regarde bien,
Tire un peu le rideau.—L'enfant l'ouvre et derrière
Trouve une personne bien chère.
Ah ! c'est maman ! dit-il en tombant dans ses bras ;
J'ai deux anges gardiens, l'un qu'on n'aperçoit pas.
Et l'autre visible : ma mère !

J. M. VILLEFRANCHE.

LE MOIS DE JANVIER.

Détachez les mots où se rencontre le son AN.

Le mois de j*an*vier tire son nom de Janus, le plus *an*cien roi de l'Italie. Les *an*ciens représ*en*taient Janus avec deux visages, voul*an*t faire *en*t*en*dre par là qu'il voyait de*van*t et derrière lui, c'est-à-dire qu'il était assez instruit pour connaître le passé et assez sage pour connaître l'avenir. On lui attribue plusieurs inv*en*tions utiles, *en*tre autres celles des portes.

L'usage de se faire de petits présents le premier jour de l'*an* est fort *an*cien : il existait chez les Romains 700 *ans* av*ant* Jésus-Christ. Alors, comme aujourd'hui, on s'offrait réciproquem*ent* des vœux de bonheur pour la nouvelle année *en* y ajout*ant* les prés*ent*s ordinaires de figues, de dattes et de miel, symbole d'une vie douce et agréable.

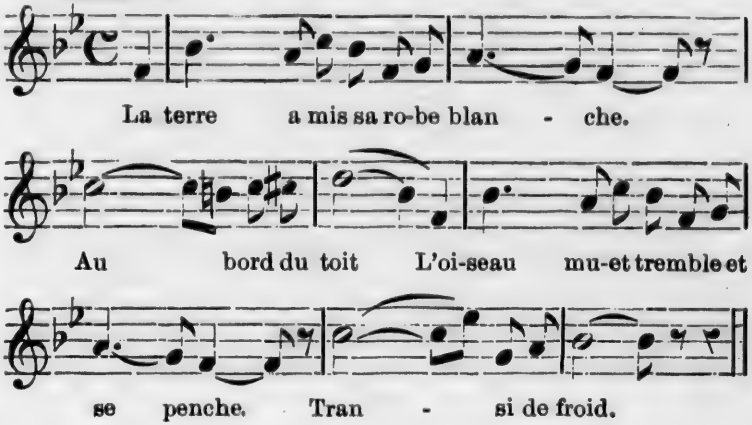
Questionnaire.—D'où le mois de janvier tire-t-il son nom ? — Comment les anciens représentaient-ils Janus ? — Quelles inventions lui attribue-t-on ?—L'usage de se faire de petits présents le premier jour de l'an, est-il fort ancien ?

CHANSON D'HIVER

Paroles de
GEORGES HAURIGOT

Musique de
CLAUDE AUGÉ

Andantino.



La terre a mis sa robe blanche,
Au bord du toit
L'oiseau, muet, tremble et se penche,
Transi de froid !

Voici qu'il gèle à pierre fendre ;
Sur les chemins
On voit des vieux pleurer et tendre
Leurs faibles mains.

Nous, cependant, les portes closes,
Dans nos dodos
Nous rêvons de suaves choses,
Bonbons, cadeaux !

Noël, janvier, pour l'enfant sage
Si généreux,
Ah ! n'oubliez pas au passage
Les malheureux !

TRISTESSE D'HIVER.

Donnez une attention spéciale aux temps que le sens exige et comptez ceux que la ponctuation indique.

Oh ! que j'aime l'hiver, disait la petite Amélie en regardant au travers des vitres le beau tapis blanc que la neige avait étendu sur les prairies, et la parure de diamants dont le givre ornait les moindres branches d'arbres.

—Oui, répondit la mère, cela est très joli, vu d'une chambre bien chauffée ; mais songe, ma chère enfant, aux souffrances de ceux qui n'ont pas toutes les aisances de la vie. Pour l'ouvrier, c'est la triste saison ; souvent le pain et l'ouvrage manquent, l'argent se fait rare, les vêtements sont insuffisants pour garantir de la bise et l'on grelotte sous les couvertures trop minces.

—Maman, dit Amélie, me permettrais-tu de donner un peu d'argent de ma petite bourse à cette pauvre ouvrière, qui habite dans les combles, et dont je vois la petite fille, toujours si mal chaussée, courir chercher le pain chez le boulanger ?

—Certainement je te le permets et aussi de donner à cette pauvre petite la jupe que tu ne portes plus. La charité est un précepte divin, et quand on a le moyen de la faire, nul ne peut se dérober à cette obligation.

Questionnaire.—Que disait Amélie et quelles sont les choses qui lui plaisent de l'hiver ?—Quelle impression firent sur elle les paroles de sa mère ?—Quelle permission lui demanda-t-elle et comment cette demande fut-elle accueillie ?

Expliquer.—Hiver, neige, diamant, saison, bise.

LA MYRRHE DES ROIS MAGES

Exercice sur A aigu et A grave.

L*a* myrrhe sert *à* embaumer les morts ; dans les mains des M*a*ges, elle signifiait qu'ils reconnaissaient que ce Dieu auquel ils venaient offrir leur encens était en même temps un homme, que p*a*r *a*mour pour nous il était devenu notre petit frère. C'est une vérité bien touchante et qu'il ne faut j*a*mais oublier. Oui, ce Jésus si grand qui est le roi du ciel, le fils de Dieu, est aussi notre bon, notre très bon frère. Il *a* pour nous un cœur fr*a*ternel débordant de tendresse. Le cœur d'*A*bel, de Joseph n'étaient que de pâles im*a*ges de celui de Jésus. J'ai lu quelque p*a*rt qu'un saint aimait beaucoup *à a*ppeler Notre Seigneur Fils de David, *a*fin de s'exciter *à* l*a* confiance envers ce frère si p*a*rfait et si bon.

Si vous mettiez de l*a* myrrhe sur votre langue, vous n'y reviendriez pas deux fois sans doute, tant elle est *a*mère. L*a* myrrhe est le symbole de l*a* mortification, de l*a* pénitence, cette chose quelque peu *a*mère qui embaume nos âmes et

les préserve de la corruption du péché. Sainte Rose de Lima couchée sur des morceaux de bois noueux, mettait près de son lit un flacon rempli de fiel, et quand elle s'éveillait la nuit, elle buvait un peu de ce fiel, afin d'en savourer l'amertume. N'en soyez pas surprises, chères enfants, c'était en pénitence de ses péchés qu'elle ne voulait pas voir expiés par Jésus seul, et aussi pour s'unir aux souffrances de Jésus qu'elle aimait de tout son cœur. Comment aimer Jésus qui a tant souffert pour nous, sans aimer un peu la souffrance.

Ce bon Sauveur disait un jour à une sainte enfant qui aspirait au bonheur de se consacrer à lui : " Ma fille, qui s'approche de moi s'approche des épines." Si Jésus vous disait pareille chose, répondez-lui: " Seigneur, les épines ne m'effrayent pas, pourvu que je puisse vous presser sur mon cœur.

Questionnaire.—Quel est l'usage de la myrrhe ?—Que signifiait la myrrhe dans la main des Mages ?—De quelle sainte est-il parlé dans ce texte.

LA PRIÈRE.

Exercice sur AN, IN, ON.

Une petite fille, qui avait été conduite dans une soirée, s'y endormit. Sa mère la rapporta à la maison et la mit au lit sans qu'elle se réveillât.

La mère se préparait elle-même à pr*en*dre *son* repos lorsqu'elle s'*ent*en*d*it appeler : " Mam*an*.— Eh bi*en*! Julie, que veux-tu ? — Comme c'est drôle! j'étais tout à l'heure chez ma t*an*te Eva, et m*ain*ten*an*t je suis dans m*on* lit.——Tu t'es *en*dormie, je t'ai rapportée sur mes bras et je t'ai couchée.—Mais je n'ai pas fait ma prière.—Tu la feras dema*in*; qu*an*d *on* oublie a*in*si une chose *on* la remet à plus tard.—Et si vous oubliez de me donner à déjeûner, faudra-t-il att*en*dre au l*en*dema*in* ?"

Va*in*cue par cet argum*en*t, la mère s'*em*pressa de faire réciter la prière du soir à ce petit *an*ge qu'elle *em*brassa avec effusi*on*.

Mes petites amies ne remettez jamais au l*en*dema*in* votre prière.

Exercice de diction.—Les élèves raconteront cette histoire à leur façon.

PETIT JÉSUS.

Exercices sur les consonnes P, B, M.

*P*etit Jésus, grâce *p*arfaite,
*P*etit Jésus, *m*on doux Sauveur,
Je *m*'empresse à te faire fête :
*P*etit Jésus, voici *m*on cœur !

Si j'étais gentille fleurette,
J'em*b*aumerais *m*on doux Sauveur
Sur la *p*aille de sa couchette :
*P*etit Jésus, voici *m*on cœur !

Si j'étais l'oiseau du bocage
Je char*m*erais *m*on doux Sauveur
En le *b*erçant de *m*on ramage :
*P*etit Jésus, voici *m*on cœur !

Si j'étais étoile *b*rillante
Je couronnerais *m*on Sauveur
De ma lu*m*ière scintillante :
*P*etit Jésus, voici *m*on cœur !

Je ne suis qu'une enfant : que faire
*P*our ravir *m*on doux Sauveur ?
*M*e donner à Lui par sa *M*ère :
*P*etit Jésus, voici *m*on cœur !

Almanach du Pèlerin.

Définition des mots : Bocage.... ramage.... étoile.... lumière.... scintillante....

PREMIERS DEVOIRS DES ENFANTS.

Exercice sur les consonnes K, G, GN, LL.

Petits enfants, en vous levant et en vous *c*ouchant, vous devez embrasser vos parents, ou bien, si vous *c*rai*g*nez de les déranger, dites seulement : ***bonjour papa, bonjour maman,—bonsoir papa, bonsoir maman.***

Faites de même à l'égard du grand-père, de la grand'mère et des autres membres de la famille.

Il faut vous peigner et vous laver les mains et le visage tous les matins. Vous devez apprendre à nettoyer seuls vos chaussures et à brosser vos habits.

Que tous vos vêtements soient conservés très propres.

Ne les salissez pas ; ne les déchirez pas ; ils coûtent bien de la peine à vos bons parents, qui se privent eux-mêmes pour vous les procurer.

Ayez grand soin de vos livres et de vos cahiers ; n'y faites pas de barbouillages inutiles ; ne frisez pas les coins des feuilles en queue de canard.

Que votre pupitre soit toujours bien rangé.

Lorsqu'on vous parle, écoutez attentivement et répondez poliment. On ne dit jamais *Oui* ou *Non* tout court : il faut dire selon le cas : *Oui, monsieur ; non, monsieur.—Oui, madame ; non, madame.—Oui, mademoiselle ; non, mademoiselle.—Oui papa ;oui maman.*

Soyez très polis en toute circonstance.

Les petits garçons doivent saluer les personnes qu'ils rencontrent, en ôtant leur coiffure.

Les petites filles saluent en s'inclinant légèrement.

*Qu*and vous vous présentez chez *que*l*qu'un*, frappez doucement à la porte et attendez l'autorisation pour entrer.

Ne man*que*z jamais de vous découvrir en entrant.

A table, attendez *qu'*on vous serve, ayez une bonne tenue, et ne parlez pas sans nécessité.

N'imitez jamais ceux *qui* font mal et *qui* disent des paroles inconvenantes.

Faites vite et *g*aiement ce *que* vous commandent vos parents et vos maîtres.

Soyez assurés *que* tout ce *qu'*ils font est pour votre bien et dans votre intérêt, même *qu*and ils vous contrarient et vous punissent.

Surtout *aimez-les ;* voilà le plus sacré de vos devoirs.

Exercice de diction.—Les élèves diront comment ils entendent et pratiquent leurs premiers devoirs.

Exercice de mémoire.—On fera apprendre successivement et réciter *à la lettre* toutes les parties de la leçon.

LA CURIOSITÉ EST UN DÉFAUT DÉTESTABLE.

Exercice sur les consonnes F, V.

Berthe a un très grand dé*f*aut : elle est d'une curiosité incroyable ; elle *v*eut tout *v*oir, tout entendre, tout sa*v*oir.

Quand elle est dans la rue, sa tête ressemble à une girouette, elle est toujours en mouvement. elle veut voir ce qui se passe à droite, à gauche, devant, derrière. Si deux personnes causent ensemble, elle tâche d'entendre ce qu'elles disent.

Sa mère a honte de l'emmener en visite ; parce que, en arrivant, elle inspecte la pièce où elle est, et regarde les objets les uns après les autres.

Elle ouvre les tiroirs pour voir ce qu'ils renferment. Elle feuillette librement les livres qui sont sur les tables. Même un jour, chose très grave, sa maman l'a surprise lisant une lettre que venait d'apporter le facteur. La curieuse a été sévèrement punie.

Jamais un enfant ne doit se permettre de lire une lettre ou un papier quelconque appartenant à ses parents ou à des étrangers. Les affaires des autres ne le regardent pas.

Dernièrement, la tante de Berthe, qui veut absolument corriger sa nièce, mit dans une boîte vide ces mots écrits en gros caractères :

Les curieux sont des gens insupportables ; on les fuit comme la peste.

Berthe, suivant sa détestable habitude, ouvrit la boîte, et en voyant ces deux lignes, elle comprit la leçon qu'on lui donnait et rougit jusqu'au blanc des yeux.

Elle fut si honteuse, si honteuse, qu'il me semble qu'elle va se corriger.

Questionnaire.—Quel est le grand défaut de Berthe ? —Que fait-elle quand elle est dans la rue ?—Quand elle va chez quelqu'un ? — Quelle faute grave a-t-elle commise ? — Quelle leçon a-t-elle reçue de sa tante ?

ORIGINE DE LA NATION CANADIENNE.

MADAME DE CHAMPLAIN.

Exercice sur les consonnes T, D. N, L.

Ce *n*'est qu'après *l*'arrivée *d*e Samue*l* *d*e Cham*p*lain que *n*ous commençons *l*a *l*ongue série gé*n*é*a*logique *d*e *l*a *n*ation ca*n*a*d*ienne. Oui, c'es*t* à *l*'immorte*l*, fon*d*a*t*eur *d*e Québec, que revient *l*'hon*n*eur *d*e *l*'é*t*ablissement *d*es premières fa*m*illes en Ca*n*a*d*a.

Et ces premières familles, que*l* gé*n*éreux *d*é*v*ouement *n*e firen*t*-el*l*es pas paraî*t*re ? Il *n*e faut que repor*t*er u*n* ins*t*ant *n*os regards vers cette époque si féco*n*de en faits héroïques, pour voir surgir *l*es i*nn*ombrab*l*es péri*l*s auque*l*s el*l*es furen*t* exposées ; péri*l*s sur *l*'océan, péri*l*s sur u*n*e *t*erre encore sauvage et incu*l*te. Que *l*'imagi*n*ation *n*ous rappe*l*le ensui*t*e *l*'iso*l*ement, *l*'absence *d*es parents, *l*'aban*d*on *d*e *l*a patrie, joints à *l*a crain*t*e *d*e subir *l*a cruau*t*é qu'exerçaient *l*es *n*ations barbares envers *l*eurs cap*t*ifs. *Tel* est *l*e spec*t*ac*l*e que *n*ous offrent les premiers co*l*ons *d*e *l*a *N*ouvel*l*e-France.

C'est ainsi qu'une femme remarquable, Hélène Boullé, dans la fleur de l'âge, accompagnait, en 1620, son mari, l'illustre Champlain, pour partager avec lui une vie de sacrifices et de privations.

Les sauvages, à son arrivée, n'ayant jamais rien vu de si beau, la voulaient adorer comme une divinité. Ils admiraient son visage et ses habits, mais plus encore un petit miroir qu'elle portait à son côté ne pouvant comprendre comment toutes choses étaient, ce leur semblait, renfermées dans cette glace, et qu'ils se trouvassent tous pendus à la ceinture de cette dame.

Madame de Champlain ne fut pas longtemps sans entendre et parler passablement la langue des sauvages, et tout aussitôt elle enseigna la prière à leurs femmes et à leurs petits enfants.

C'est à bon droit que nous pouvons l'appeler la première institutrice de l'Amérique du Nord. Elle coula ainsi quatre années de son existence dans la privation d'une foule de choses nécessaires à la vie. La disette des vivres et d'autres raisons plus puissantes encore la firent repasser en France, et après la mort de M. de Champlain (1635) elle se fit religieuse Ursuline à Meaux sous le nom de Sœur Hélène de St-Augustin, et y mourut en 1654.

Questionnaire.—A quelle époque remonte l'origine des familles canadiennes ?—Qu'était M. de Champlain?—Quelle

fut la première institutrice de l'Amérique du Nord.—Quel culte rendaient les sauvages à Mme de Champlain—Que fit Madame de Champlain en 1635 ?—Quel endroit du Canada rappelle Madame de Champlain ?

TRIBUS SAUVAGES DU CANADA AU TEMPS DE CHAMPLAIN.

Exercice sur OU et U.

Parmi les Sauvages avec qui les Français eurent de plus fréquentes relations, durant la colonisation du Canada, on voit se dessiner en première ligne ceux qui parlaient les dialectes huron-iroquois, appelés Hurons, dont les nombreuses et puissantes tribus étaient répandues, au temps de Champlain, sur un vaste territoire. La péninsule formée par les lacs Huron, Erié et Ontario, avait été longtemps habitée par les cinq tribus confédérées des Hurons. Après leur défaite par les Iroquois, une partie descendit le Saint-Laurent, et nous avons vu cette peuplade au village du Sault-Saint-Louis, à celui de Lorette, près de Québec, le long du lac Erié et sur la frontière du New-York occidental.

Les vêtements de ces peuples n'étaient en été qu'une sorte de ceinture ; en hiver, ils se couvraient plus ou moins de robes de peaux d'animaux. Ils avaient aux pieds des chaussons de cuir, qu'ils appelaient mocassins, et des espèces

de bas de peau ou d'étoffe. Les camisoles de leurs femmes leur descendaient jusqu'aux genoux, et elles se couvraient la tête de petits bonnets en forme de calottes. Les plus riches se procurèrent ensuite des chemises. Tous aimaient à se tatouer, en se faisant tracer sur le corps des figures d'oiseaux, de serpents, et d'autres animaux. Leurs ornements consistaient en pendants d'oreilles, en plumes, en bouquets de poils. Les femmes répandaient sur leurs cheveux du vermillon ou une poudre d'une certaine écorce. C'étaient elles qui

Cabane d'écorce.

préparaient les terres et qui en récoltaient les fruits. Les hommes se chargeaient d'ouvrir les trous où ils devaient être conservés l'hiver. Leurs villages présentaient un amas de cabanes sans alignement et sans ordre ; elles étaient bâties d'écorces et revêtues d'un enduit de terre.

La danse était leur principal amusement : celle du calumet était une danse guerrière qui s'exé-

cutait au son d'un tambour lugubre. La danse de découverte était tout en action elle représentait une expédition de guerre. Les jeux de hasard étaient encore pour eux une passion favorite ; ils jouaient tout ce qu'ils possédaient et quelquefois même jusqu'à leur liberté, qu'ils engageaient pour un temps.

Les Cinq-Nations, connues sous le nom générique d'Iroquois, habitaient près de la rivière et des lacs qui ont gardé leurs noms, dans le territoire actuel des Etats-Unis, et formaient une confédération où chacune des tribus avait un pouvoir égal. L'autorité résidait dans l'opinion, la loi dans la tradition orale. Le chef des guerriers était choisi par la confiance générale qu'on avait dans sa bravoure et sa conduite. Les symboles les plus simples, peints sur la surface unie d'un arbre dépouillé de son écorce, réprésentaient leurs actions d'éclat ; c'étaient là leurs trophées et leurs annales, et leurs chansons de guerre conservaient la mémoire de leurs héros. Ils se croyaient orgueilleusement les premiers d'entre les hommes, en tout supérieurs aux autres, et leur fierté héréditaire inspirait un indomptable courage à leurs jeunes hommes. Ils étaient grands, d'une taille avantageuse ; les traits de leur visage étaient réguliers ; ils avaient le nez aquilin, et rarement on en vit qui fussent affligés de quelque

difformité. Leur regard était farouche, leur port rustique, et ils ne paraissaient rien moins que caressants ; cependant ils étaient assez souvent charitables et hospitaliers. Implacables ennemis, ils étaient d'autant plus dangereux, qu'ils savaient plus habilement cacher leurs perfidies.

Les repas de chair humaine n'avaient lieu qu'en temps de guerre, et les prisonniers ou les ennemis tués dans les combats devenaient alors les mets choisis de leurs horribles festins. L'exécution solennelle des captifs semblait également faire partie, jusqu'à un certain point, de leur foi religieuse.

Ils n'avaient ni temple, ni sacrifice, ni prêtres, à moins qu'on ne prenne pour tels leurs jongleurs ou sorciers qui prétendaient être en communi-

cation avec les esprits. Ils n'admettaient que vaguement l'existence d'un être suprême, mais ils saisirent promptement l'idée du Grand-Esprit, dès qu'elle leur eut été suggérée par les missionnaires. Les bois, les eaux, les bêtes répondaient à l'intelligence du sauvage ; les étoiles, les montagnes, les arbres avaient la vie ; la rivière, le lac, les flots recélaient un esprit.

On ne pouvait satisfaire le mauvais esprit de la guerre que par des actes de barbarie ; ils ne sacrifiaient jamais toutefois ni leurs enfants, ni leurs amis.

Tels étaient les traits les plus caractéristiques des peuples de l'Amérique septentrionale, au temps où Champlain jeta les fondements de la Nouvelle-France.

Histoire du Canada. — L'Abbé Brasseur de Bourbourg.

Nommez les principales tribus sauvages du Canada au temp. de M. de Champlain,

Où habitaient les Hurons ?

Quel était le caractère des Iroquois ?

Ces sauvages avaient-ils une religion ?

PRÉPARATION À LA PREMIÈRE COMMUNION.

Exercice sur les consonnes soutenues S. Z.

Au retour du premier catéchisme, une jeune enfant disait à ses parents : " On nous a recommandé de ne manquer aucune réunion, de faire

mieux nos prières, d'aimer beaucoup la sainte Vierge, de remplir exactement tous nos devoirs; je veux faire tout cela ; j'en ai pris la résolution devant Dieu."

Et, en effet, elle redoubla d'activité au travail, d'amour pour ses parents, et tout l'hiver, levée avant le jour, traversant, dans le froid et l'ombre, des rues désertes, elle ne perdit pas une des leçons du catéchisme.

AU CIEL ET DANS TON CŒUR.

Il est loin, bien loin dans l'abîme,
Dans l'azur et dans l'infini,
Le Dieu dont le soleil sublime
N'est qu'un reflet pâle et terni
Le firmament n'est qu'une goutte
De son insondable splendeur.
Il est loin dans le ciel.... —Ecoute :
Il est là tout près dans ton cœur !
C'est pour brûler en sa présence
Que là-haut l'astre d'or a lui.
Ici, dans ton cœur, en silence
Un ange brûle devant Lui.
Ecoute l'astre de lumière
Te criant tout haut : C'est ton Dieu.
Ecoute cet ange de feu
Qui te dit tout bas : C'est ton Père !

JOSEPH. SERRE.

Définition des mots : Abîme..azur..soleil..reflet..firmament..insondable..splendeur..astre.

LE FRUIT DU TRAVAIL PERSÉVÉRANT.

Exercice sur AN et IN,

Au t*em*ps de son *enfan*ce, sa*in*t Isidore étudiait avec beaucoup de peine. Un jour, découragé, va*in*cu par la difficulté, il jette sa plume, son cahier, ses livres, et se sauve dans la c*am*pagne.

A la porte d'une ferme, il s'arrête près d'un puits, s'accoude sur la margelle et s'ab*an*donne à des réflexions sombres et noires, plus noires que l'*en*crier qu'il avait fui.

Souda*in*, il aperçoit une goutte d'eau qui, de la terre, tombe d*an*s le puits; une seconde succède à la première, puis d'autres; ces gouttes tombent l*en*tes, régulières, s*an*s arrêt. Isidore p*en*che la tête et remarque qu'au fonds du puits elles ont creusé profondém*en*t une énorme pierre." Eh quoi! dit-il, ces petites gouttes ont pu creuser la pierre dure, et les efforts de mon esprit ne sauraient triompher des difficultés de l'étude! Il n'*en* sera pas a*in*si: retournons à nos livres." Il y rev*in*t et dev*in*t maître dans la sci*en*ce.

Il composa v*in*gt ouvrages: il fut évêque et dev*in*t un grand sa*in*t. Voilà ce dont on est capable avec de la volonté. Si, donc, un jour, petites amies, vous étiez t*en*tées de vous décourager d*an*s vos études, vous vous rappellerez ce trait de l'*enfan*ce de sa*in*t Isidore et vous vous

direz comme lui : A l'œuvre ! un travail persé-vér*an*t triomphe de toutes les difficultés.

Questionnaire.—Qu'était saint Isidore ?—Que fit-il, au commencement de ses études ?—Quelle réflexion fait-il auprès du puits ?

Expliquer : Margelle, arrêt, pierre, science, évêque.

QUESTION D'ENFANT.

Exercice sur R.

Pè*r*e, qui passe le plus vite ?
Est-ce la fleu*r* ? Est-ce le vent ?
Est-ce l'étoile qui *g*ravite
Et s'enflamme en sillon mouvant ?

Est-ce la nue ou la fumée ?
L'hirondelle sifflant dans l'air ?
La fusée en gerbe allumée ?
Est-ce la foudre ? Est-ce l'éclair ?
Le sable arraché de la grève ?
La frêle bulle de savon ?
Le fil de la Vierge ? Le rêve ?
La feuille morte, le ballon ?
—Enfant, que l'avenir t'évite
Ce savoir doux et douloureux ;
Non. Ce qui passe le plus vite,
Ce sont, hélas ! les jours heureux.

VICOMTE DE GÉRÈS. (1)

Définition des mots : Fleur.... Vent.... Etoile.... Sillon.... Fusée.... Eclair.... Grève.... Savon.... Rêve.

BELLE PAROLE D'UN ENFANT.

Exercice sur A, È, O.

Un jour dans la campagne de Rome, je questionnais sur son catéchisme un pauvre petit pâtre, de treize ou quatorze ans, qui me servait de guide au milieu des merveilleuses montagnes du Latium. L'enfant était tout déguenillé ; il ne savait peut-être ni lire, ni écrire ; mais ce qu'il savait, et avec une précision qui me ravissait, c'était tout ce qui concernait la religion, c'est-à-dire l'unique nécessaire de l'homme ici-bas.

---

(1) Gérès (le vicomte Jules de) 1817-1878. Poète et littérateur français.

Après plusieurs questions auxquelles le petit romain avait très bien répondu, j'eus l'idée de l'interroger sur le Pape. " Dis-moi, un peu, mon enfant, lui dis-je, qu'est-ce que le Pape ? " A cette parole l'enfant s'arrête, se découvre et me regardant avec une sorte de fierté et de religieux respect, il répond : " Le Pape, c'est Jésus-Christ sur terre."

Oh ! la belle réponse ! elle renferme toute la doctrine sur l'autorité suprême et infaillible du vicaire de Jésus-Christ.

Questionnaire.— Qu'exprime l'attitude de l'enfant quand on lui demande ce qu'est le pape ?—Pourquoi la réponse de l'enfant est-elle si belle !

Expliquer : Rome, attitude, respect, précision.

LA CHARITÉ.

Exercice sur les consonnes soutenues CH, J.

" Aimes-tu le bon Dieu " demandait-on un jour au saint enfant Antoine Cheniez. Il répondit : " Je l'aime grand comme le ciel et la terre." Ce n'est pas trop. Dieu est infiniment bon et aimable ; il faut l'aimer de tout notre cœur. C'est ainsi qu'il nous aime. " Son cœur vaut bien le nôtre " disait la B. Marg. Marie. Celui qui n'aime pas Dieu, dit saint Jean, demeure dans la mort." Et saint Paul : " Livrer mon corps

aux flammes, si je n'ai pas la charité, ne me servirait de rien." Cet amour se prouve par l'obéissance aux commandements. " Vous êtes mes amis, si vous observez mes commandements."

On peut aimer Dieu de plusieurs manières : 1° par reconnaissance ; il nous a fait tant de bien ; 2° d'un amour d'espérance, il nous promet de si grands biens. Il y a un amour plus parfait : la charité. On aime Dieu d'un amour filial, pour lui, parce qu'il est infiniment bon et parfait. L'amour de Dieu a trois degrés distincts. Aimer Dieu jusqu'à ne pas l'offenser mortellement ; l'aimer jusqu'à ne pas l'offenser véniellement ; l'aimer jusqu'à vouloir lui faire plaisir dans toutes nos œuvres. C'est pour cela, peut-être, que Notre-Seigneur demanda trois fois à saint Pierre s'il l'aimait. Jésus pose à tout enfant chrétien cette triple question : " M'aimes-tu ?" Que votre vie donne la réponse.

Dieu ne veut pas de notre amour, il le compte ponr rien si nous n'aimons pas aussi le prochain à cause de Dieu. Il faut prouver que cet amour du prochain est sincère, en faisant du bien à son âme et à son corps, en exerçant les œuvres de miséricorde énumérées dans le catéchisme. Sainte Germaine est un admirable modèle de cette charité. Une jeune chrétienne disait : Je suis heureuse quand je ne passe aucun jour sans rendre

service au prochain." Une autre : " Donner la gloire à Dieu, la joie aux autres, et garder la peine pour moi." Jésus a dit : " Ce que vous ferez au plus petit, c'est à moi que vous le ferez." A la fin, il dira aux âmes charitables : Venez au ciel.

Pratique.—Réciter pieusement les actes de foi, d'espérance et de charité.

UNE ENFANT DE BÉNÉDICTION.

Exercice sur O aigu et O grave.

La maîtresse d'une petite école chinoise dit un jour à ses enfants : " Aujourd'hui, vous allez, pour vous exercer, écrire une lettre à la personne que vous voudrez, et vous lui direz ce que vous pensez." Une des petites filles âgée de sept ans seulement, adressa à l'Enfant-Jésus la lettre suivante :

" Mon cher petit frère, je vous promets que je serai bien sage ; j'aurai de la charité pour mes compagnes ; je ne ferai pas la moue ; je serai obéissante à mes maîtresses comme, quand vous étiez petit, vous obéissiez à la sainte Vierge et à saint Joseph. Faites-moi la grâce d'être bien sage, et je vous promets que je viendrai avec le ruban de sagesse voir votre petite crèche. Adieu, mon cher petit frère ; votre petite sœur qui vous aime tendrement."

Cette chère petite fille a depuis sa naissance un asthme qui parfois la fait bien souffrir. Lorsque sa maîtresse eut lu la lettre ci-dessus, elle lui dit : " Puisque vous écrivez à l'Enfant-Jésus, dites-lui donc qu'il vous guérisse.—Oh ! non, répondit-elle, j'aime mieux souffrir pour lui."

Jésus, accordez à beaucoup de petites filles de l'Amérique et surtout du Canada, de vous aimer comme la petite chinoise.

Questionnaire.—Quel devoir la maîtresse donna-t-elle à ses élèves ?—A qui la petite Chinoise écrivit-elle ?—Quelles demandes fit-elle à l'Enfant-Jésus ?—Pourquoi ne lui demanda-t-elle pas sa guérison ?

Définition : Lettre, crèche, Canada, chinoise.

LES *AVE MARIA*.

Exercice sur OU et U.

*U*ne pauvre femme passait pl*u*sieurs fois par j*ou*r dans *u*ne r*u*e assez écartée de son travail.—P*ou*rquoi, lui dit-on cette c*ou*rse in*u*tile ? Oh ! répondit-elle simplement, il y a là *u*ne personne malade qui ne veut pas se réconcilier avec le bon Dieu, et je vais tant que je puis jeter devant sa porte quelques *Ave Maria*. Je ne sais si je pense bien, mais je me fig*u*re qu'il en est des prières comme des g*ou*ttes de parfum qui, jetées s*u*r le sol, répandent j*u*squ'au haut de la chambre

leur bonne odeur. Je crois que mes *Ave Maria* finiront par convertir cette pauvre âme.

Questionnaire. — Quel est le dessein de la pauvre femme en passant par une rue écartée ? — Quelle fut sa réponse ?

A MARIE.

Vous régnez partout, ô Marie !
Et sur la terre et dans les cieux ;
Partout votre image chérie,
Partout votre nom gracieux,

Après Dieu, c'est vous que regarde
Tout œil élevé vers le ciel,
Car Dieu nous met tous sous la garde
De votre zèle maternel.

POURQUOI ?

Exercice sur OU, OI et OR.

Un enfant, peu docile aux ordres de sa mère.
Dans un pré, vers le soir,
Tenait en main, hélas ! une pauvre grammaire
Qu'il ne voulait pas voir.
" Pourquoi vous fermez-vous ? disait-il aux fleurettes
Dans l'herbe se cachant,
Pourquoi vous endormir, gentilles pâquerettes ? "
Puis, au soleil couchant :
" Dis, pourquoi t'en vas-tu quand il fait jour encore ?
Ces arbres, ces côteaux
Me plaisent tant à voir quand ton feu les colore,
Et me semblent si beaux !
Et toi, petit oiseau, blotti, sous la feuillée,
Tes airs sont si touchants !
Si le soleil s'endort, la lune est éveillée ;
Pourquoi cesser tes chants ?"

Mais la fleur se fermait.....Derrière un blanc nuage,
Le soleil radieux descendait lentement.
Et l'oiseau, dans son nid, au sein du vert feuillage,
S'endormait sans répondre aux pourquoi de l'enfant.
Puis, descendant des cieux, un ange aux blanches ailes
Du petit paresseux s'approche et dit tout bas :
" Les œuvres du Très-Haut sont à ses lois fidèles.
Enfant, dis-moi pourquoi seul, tu n'obéis pas ?"

Explications.—Fleurettes..blotti..le soleil s'endort, la lune est éveillée..nuage..

L'ENFANT APÔTRE.

Exercice sur P, B, M.

La petite Térèse suivait assidûment le catéchisme de première communion de la paroisse. L'attention avec laquelle elle écoutait l'explication de la doctrine chrétienne, lui avait souvent mérité les éloges du catéchiste. Mais bientôt on remarque qu'un voile de tristesse assombrissait sa douce et gracieuse physionomie. Le père de Térèse, qui l'aimait tendrement, fut le premier à s'en apercevoir et à s'en alarmer. Qu'as-tu, mon enfant, lui dit-il ? Tu n'es pas gaie et joyeuse comme à l'ordinaire, serais-tu malade ?— Non, papa, répondit Térèse, je me porte bien, mais j'ai du chagrin, et je n'ose pas vous en dire le sujet. —Dis-moi tout, reprit le père intrigué, un enfant ne doit pas avoir de secret pour son père.—Eh ! bien papa, repartit la petite fille émue, j'ai peur que vous n'alliez en enfer !.... Vous ne priez jamais, vous ne vous confessez point et vous ne remplissez aucun des devoirs que la loi de Dieu nous impose. Après un instant de silence : N'aie plus de chagrin, dit le père avec émotion. Et dès le lendemain, il alla trouver un prêtre, se réconcilia avec Dieu et vécut depuis en fervent chrétien. Heureuse enfant !....

Mots à expliquer : Paroisse.—Un voile de tristesse.—Physionomie.—Chagrin.—Repartit.—Emue.

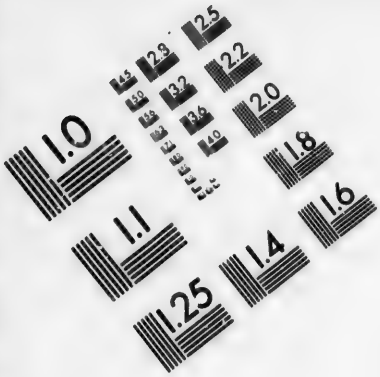
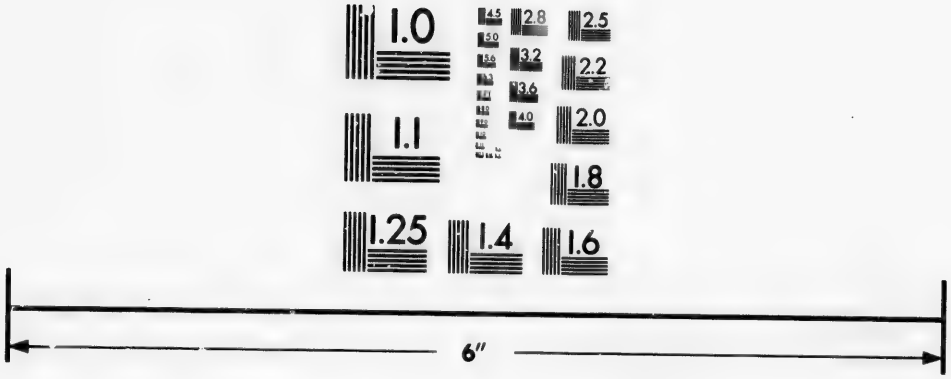
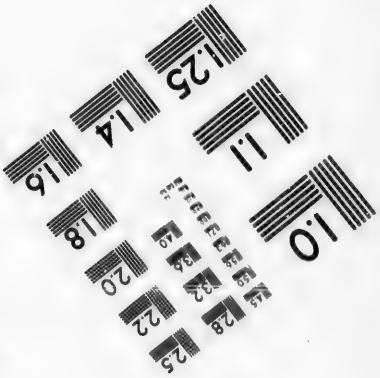


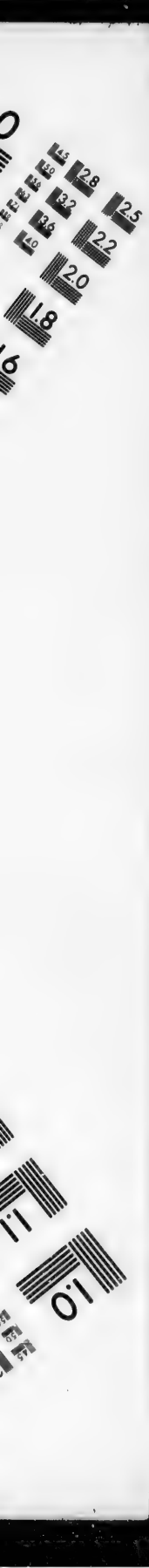
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

LE SECRET.

Exercice sur les consonnes non soutenues T, D, N, L.

Maman, *d*isait *t*out bas *l*a petite Pa*l*myre,
Maman, je *n*e veux pas *t*e *d*ire,
Qu'on *t*e fai*t* un bouquet ; c'est *t*a fê*t*e, vois-*t*u.
Ma sœur vient *d*'achever *t*a secon*d*e manche*tt*e,
Et moi j'apprends u*n*e fab*l*e en cache*tt*e ;
Car je *n*'en par*l*e pas : on me *l*'a *d*éfen*d*u."
*L*a mère, qui *n*e peut s'empêcher *d*e sourire,
Prit Pa*l*myre sur ses ge*n*oux :
" Une fab*l*e, c'est bien ; mais écou*t*e, en*t*re *n*ous :
*T*âche *d*'appren*d*re u*n*e au*t*re fois, Pa*l*my*r*e,
Que*l*que chose qui me p*l*airait.
Bien p*l*us encor—Quoi *d*onc ?—A gar*d*er un secret."

J. M. VILLEFRANCHE.

Questionnaire.—Que disait Palmyre à sa mère ?—Quelle leçon lui donna sa mère ?

INVENTIONS ET DÉCOUVERTES.

Exercice spécial sur R.

L'imp*r*imerie fut inventée par Gutenbe*r*g en 1436.

La poud*r*e à canon fut inventée pa*r* Be*r*thold Schwa*r*tz au quato*r*zième siècle.

Le tabac fut int*r*oduit par Jean Nicot en Eu*r*ope en 1560.

Les p*r*emiers ballons fu*r*ent lancés par Montgolfier en 1783.

La pomme de terre fut vulgarisée par Parmentier à la fin du dix-huitième siècle.

La brouette fut inventée par Pascal au XVIIe siècle.

Le paratonnerre fut inventé par Franklin en 1752.

Le premier bateau à vapeur fut lancé par Fulton en 1807.

Expliquer.—Gutenberg inventa l'imprimerie en 1436. Montgolfier lança les premiers ballons en 1783.

AU PAIN SEC.

Exercice sur les consonnes soutenues

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,
Pour un crime quelconque ; et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société,
S'indignèrent ; et Jeanne a dit d'une voix douce :
" Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;
Je ne me ferai plus griffer par le minet,"
Mais on s'est écrié : " Cette enfant vous connaît :
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche ;
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
Pas de gouvernement possible ! A chaque instant
L'ordre est troublé par vous : le pouvoir se détend ;
Plus de règle ! L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
Vous démolissez tout." Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit : " Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là

Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec !—Vous le méritez, certe,
On vous y mettra." Jeanne alors, dans son coin noir
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
" Eh bien ! moi, je t'irai porter des confitures."

V. Hugo. (1)

PETITS OISEAUX.

Exercice sur les consonnes non soutenues.

Que chantez-vous, petits oiseaux ?
Je vous regarde et vous écoute,
C'est Dieu qui vous a fait si beaux :
Vous le chantez sans doute.

Son nom vous anime en ces bois,
Vous n'en célébrez jamais d'autre ;
Faut-il que mon ingrate voix
N'imite pas la vôtre ?

Vos airs si tendres et si doux
Lui rendent tous les jours hommage ;
Je le bénis bien moins que vous,
Et lui dois davantage.

Le P. de Latour. (2)

Questionnaire.—Aimez-vous les petits oiseaux ?—Comprenez-vous leur ramage ?—Qui a fait les petits oiseaux si beaux ?—Est-ce qu'un enfant qui a un bon petit cœur voudrait faire du mal à une de ces petites créatures du bon Dieu ?

---

(1) Hugo (Victor) (1802-1885). Célèbre poète, né à Besançon, mort à Paris ; religieux dans ses premiers ouvrages, impie dans les derniers.

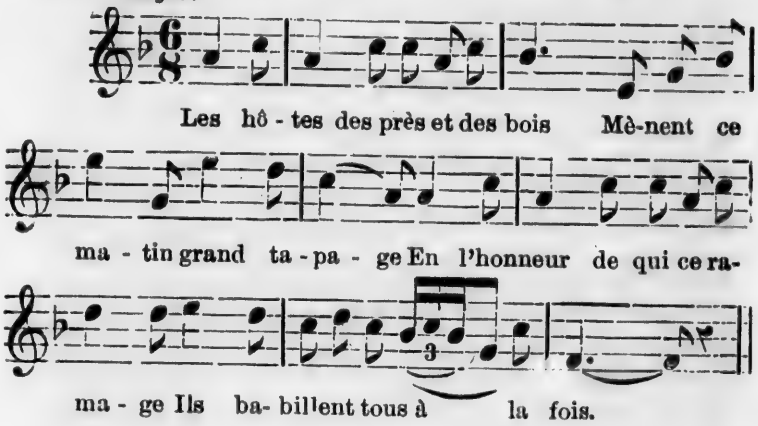
(2) La Tour (Pierre-François de) 1653-1733, prêtre de l'Oratoire.

CHANSON DE PRINTEMPS

Paroles de
GEORGES HAURIGOT

Musique de
CLAUDE AUGE

Allegro.



Les hôtes des prés et des bois (1)
Mènent ce matin grand tapage ;
En l'honneur de qui ce ramage ?
Ils babillent tous à la fois.

—Je suis bénitier, dit la fleur,
Et pour eau je veux la rosée.
—Papillon à l'aile rosée,
Toi, tu feras l'enfant de chœur.

—Pour chantres, prenons les oiseaux
—Soit ! mais il faut, très grave histoire
Et surplis blanc et robe noire.
Pour le vicaire et les bedeaux.

—La belle affaire ! nous voilà !
Chantent en l'air les hirondelles...
C'est le printemps, mesdemoiselles,
Que l'on baptisait ce jour-là.

(1) *Exercice sur a aigu, è ouvert et ô grave.*

Une petite fille sauvage quitte sa mère et va se précipiter dans les bras d'une sœur de la Congrégation.

DEUXIÈME PARTIE

VÉNÉRABLE MÈRE BOURGEOYS.

COMMENCEMENT DE LA CONGRÉGATION NOTRE-DAME.

Exercice sur AN.

En 1568, la sœur Marguerite Bourgeoys put *rem*plir la mission pour laquelle elle était venue d*ans* ce pays.

M. de Maisonneuve jugea que le mom*en*t était venu de *rem*plir l'*en*gagem*en*t pris en 1640 par les Associés de Montréal, de fonder une communauté chargée d'élever les *enfan*ts fr*an*çais et sauvages. Il donna, le 22 j*an*vier 1658, à la sœur Bourgeoys, une maison pour s'y loger et y recevoir les *enfan*ts.

" Quatre *ans* après mon arrivée, dit la sœur Bourgeoys, M. de Maisonneuve voulut me donner une étable de pierre pour *en* faire une maison et y loger les personnes qui feraient l'école. Au-dessus de cette étable, il y avait un grenier, où il fallait monter par une échelle *en* dehors pour y coucher. Je la fis nettoyer, j'y fis faire une cheminée et tout ce qui était nécessaire pour loger les *enfan*ts. J'y *en*trai le jour de sainte Catherine de Sienne,

30 avril 1658"—date mémorable ; car elle fixe les commencements, commencements bien humbles, comme on le voit, de cet institut qui a poussé des rameaux si vivaces et si multiples, non-seulement au Canada, mais aux Etats-Unis, où il possède de nombreux et superbes établissements pour " le plus grand avantage de la société."

Le zèle de la sœur Bourgeoys ne s'étendit pas aux seuls enfants en âge d'aller à l'école. Elle voulut aussi donner de bons exemples aux jeunes filles d'un âge plus avancé et leur faire connaître la piété et la charité. Dans ce but, elle établit, le 2 juillet 1658, à l'instar de ce qui se faisait à Troyes, *la Congrégation externe* qui fut alors, pour Ville-Marie, comme elle l'est encore aujourd'hui pour Montréal, la source de bénédictions constantes. De là est venu le nom de *Congrégation* donné à la maison d'école où se réunissaient ces demoiselles.

M. H. VERREAU, Ptre.

Questionnaire.—En quelle année la sœur Bourgeoys commença-t-elle sa mission ?—Quel don fit M. de Maisonneuve à la sœur Bourgeoys ?—Que dit-elle de cette étable qui lui fut donnée ?—Qu'a de mémorable la date du 30 avril 1658 ?

Le zèle de la sœur Bourgeoys se borna-t-il aux seuls enfants en âge d'aller à l'école ?

Quand établit elle la Congrégation externe et dans quel but ?

JACQUES CARTIER.

PREMIER VOYAGE A L'ILE DE TERRE-NEUVE.

Exercice sur IN.

En 1533, un excellent pilote de Saint-Malo, mû par le désir de perpétuer glorieusement son nom, offrit de renouveler l'entreprise du Florentin Verazzani et d'aller au nom du roi de France, François Ier, à la recherche de nouvelles terres.

Le roi, passionné pour tout ce qui était grand et aventureux, agréa avec empressement le projet de Jacques Cartier, et autorisa l'amiral à lui donner la conduite de deux navires de soixante tonneaux chacun, portant ensemble cent vingt-deux hommes.

Cartier, muni d'instructions, partit de Saint-Malo le 20 avril 1534. Il eut les vents si favorables, que le 10 mai, il aborda au cap de Bonne-Viste, en l'île de Terre-Neuve. Le sol y était encore couvert de neige et le rivage chargé de glaces, ce qui l'empêcha de s'y arrêter.

Descendant ensuite six degrés au sud-sud-est, il entra dans un port auquel il donna le nom de sainte Catherine. De là il remonta au nord, et gagna des îles qu'il nomma îles des Oiseaux. Elles étaient éloignées d'environ quatorze lieues de Terre-Neuve. Cartier revint à la grande île de Terre-Neuve dont il côtoya toute la partie nord, qu'il a décrite lui-même en ces mots: "On ne voit nulle part ni de meilleurs ports ni de pire pays." Le navigateur ne prévoyait sans doute pas le riche parti que l'on en pourrait tirer au moyen de la pêche. Il y trouva des hommes bien faits, qui avaient les cheveux liés en chignon, au haut de la tête, avec quelques plumes d'oiseaux entrelacées sans art.

Après avoir fait presque tout le tour de Terre-Neuve, mais sans être arrivé encore à se convaincre que c'était une île et non une partie du continent d'Amérique, il fit route au sud, traversa un golfe, s'approcha du continent, et pénétra dans une baie fort profonde, qu'il nomma baie des Chaleurs, à cause de la chaleur extrême dont il y avait souffert. Au sortir de cette baie, Cartier visita une grande partie des côtes qui environnent le golfe et prit possession du pays au nom de François Ier, puis il revint en France rendre compte de ce premier voyage. Sur son rapport, on jugea qu'il serait utile d'avoir un établissement dans la partie de l'Amérique qu'il avait reconnue.

Devoir.—Faites le voyage géographique de Saint-Malo à l'île de Terre-Neuve, et autour de Terre-Neuve.—Dites la différence de l'île d'aujourd'hui avec l'île que Cartier visita, il y a près de trois siècles et demi.

LA DÉCOUVERTE DU CANADA.

Exercice sur O aigu.

Le vice-amiral Charles de Mouy, sieur de la Meilleraye, fut, de tous les hauts personnages du temps, celui qui prit le plus à cœur la découverte du Canada. Il obtint pour Cartier une nouvelle commission plus large que la première, et lui fit donner trois navires et de bons équipages. Le navigateur malouin mit de nouveau à la voile, le 19 mai 1535. Il montait personnellement un navire de cent vingt tonneaux nommé la Grande-Hermine, et avait à son bord plusieurs gentilshommes empressés de l'accompagner comme volontaires.

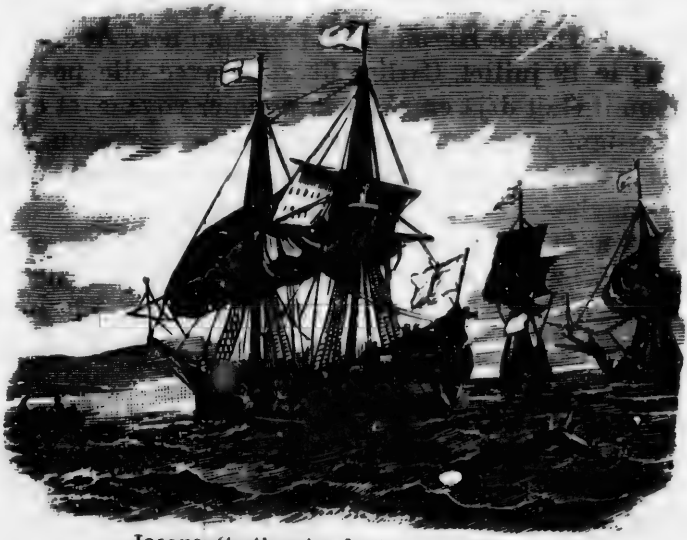
Peu après le départ, une tempête sépara les trois navires qui, dans l'impuissance de gouverner, furent obligés de s'abandonner au caprice tumultueux des flots et des vents. La Grande-Hermine fut portée au nord de Terre-Neuve; le 19 juillet, Cartier fit voile avec elle pour le golfe où il était déjà entré à son premier voyage, et qu'il avait assigné pour rendez-vous, en cas de séparation. Il y arriva le 25, et le jour suivant, il fut rejoint par ses deux autres navires.

Le 1er août, une forte tempête le contraignit de se réfugier dans un havre situé à l'embouchure d'un fleuve immense, du côté du nord; il donna à ce havre le nom de port de Saint-Nicolas—nom qu'il a conservé—et y planta une croix avec les armes de France.

Le 10 août, les trois navires rentrèrent dans le golfe, et en l'honneur du saint dont on chômait la fête ce jour-là, Cartier lui donna le nom depuis si fameux de golfe Saint-Laurent. Le même nom s'étendit par la suite au fleuve superbe qui a son embouchure dans le golfe. Le 15, il s'approcha d'une île à laquelle il donna le nom de l'Assomption, mais qui a pris, depuis, celui d'Anticosti.

Les trois navires ayant remonté le fleuve Saint-Laurent, Cartier reconnut l'embouchure de la rivière de Saguenay, et après avoir poursuivi sa route l'espace de quinze lieues, il mouilla auprès d'une île qu'on nomma île aux Coudres, à cause des nombreux coudriers qui s'y trouvaient. Cartier, se voyant alors engagé fort avant dans un pays inconnu, s'occupa de chercher un port où ses navires pussent hiverner en sécurité. Le septième jour du mois de septembre, après avoir entendu la messe avec son équipage, Cartier repartit de l'île au Coudres. Huit lieues au delà, il trouva une île beaucoup plus belle et plus grande que celle qu'il venait de quitter, toute verdoyante de bois et de vignes, ce qui l'engagea à lui donner le nom mytholo-

gique du dieu des buveurs : il l'appela l'île de Bacchus ; mais elle prit par la suite le nom d'île d'Orléans.



Jacques Cartier abordant à l'île d'Orléans.

De cette île, Cartier se rendit dans une petite rivière qui n'en est éloignée que de dix lieues, et qui vient du nord. C'est celle que l'on appela depuis, en son honneur, rivière Jacques-Cartier, mais qu'il avait nommée lui-même rivière de Sainte-Croix, aujourd'hui rivière Saint-Charles.

Devoir.—Suivez ce voyage sur la carte géographique.

DES BONNES LECTURES.

Exercice sur A aigu, È ouvert et O aigu.

La lecture n'est vraiment profitable que dans le cas où l'on comprend bien ce qu'on lit.

Pour comprendre, il faut lire lentement et par conséquent lire peu. A quoi sert de dévorer un volume en une

heure, si l'on n'a rien retenu ? mieux valait ne lire que deux pages et en garder le souvenir.

Les yeux ont vu des signes sur le papier, la bouche a murmuré des mots, et c'est tout : ni l'esprit ni le cœur n'ont pris part à cette opération machinale. Une pareille pratique n'aboutit pas seulement, à une lecture détestable, elle a d'autres conséquences encore plus fâcheuses. L'enfant habitué à lire sans penser est conduit à étudier de mémoire sans comprendre, à écouter sans entendre, à regarder sans voir. Il finit par perdre conscience de ce qu'il fait, de ce qu'il dit, de ce qu'il entend."

Ce n'est pas tout de lire avec attention, il faut lire de bons livres, des livres qui puissent développer votre intelligence en lui fournissant des connaissances nouvelles.

Vous êtes encore trop jeunes pour discerner ce qui peut vous être favorable ou nuisible. Ne lisez donc rien sans avoir consulté ceux qui peuvent vous éclairer; c'est le moyen le plus simple, enfants, de ne pas vous tromper.

Questionnaire.—Quand la lecture est-elle profitable ? —Pouvez-vous comprendre une lecture que vous faites précipitamment et sans attention ?—Vous est-il permis de lire indifféremment toutes sortes de livres ?

L'ÉCOLE EST UN SANCTUAIRE.

Exercice sur A aigu, È ouvert et O aigu (suite).

De la famille où vous devez recevoir les premiers principes d'une bonne éducation, vous passez à l'école qui est un sanctuaire. Oui, chères amies, l'école chrétienne est un sanctuaire où l'enfant puise les connaissances qui agrandissent son intelligence, ornent son cœur et préparent son bonheur à venir.

C'est à l'école que vous apprendrez ce que vous devez à Dieu, à vos parents, à vos semblables, ce que vous vous devez à vous-mêmes.

C'est à l'école que vous acquerrez l'amour de l'ordre, de la discipline, de la justice si nécessaire pour vous aider plus tard à parcourir le chemin de la vie. Car, croyez-moi, ce serait une pauvre instruction que celle qui vous parlerait des beautés de la nature, des richesses de l'univers, sans faire remonter des objets aux causes, sans vous faire entrevoir la main divine et puissante qui organise et maintient les merveilleuses créations que nous voyons autour de nous.

Conservez vos cœurs purs, enfants, gardez vos âmes bonnes, et de tout ce que vous aurez appris à l'école, une chose vous restera quoi qu'il advienne.

Toujours dans la splendeur du soleil et dans la douce lumière de la lune, à travers le nuage doré, dans le feuillage des grands arbres, dans les flots argentés, dans la brise qui caresse votre chevelure ou dans la petite fleur qui s'épanouit à vos pieds, partout vous verrez l'œil de Dieu, la douceur de Dieu, la puissance de Dieu ou le sourire de Dieu, puisque c'est le privilège du cœur innocent de voir la beauté de Dieu se reflétant sur ses ouvrages.

Encore une fois, aimez l'école, enfants. Là, se préparera pour vous un avenir qui vous verra toujours modestes dans la prospérité, ou souriantes à travers les larmes.

Questionnaire.—Pourquoi devez-vous aimer l'école? —Qu'apprendrez-vous à l'école outre la lecture et les sciences?

Mots à définir : Ecole, cœur, justice, sanctuaire.

L'ANNONCIATION.

Exercice sur A aigu È ouvert et O aigu (suite).

Comme vous aimez bien la sainte Vierge, mes enfants, vous lirez avec attention le récit du mystère de l'Annonciation qu'on ne sépare jamais du mystère de l'Incarnation.

Pendant plus de quatre mille ans, le monde coupable avait attendu son Rédempteur, enfin l'heure marquée par les prophètes pour la venue de ce Désiré des nations avait sonné et les justes d'Israël l'appelaient de leurs vœux ardents. Une jeune Vierge surtout, Marie, fille de Joachim et d'Anne, demandait tous les jours dans ses prières le bonheur d'être la petite servante de la mère du Messie. C'est cette humble Vierge elle-même sur laquelle le ciel a fixé son choix.

Le 25 mars, à minuit, pendant qu'elle prie avec ferveur l'ange Gabriel, sous une forme humaine, se présente à ses yeux : " Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, lui dit-il avec respect. Marie se trouble à la vue de l'ange, bien vite alors, celui-ci la rassure : il lui apprend que Dieu l'a choisie pour être la mère du Rédempteur, que le Saint-Esprit va la couvrir de son ombre et que son divin Fils se nommera Jésus. Marie répond avec humilité : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole." Nouvelle Ève, elle répare en ce moment le mal que par sa désobéissance la première Ève avait fait au genre humain.

Oh ! quelle reconnaissance ce grand mystère doit exciter en nos âmes ! Que chacune d'entre vous, mes enfants, dise de tout son cœur : Merci, mon Dieu, d'avoir bien voulu m'envoyer un Sauveur ; merci, Jésus, mon

divin Frère, de vous être abaissé jusqu'à moi ; merci. Marie, de vous être unie à Jésus pour me sauver. et d'être devenue ma mère en même temps que la sienne.

Questionnaire.—Quelle est surtout la vertu qui brille dans le mystère de l'Incarnation ?—Indiquer le sentiment que ce grand mystère doit produire en nous.

PARDON DES INJURES.

Exercice sur A aigu, E ouvert et O aigu,

Si quelqu'un nous blesse et nous nuit.
Quelque grande que soit l'offense,
Laissons l'espace d'une nuit
Entre l'injure et la vengeance
L'aurore, à nos yeux rend moins noir
Le mal qu'on nous a fait la veille
Et tel qui s'est vengé le soir,
En est fâché quand il s'éveille.

Définition des mots : Offense.... nuit.... injure.... vengeance.... aurore.... soir....

2.—VOYAGE AUTOUR D'UNE CLASSE.

Exercice sur A grave, É fermé et O grave.

Un jour, monsieur l'inspecteur entra dans une classe. Il visita les cahiers des petites écolières et y vit d'assez jolies écritures, mais de fort vilains pâtés.....

S'adressant à une petite fille, à la mine éveillée, il lui dit :..... Vous avez une jolie écriture, ma chère enfant, c'est dommage que votre cahier soit déparé par de nombreuses taches,

—Monsieur l'inspecteur, ce n'est pas ma faute si ces taches se voient. Notre encre est si noire !

—C'est vrai, ce que vous dites, chère petite, mais si vous aviez plus de soin, vous ne prendriez dans votre plume que l'encre nécessaire pour écrire, vous n'en barbouilleriez pas vos doigts, et vos cahiers seraient toujours propres. Mais, dites-moi, savez-vous au moins comment se fabrique l'encre qui vous joue de si mauvais tours par sa noirceur ?

— Non, monsieur, je ne le sais pas.

—Eh bien, mon enfant, demandez-le à votre bonne maîtresse, elle vous le dira.

Le lendemain, la maîtresse faisait, de concert avec ses élèves, un voyage autour de la classe, donnait l'origine et la composition des objets qui s'y trouvaient.

Exercice de diction.—Les élèves raconteront cette histoire à leur façon.

ENCRE.

Exercice sur A grave, É fermé et O grave.

L'encre ordinaire se fait avec du bois de campêche et de la noix de galle. On y ajoute de la couperose verte et un peu de gomme arabique.

La noix de galle est une excroissance qui vient sur les feuilles de chêne et que produit la piqûre d'une mouche.

CRAYONS, ARDOISE, PLUMES.

Le mot crayon vient du mot craie, parce que c'est avec de la craie calcaire tendre et blanche, qu'on dessina d'abord sur les murs. Aujourd'hui, on se sert de la craie pour écrire au tableau noir.

Les crayons sont faits avec une espèce de charbon, substance nommée plombagine ou graphique que l'on

appelle improprement mine de plomb, car il n'y a pas de plomb dedans. La plombagine la plus estimée est celle de Cumberland, en Angleterre.

Le crayon noir, pour dessiner, appelé crayon Conté, est fabriqué avec une pâte argileuse très fine, mêlée avec du noir de fumée et plus ou moins cuite.

Les crayons d'ardoise sont des fragments d'ardoise taillés à la scie.

L'ardoise est une pierre schisteuse qui jouit de la propriété de pouvoir se diviser en lames excessivement minces. Elle n'absorbe pas l'eau ; c'est pourquoi on s'en sert pour couvrir les maisons. Il existe maintenant d'excellentes ardoises artificielles.

Pour écrire à l'encre, on s'est d'abord servi de tuyaux de blé, de petits joncs. Plus tard, on a employé des plumes d'oie. Aujourd'hui, on ne se sert plus que de plumes métalliques : on en fabrique en acier et en laiton. La France et l'Angleterre en produisent d'énormes quantités. Leur invention date du siècle dernier ; elle est due à un mécanicien français nommé Arnoux.

Questionnaire. — Avec quelles substances fait-on l'encre ?—Comment se font les crayons ?—Qu'est-ce que l'ardoise ?—De quelles plumes se sert-on aujourd'hui ?

GOMME ÉLASTIQUE OU CAOUTCHOUC.

Le caoutchouc est une substance élastique et résistante que l'on retire de certains arbres. Ces arbres poussent dans l'Amérique du Sud, la Malaisie, les Indes, en Guinée, au Sénégal, etc.

Pour obtenir le caoutchouc, on pratique des incisions dans l'écorce de ces arbres, tout comme on fait pour la sève de l'érable au Canada.

Ce n'est d'abord qu'un suc laiteux, qui, au contact de l'air, devient solide *et* prend la forme du vase ou du moule qui le contient.

Bien qu'il fût introduit en France dès 1757, par La Condamine, on fut longtemps à ne se servir du caoutchouc que pour effacer le crayon sur le papier *et* pour fabriquer des balles à jouer.

On en fait *au*jourd'hui un grand usage. Cette substance étant imperméable, c'est-à-dire ne pouvant être pénétrée par l'e*au*, sert avec avantage à faire des habits, des ch*au*ssures qui garantissent de la pluie *et au*ssi des tuy*aux* à conduire l'e*au*.

Il n'est p*as* jusqu'à l'électricité, qui en serait encore à sa période de tâtonnements, si elle n'avait eu le caoutchouc à son service.

C'est avec la gutta-percha, espèce de caoutchouc, que l'on a enveloppé le fil télégraphique qui, *au* fond de la mer, fait communiquer Terre-Neuve à l'Irlande.

Comme vous le voy*ez*, mes petites amies, grâce *aux* nombreuses richesses que le bon Dieu a placées dans la nature, l'homme peut pourvoir à toutes ses nécessités *et* se procurer non seulement, l'utile mais encore l'agréable.

Questionnaire.—D'où vient le caoutchouc ?—Que fait-on avec le caoutchouc ?

Expliquer—Elastique, Écorce, Période, Terre-Neuve.

C'EST A MOI.

Exercice sur A grave É fermé et O grave.

Deux sœurs se disputaient une belle poupée :
—C'est la mienne !—Du tout, te dis-je, elle est à moi :
Tu sais bien que la tienne a la tête coupée :
Et chacune tirait à soi.

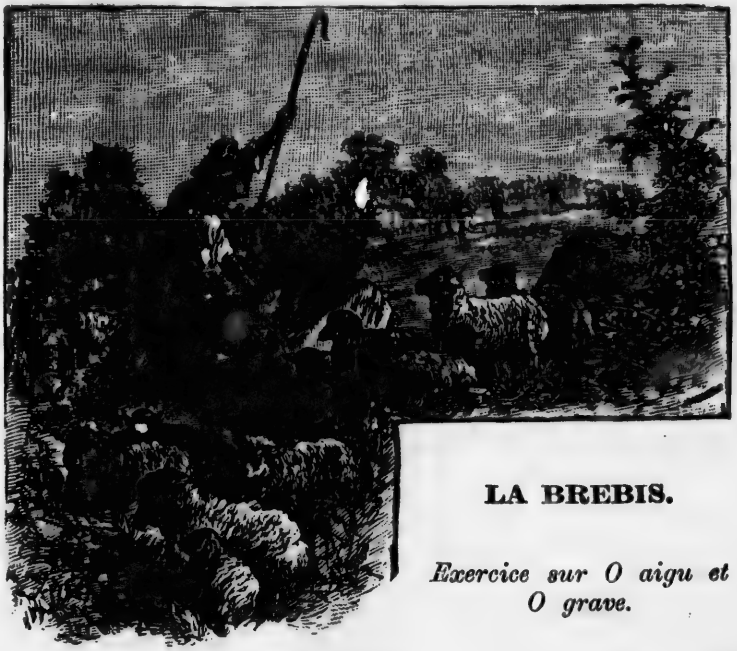
Qu'arriva-t-il ? Hélas ! au bout d'une minute,
Cette belle poupée objet de leur dispute,
Etait arrachée en morceaux.
Le son coulait à flots de son corps en lambeaux.
Et comme chacune s'entête,
Aux mains de toutes deux un morceau demeurant,
L'une eut les pieds, l'autre la tête,
Et voilà mes enfants pleurant.
A qui la poupée était-elle ?
Je ne sais pas, mais je sais bien
Ce que sur le mien, sur le tien,
Avait rapporté la querelle.

L. RATISBONNE. (1)

Questions.—Rappelez la dispute élevée entre deux sœurs ?—Qu'arriva-t-il ?—Les deux sœurs gagnèrent-elles à la dispute ?—A qui appartenait la poupée ?—Quelle morale tirer de cette fable ?

---

(1) Ratisbonne (Louis-Gustave-Fortuné), littérateur et journaliste, né à Strasbourg en 1827, neveu des Pères Marie-Théodore et Alphonse-Marie Ratisbonne.



LA BREBIS.

Exercice sur O aigu et O grave.

La brebis est un animal débonnaire, tranquille et peu intelligent. Elle a la tête petite, le museau allongé et les oreilles courtes ; son corps est revêtu d'une épaisse toison d'un poil long et frisé, blanc ou noir ; ses jambes minces se terminent par un sabot fendu.

La brebis est sans défense, extrêmement timide ; elle ne sait ni éviter le danger ni le fuir.

Les moutons broutent l'herbe en passant et la coupent très près du sol ; ils boivent rarement et peu.

La chair de la brebis fournit une excellente nourriture et sa peau, un cuir léger ; sa graisse donne le suif dont on fait les chandelles et les bougies.

Avec la peau du mouton, on fait des gants, des coiffures, des manteaux.

Vers le mois de mai, on débarrasse la brebis de sa fourrure appelée toison ; la laine est ensuite lavée, dégraissée, et filée. On l'emploie à tisser des flanelles et diverses autres étoffes. C'est avec la laine que votre maman vous tricote des bas bien chauds pour l'hiver.

Dans la Sainte Ecriture, Notre-Seigneur est comparé à un agneau qui n'ouvre pas la bouche pour se plaindre lorsqu'on lui enlève sa toison. L'Agneau Pascal, sous la loi mosaïque, était encore une figure de ce divin Sauveur.

Questionnaire.—Que savez-vous de la brebis ?—A quel usage emploie-t-on sa laine, sa chair et sa peau.

Mots à expliquer.—Sabot, suif, loi mosaïque, toison.

LES FLEURS.

Exercice sur I, OU, U.

Vous avez peut-être un jardin, *ou* tout au moins un tout petit parterre. Semez des fleurs. Quand vous devriez, semblables à certains prisonniers, leur donner asile sur votre fenêtre, demandez un peu de terre et semez des fleurs.

La fleur a quelque chose de vivant, de frais, de gracieux qui tient compagnie et parle un langage divin, Une fleur ! c'est l'image d'une pensée de Dieu, comme un vers est l'image d'une des pensées du poëte.

Une fleur semble vous regarder par l'épanouissement de sa corolle. Une fleur a de la vie. et une vie gracieusement exprimée, une vie qui est le symbole de la candeur, de l'innocence, de la modestie. Quand une fleur se développe aux premiers rayons du soleil, c'est une douce leçon pour nous : elle nous indique un autre soleil, dont la lumière échauffe notre cœur ; quand une fleur croît

sous les buissons, elle nous enseigne l'humilité et la vie cachée ; quand elle nous regarde et semble nous prier de l'arroser, afin de réparer sa vie presque desséchée, elle nous apprend à solliciter aussi la vraie rosée de nos âmes ; enfin, quand elle tombe et se flétrit, elle nous fait signe et nous rappelle que notre vie sera bientôt décolorée ; que l'existence de la fleur et celle de l'homme, qui paraissent si différentes en durée, se confondent devant l'éternité, où mille ans sont comme un jour.

Oui, je vous engage à cultiver les fleurs : la vue de ces charmantes petites créatures calme, adoucit et pacifie ; elle rafraîchit l'œil et fortifie le cœur, parce que tout ce qui est verdoyant, frais, plein de vie, exerce sur nous une influence heureuse qui fait épanouir toutes les influences de l'âme.

(Mgr LANDRIOT.) (1)

Jeunes enfants, aimez les fleurs ;
Les fleurs sont votre heureuse image,
La terre s'embellit de leurs fraîches couleurs,
Comme des grâces de votre âge ;
Leurs parfums délicats, dont les douces vapeurs
Se promènent sur le rivage,
Sont et l'emblême et le présage
De l'innocence de vos cœurs
Elles vous offrent l'espérance
De se changer en fruits pour vous ;
Votre aimable et riante enfance,
Nous promet des fruits bien plus doux.
Veillez donc sur ces fleurs charmantes,
Veillez sur elles chaque jour ;
Arrosez leurs tiges croissantes,
Mais, en les cultivant avec un tendre soin,
O mes enfants, songez sans cesse
Que vous avez aussi besoin
Qu'on veille sur votre jeunesse.

(1) Landriot (Mgr Jean-François-Anne-Thomas), 1816-1874. Prélat français, conférencier et écrivain célèbre.

Questionnaire.—Quel est le titre de ce morceau ?—Qui parle dans ce morceau ?—A qui l'auteur s'adresse-t-il ?—Que recommande-t-il aux enfants ?—Pourquoi leur recommande-t-il d'aimer les fleurs ?—Comment doit être le cœur de l'enfant ?

A MADEMOISELLE MARGUERITE VEUILLOT.

Exercice sur I, OU, U.

24 juin 1866.

Ma nièce Marguerite,

Je te donnerai une poupée, puisque tu crois que je te l'ai promise. Mais ce sera une toute petite poupée, qui, comme toi ne se trouvera pas assez grande pour étudier ; car, si je te donnais une poupée assez grande pour étudier, elle serait honteuse d'être si grande et de ne savoir ni écrire ni lire, et elle voudrait apprendre ; mais comment ferais-tu pour lui montrer ce que tu ne sais pas ?

Quand tu sauras lire et écrire, je t'aimerai encore plus qu'à présent, et je te donnerai une grande poupée, qui aura un chapeau à fleurs, une robe à queue, un cerceau et quelque chose de bon dans ses poches.

Adieu Marguerite. Je t'embrasse. Embrasse Pierre pour moi.

Ton oncle,

LOUIS VEUILLOT.

Qu'est-ce qu'une lettre ?
Qu'y a-t-il en tête de la lettre que vous venez de lire ?
Où se place la date ?
Qu'est-ce que la vedette ? Où se place-t-elle ?
Détachez les mots de cette lettre où entrent les articulations *g, t, d, r, b.*

QUELQUES PAGES DU JOURNAL D'UNE PETITE ÉCOLIÈRE.

LA CULBUTE DE MARIE.

Exercice sur I, OU, U.

Jeudi, 21.

L'événement le plus remarquable de la journée est la royale culbute de mon amie Maria, une culbute à enregistrer. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à regarder la figure de ma pauvre amie ; elle représente en ce moment toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

La joue droite est de trois ou quatre belles nuances rouges depuis le pourpre jusqu'au grenat très foncé ; l'œil droit est moitié noir, moitié violet ; le nez tire sur le bleu, et le tout est enflé à faire peur.

Voilà ce que c'est que de désobéir. Tous les jours, Mademoiselle défend de se précipiter quand on va en récréation et tous les jours Maria veut arriver la première dans la cour. Aussi patatras !..... la voilà sur le tas de sable. Elle se relève, mais le coup l'avait si bien étourdie qu'elle retombe de l'autre côté. Il fallut la conduire chez Mademoiselle où on lui a fait prendre quelque chose pour la remettre. Quand elle a été bien débarbouillée, elle est revenue en classe, et nous avons ri aux éclats en voyant la figure qu'elle nous rapportait. La leçon lui servira peut-être..... Si elle arrive première de cette façon-là au Certificat d'études, ce sera bien extraordinaire.

Qu'est-ce qu'un journal ?—Qu'est-ce que l'arc-en-ciel ?
Qu'est-il défendu quand on va en récréation ?
Quelle leçon faut-il tirer de cet événement ?
Répétez tous les mots de la lecture où entre l'a aigu.

RÉCRÉATIONS.

Samedi, 23.

Pouf, c'est fait ! la voilà dans la seconde classe, la petite blonde. Nous sommes, ma foi bien débarrassées ; ce petit salpêtre-là nous faisait toutes les sottises imaginables. Quand elle passait derrière nous, elle nous pinçait à nous faire crier, et naturellement nous étions grondées ; quand on lisait, elle trouvait toujours moyen de faire du bruit au moment le plus intéressant, et il fallait interrompre la lecture pour lui donner une mauvaise note ; ça devenait insupportable, et je trouve que Mademoiselle a été bien patiente de l'endurer jusqu'ici. Et d'ailleurs elle n'est pas très avancée pour son âge, cette petite ; seulement elle est spirituelle comme un petit diable, et si elle l'avait voulu certainement elle aurait pu suivre le cours moyen.

Elle nous a dit pendant la récréation qu'elle était bien contente d'être dans la seconde classe parce qu'on travaillait beaucoup moins et qu'on s'amusait beaucoup plus.

Les récréations en ce moment sont fort animées : les grandes jouent au croquet ; nous, les moyennes, nous jouons au tonneau ou à la corde, les petites font des rondes. On crie, on se dispute, on rit, on pleure, c'est un vacarme sans pareil. Il n'y a rien de plus drôle, de plus mignon, de plus gentil que les petites filles du cours préparatoire, on les croquerait ; elles sont toutes à peu près du même âge et de la même taille. Il faut les voir à la récréation ; c'est une joie, un entrain, des éclats de rire. En classe, elles s'accordent toujours bien et se prêtent leurs affaires avec une complaisance comique ;

jamais elles ne se font punir et leurs jolies petites bouches ne savent que sourire et donner des baisers. J'espère bien que l'année prochaine ma sauvage de sœur fera partie de ce gracieux bataillon.

Mots à expliquer.—Pouf !—salpêtre,—sottise,—spirituelle, croquet,—vacarme,—bataillon.

Quel était le caractère de la petite blonde ?

Pourquoi les petites du cours préparatoire sont-elles aimables ?

Détachez de la lecture les mots renfermant un A grave.

VIVE SAINTE CATHERINE !

Lundi, 25 novembre.

A-t-on ri, grand Dieu, a-t-on ri ! Aussitôt après la messe, je me suis rendue chez Maria pour l'aider à mettre son couvert. Nous avons préparé le dessert sur des jattes, et fait une crême au chocolat.

A onze heures, les invitées sont arrivées par bandes, nous étions vingt-huit ! On nous a servi un déjeuner princier ; rien n'y manquait, pas même le café, chose absolument défendue aux gamines de notre âge. Maria a fait les honneurs du déjeuner avec une grâce que je lui enviais ; elle avait l'œil à tout et un mot aimable pour toutes. Nous avons mangé comme des petits loups ; et, pour faire descendre les pâtisseries et les sucreries, nous sommes allées faire une bonne promenade. En rentrant, nous avons trouvé la salle à manger transformée en salle de danse ; seulement nous n'avions pas de musiciens.... Voici ce que nous avons imaginé pour composer un orchestre : Toutes celles qui savaient des airs de danse se sont groupées quatre par quatre et ont chanté, à tour de rôle, des polkas, des mazurkas et des quadrilles. Pour les galops, nous n'avions pas besoin de musique, ça allait

tout seul. Maria nous faisait passer des rafraîchissements comme à un vrai bal, et l'on mangeait des gâteaux quand on ne pouvait plus galoper. A la fin nous avons fait des rondes, c'était le plus amusant.....Et dire que cette jolie fête est passée ! Comme tout passe ! c'est désolant ! Nous parlions de la Sainte Catherine, il y a un mois, comme d'une chose lointaine, et la voilà faite, et en voilà pour un an ! Le jour du certificat arrivera et passera de même..... Si j'allais être renvoyée ? Oh ! non, je vais me mettre à travailler, mais là, pour tout de bon, et tant, tant, que jaurai un prix.....

Qu'était sainte Catherine ? Qu'est-ce qu'un déjeuner princier ?—Qu'est-ce que faire les honneurs du déjeuner ?—Qu'est-ce qu'un orchestre ?—Quelle réflexion y a-t-il à la fin du récit ?

LE ROI ET LE BERGER.

Exercice sur I, OU et U.

Rencontrant un berger, un roi lui dit ; " Voyons,
Que gagnes-tu, mon brave, à garder tes moutons ?
—Moi ? Je gagne autant que vous, sire.
—Autant ? reprit, et non sans rire,
Le souverain ; fais-moi ton compte.—Il est fort clair ;
Que m'importent les grosses sommes ?
Je conduis des moutons, vous conduisez des hommes,
Et nous gagnons tous deux le ciel ou bien l'enfer.

Définition : berger....roi...sire...compte...ciel...enfer...

LE PORTRAIT DE MON AMIE.

Exercice sur les voyelles nasales.

Lydie, élève du cours intermédiaire, nous fait ainsi le portrait de son amie ;

Rose a le front ouvert, blanc et uni, les cheveux bien plantés, et dociles pour cet arrangement naturel qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur que les couleurs empruntées ne savent imiter, forme son teint. Ses yeux ne sont pas grands, mais ils sont vifs, et ses regards signifient tout ce qu'elle veut; sa bouche est pleine d'agréments et le tour de son visage, parfait. Un petit nez délicat et retroussé n'est point le moindre ornement d'un visage tout aimable. Son esprit est à peu près comme sa figure. Ce n'est point par ces vivacités importunes dont les saillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherche à briller dans la conversation. Elle évite encore plus cette lenteur affectée dans le discours dont la pesanteur assoupit; mais sans se presser de parler, elle dit ce qu'il faut, et pas davantage.

Comme si la Providence s'était plu à tout harmoniser chez Rose, on sent dans l'expression d'une pensée vraie le calme d'une âme pure. Son esprit conçoit le bien, son cœur l'aime, et par une pente naturelle, la vertu chez elle se traduit utilement en efforts et en actes.

Questionnaire.—Qui nous fait le portrait de son amie?—N'est-il rien dit des qualités morales de Rose?—N'aimeriez-vous pas à avoir une amie aussi bonne que Rose?

M. E. M. FAILLON, Ptre, S. S.

BIOGRAPHIE.

Exercice sur les voyelles nasales.

Monsieur Etienne-Michel Faillon naquit à Tarascon, département des Bouches du Rhône, le 1er mai 1799.

Vers 1812, il alla commencer ses études classiques au collège d'Avignon. L'atmosphère religieuse de cet an-

tique séjour des Papes, au moyen âge, depuis le XIIe au XIVe siècle, semble avoir exercé une durable influence sur le jeune Faillon.

Vers l'année 1818, il vint à Paris faire son cours de théologie, et entra à Saint-Sulpice vers 1820.

En 1829 on le retrouve directeur du séminaire de Paris.

Une de ses premières entreprises littéraires fut d'esquisser la carrière de M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice, lequel, comme l'on sait, avait pris une large part à la colonisation de la nouvelle France—surtout à l'établissement de Ville-Marie.

En 1854, M. Faillon publiait la " Vie de la Vénérable Marguerite Bourgeois," fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame, qui vint au Canada avec M. de Maisonneuve, le fondateur de Montréal. Vers le même temps paraissait en deux volumes, une biographie de Mademoiselle Mance—fondatrice de l'Hôtel-Dieu—et une biographie de Madame d'Youville, fondatrice des Sœurs Grises en Canada.

C'est par ces importants travaux qui embrassent une notable partie de notre histoire, qu'il préludait à son œuvre principale, l'*Histoire de la colonie française en Canada*.

Ce colossal travail, imprimé avec luxe à Paris, devait comprendre dix volumes, in-quarto, dont trois seulement ont paru—deux en 1865—le troisième en 1867.

Il ne va pas au-delà de 1675, mais l'infatigable annaliste a laissé les matériaux, pour mener le récit jusqu'à l'année 1759.

Dans le but de se renseigner sur les lieux, l'abbé Faillon entreprit trois voyages au Canada.

Il arrivait à Montréal en 1849, repartait en 1850, revenait en 1854. Il y séjourna trois années de 1858 à

1861, obéré de travail, livré à d'incessantes recherches, employant comme copistes six assistants, trois secrétaires. Aux jours si sombres pour la France de l'année 1871, M. Faillon expirait à Paris, le 25 octobre, âgé de 72 ans.

Saluons ce zélé chercheur—ce travailleur infatigable qui a passé au Canada sept années de sa laborieuse existence, pour compléter nos annales—qui, par ses travaux, ses recherches colossales, a mérité le nom de Bénédictin de la Nouvelle-France.

J. M. Le Moine.

(*Mémoire de la Société Royale du Canada.*)

Expliquer.—Collège...biographie...antique...théologie... esquisse...obéré.

ORIGINE DE DIVERS MOTS.

Exercice sur les voyelles nasales.

—Grand-père, disait l'autre jour Solange en examinant un ancien portrait daguerréotype, d'où vient donc ce mot si difficile à prononcer : da-guer-ré-o-ty-pe ?

—Ce mot est parfaitement choisi, mon enfant, il fait penser à l'inventeur qui se nommait Daguerre. Ce qu'on a ajouté *type*, signifie empreinte. Du reste, nous avons un grand nombre de mots qui rappellent l'origine des objets qu'ils désignent.

Ainsi la *mousseline* avec laquelle on te fait les bonnets, a été fabriqué à Moussoul, en Asie. Et la *gaze*, qui garnit ton chapeau est originaire de Gaza, en Syrie. Le *cognac* que je mets dans mon café, se fabrique à Cognac, dans la Charente. L'arme appelée *baïonnette*, fut d'abord fabriquée à Bayonne. L'*indienne*, fut d'abord fabriquée dans l'Inde ; la *rouennerie*, à Rouen ; le point de *tulle* à Toul, en Lor-

raine ; le *calicot*, à Calicut, *en* Asie ; le *nankin*, à N*an*kin, ville chinoise ; les beaux châles *cachemire*, à Cachemire, ville de l'H*in*doustan ; le *madras*, cette étoffe légère de soie et de coton, se fabrique à Madras, dans les *In*des. Les *pralines* ont été fabriquées pour la première fois par *un* sommelier du maréchal Duplessis-Prasl*in*. Les *meringues* sont originaires de Mehr*in*gen, et le *curaçao* de Curaçao, l'une des *An*tilles. La *cerise* vient de Cérasonte, *en* Asie-Mineure.

—Ah ! grand-père, cela est bien facile à retenir, c'est amusant, citez-moi encore de ces mots, je vous *en* prie.

Et le bon papa, qui ne sait rien refuser à sa petite fille, quand elle est raisonnable continua *ainsi* :

Le genre de pavage, appelé *macadam*, est dû à l'*An*glais Mac-Adam (1820).

Le premier envoi de *tabac* dans le milieu du XVIe siècle, fut fait de l'île de Tabago, l'une des petites *An*tilles.

La voiture appelée *berline* est originaire de Berl*in* et celle qui est appelée *fiacre* a pris son nom de l'hôtel Saint-Fiacre, à Paris, où se trouvait cette sorte de voiture de louage.

Le botaniste suédois Dahl et le missionnaire Camelli ont fait connaître les deux belles fleurs : le *dahlia* et le *camélia*.

L'usage des *persiennes* nous vient de la Perse. Le *maroquin* se préparait autrefois exclusivement dans le Maroc.

La faïence fut inventée à Faenza, *en* Italie.

Le mot *lambiner* est une allusion à la manière lente dont *un* professeur nommé Lambin donnait ses leçons.

La ville de Bougie, *en* Afrique, qui faisait *un* grand commerce de cire, a donné son nom à la *bougie*. Le petit serin appelé *canari* vient des îles Canaries.

Terminons cette étude par *un* mot qui rappelle une idée triste et grave. Le monument funéraire somptueux appelé *mausolée* tire son nom de Mausole, roi de Carie, à qui sa femme fit élever *un* monument qui passe pour une des sept merveilles du monde.

A UN ENFANT LE JOUR DE SA FÊTE.

Exercice sur les voyelles nasales.

Au beau milieu de mai ta fête, ô bel *enfant* :
Voilà de l'à-propos, le hasard est charm*ant*.
J'aime au se*in* des beaux jours cette naïve fête
Comme au se*in* des lilas, j'aime *un* nid de fauvette.
*Ain*si, qu*an*d tu t*om*bas du ciel d*ans* t*on* berceau,
Deux choses près de toi : la fleur, et puis l'oiseau.
A ce double présage, oh ! que t*on* cœur rép*on*de,
Et tu seras l'orgueil de ta mère *en* ce m*on*de !
Les oiseaux et les fleurs *en*touraient t*on* berceau :
Sois pur comme les fleurs, sois gai comme l'oiseau !

J. A. GINGRAS.

TRAIT DE L'ENFANCE DE LÉON XIII.

Exercice sur les consonnes P, B, M.

C'était au *p*rintemps de 1817. Le ciel *b*leu et sans nuage de l'heureuse Italie *b*rillait d'un nouvel éclat. Le soleil dans toute sa gloire jouait sur les vagues roulantes de la *M*éditerranée.

Une voiture élégante et légère attelée de deux coursiers ra*p*ides *p*arcourait la route qui conduit d'Anagni à Car*p*inetto. Dans cette voiture était assis à côté de son gouverneur un enfant de sept ans, Vincent-Joachim *P*ecci, dont les regards ardents em*b*rassaient le *m*agnifique

paysage. Cet enfant paraissait frêle et presque trop grand pour son âge. Les boucles gracieuses de ses cheveux bruns se jouaient autour d'un visage intéressant, aux lignes accentuées. A la pâleur de son teint, on pouvait deviner qu'il relevait de maladie et qu'il avait dû longtemps garder la chambre.

Que tout cela est beau ! dit-il, en joignant les mains avec une sorte de recueillement, tandis que sa poitrine affaiblie aspirait à longs traits l'air embaumé et fortifiant du matin.

Le gouverneur contemplait en souriant son jeune compagnon de route dont l'enthousiasme avait coloré la joue d'un léger incarnat et lui apprenait à bénir Dieu dans ses œuvres.

Tout à coup un cri plaintif arrive aux oreilles du jeune Joachim. Sur son désir, la voiture s'arrête ; il s'élance vivement à terre, et a bientôt rejoint un pauvre enfant aux vêtements souillés et en lambeaux qui sanglotait, couché sur la pierre dure, au bord du chemin.. Le pied de l'enfant était très enflé et tout rouge à la cheville. " Qu'as-tu ? demanda le jeune voyageur d'une voix compatissante ; ton pied est-il brisé ?—Je ne sais, répond en gémissant le pauvre chevrier. Il y a quelques minutes, la voiture d'un laitier descendait rapidement la route ; avant que j'aie pu me garer, j'ai été renversé et une roue m'a passé sur la cheville. Sans faire attention à mes cris, le conducteur s'est éloigné. Oh ! que cela me fait mal ! "

Bien vite, Joachim descend le talus escarpé, couvert de broussailles et d'épines. Il emplit son béret de l'eau claire du ruisseau, et il fait boire l'enfant altéré. Puis, de son blanc mouchoir de batiste, il bande la cheville enflammée du petit montagnard dont le pied bruni sort de cette enveloppe inaccoutumée comme d'un champ de neige sort la souche noircie par le temps.

" Où demeures-tu ? demanda Joachim. Le petit garçon nomma un village assez éloigné dans la montagne. " Tu ne peux pas y retourner maintenant ; viens avec nous à Carpinetto, là tu trouveras du secours. Le pauvret sourit plein de reconnaissance, et marcha en clochant jusqu'à la voiture, appuyé sur le bras de son jeune bienfaiteur.

" Que faites-vous, Joachim ? dit le gouverneur étonné. —Ce que je fais ? Ce que tout chrétien doit faire, assister un malheureux. Pouvons-nous laisser ici sans secours, ce pauvre petit blessé ?—Et vous voulez l'emmener à la maison ! Que diront votre père et votre mère ?—Ils diront que j'ai bien agi. Est-ce donc une chose extraordinaire que de soigner un enfant délaissé et de bander sa blessure ? Tout le monde n'en ferait-il pas autant à ma place ? Le gouverneur frappa amicalement sur l'épaule de l'enfant confié à sa garde, et la voiture roula rapidement vers Carpinetto.

La mère de Joachim fut d'abord un peu étonnée de voir arriver au logis un hôte aussi inattendu ; mais lorsqu'on lui eut tout raconté, elle donna ordre d'aller chercher immédiatement le médecin de la maison et de soigner au mieux le pauvre petit blessé. Joachim était rayonnant, et dans ses grands yeux remarquablement beaux, il y avait des larmes de bonheur. " Ai-je bien fait, mère ? demanda-t-il.—" Oui, cher enfant, tu as noblement agi, répondit la mère ; et aussi fière que joyeuse, elle pressa son fils sur son cœur.

Questionnaire.—Faites le portrait du jeune Joachim Pecci.—Racontez l'histoire du petit chevrier.—La mère de Joachim le réprimanda-t-elle ?

L'ŒIL.

Exercice sur les consonnes P, B, M.

Vous admirez, n'est-ce pas, mes enfants, les beautés de la nature et vos yeux émerveillés découvrent tous les jours de nouvelles richesses. Bénissez le bon Dieu de la faveur qu'il vous accorde de jouir du bienfait de la lumière.

Bon nombre d'enfants n'ont jamais vu le soleil, ni la lune, ils n'ont jamais admiré les brillantes fleurs ; ils n'ont jamais même pu voir leur bonne et douce maman. L'organe de la vue, ce prodige de la nature est donc un grand bien.

Etudions-en les parties et nous verrons une fois de plus, que ce que Dieu fait est bien fait.

L'œil a la forme d'une boule. Le globe de l'œil, c'est l'enveloppe de l'œil. Le globe est blanc.

Dans le globe, il y a un cercle coloré, qui s'appelle l'iris. La couleur de l'iris est très variée, et c'est d'après cette couleur que l'on dit qu'une personne a les yeux bleus, gris ou bruns.

La partie du globe qu'on voit autour de l'iris, quand l'œil est bien ouvert, s'appelle le blanc de l'œil. Au milieu de l'iris, vous voyez un point noir, c'est l'ouverture de l'iris ; on l'appelle la prunelle ou la pupille.

Questionnaire.—Quelle est la forme de l'œil ?—Qu'appelle-t-on *globe de* l'œil ;—iris ;—blanc de l'œil;—prunelle ou pupille ?—Quelle est la couleur du globe ;—de l'iris, de la prunelle ou de la pupille ?

L'OREILLE.

Exercice sur les consonnes P, B, M.

Je vous parle et vous m'entendez ; rien de plus simple en apparence. Une mouche vole, un insecte chante au fond du gazon, à vingt, trente, cinquante, cent pieds de nous : vous l'entendez de même. Une pièce de canon, une batterie entière tonne à quelques pas, la foudre éclate au-dessus de nos têtes ; vous entendez sans en être assourdi. A vingt, à trente lieues, le même canon, la même foudre résonne : si le vent porte, vous en percevrez encore le bruit .....

Avez-vous jamais réfléchi à cette merveille ? Avez-vous jamais recherché comment se produit le son ? Comment votre oreille le reçoit ? Comment fonctionne ce petit organe si délicat et si puissant, si fort et si subtil qui recueille au passage les plus légers bruissements et résiste aux plus terribles secousses ?

Plus d'une fois sans doute, vous avez vu une pierre tomber dans une eau tranquille, et vous vous êtes amusée à regarder les ondes liquides qui se forment à l'endroit où la pierre a disparu.

Le bruit se propage d'une manière analogue et arrive ainsi à notre oreille qui a charge de transmettre le son au cerveau pour y éveiller une impression sensible, une sensation.

L'oreille se compose de trois parties : l'oreille externe ou *pavillon*, qui se voit de chaque côté de la tête ; l'oreille moyenne ou *caisse*, et l'oreille interne.

Plus tard, lorsque vous étudierez les parties délicates, qui composent ce mécanisme ingénieux par lequel l'impression du son arrive à notre cerveau, adoucie, atténuée, et cependant nette et précise, vous vous écrierez avec un célèbre anatomiste :

Quel est donc l'ouvrier sans pareil qui a fait ce chef-d'œuvre ? Y a-t-il un savant qui, après avoir scruté cette merveille, puisse l'attribuer soit au hasard, soit aux forces aveugles de la nature ?..... Quel est l'homme de foi qui refuserait d'y reconnaître l'empreinte de la main de Dieu ?

Questionnaire.—Par quel organe le son se transmet-il au cerveau ?..... De combien de parties se compose l'oreille ?..... Quels sentiments doivent nous animer au souvenir des bienfaits de Dieu ?

SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ.

Exercice sur les consonnes T, D, N, L.

En 1676, M. Fillon, curé de Sainte Anne, surnommé la Bonne, fit rebâtir, avec l'agrément de son évêque, l'église de cette paroisse plus grande et plus belle. La chapelle Sainte-Anne était regardée comme une des plus anciennes du Canada. Elle avait été bâtie sur la rive gauche du Saint-Laurent, dans une situation pittoresque, mais trop rapprochée du rivage ; la marée, qui y montait quelquefois, obligea de la transporter plus haut, et on la reconstruisit alors sur un terrain qui avait été donné par l'abbé de Quaylus. Cette chapelle était célèbre, dès l'origine du Canada, par les miracles opérés à l'intercession de la mère de celle qui est à si juste titre appelée la Mère des miséricordes, miracles dont François de Laval avait fait faire un recueil authentique.

" À sept lieues d'ici, écrivait en 1665 la mère Marie de l'Incarnation, il y a un bourg appelé le Petit-Cap, où il y a une église de Sainte-Anne, dans laquelle notre Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte mère de la très sainte Vierge. On y voit marcher les paralytiques, les aveugles recouvrer la vue, et les malades de quelque maladie que ce soit recevoir la santé." De nombreux pèlerinages se faisaient à la Bonne Sainte Anne, et l'on y voyait accourir, comme de nos jours encore, des peuplades entières de sauvages, qui se revêtaient de leurs plus beaux ornements pour venir honorer celle qui, après Marie, est si justement regardée comme la patronne et la protectrice spéciale du Canada. La reine Anne d'Autriche y avait jadis envoyé de magnifiques ornements à sa patronne, et le vice-roi Tracy s'était distingué par les présents considérables dont il était venu lui-même faire hommage aux pieds de la sainte, avec le tribut de ses prières.

Ce fut pour satisfaire à la piété des pèlerins, et surtout des marins, qui l'invoquent ordinairement au milieu des dangers de la mer, que l'évêque de Québec accorda l'agrandissement de cette église. C'est à sainte Anne qu'on faisait alors, comme aujourd'hui, des vœux avec confiance, et qu'on apportait avec gratitude ses offrandes en arrivant dans le fleuve.

Questionnaire.—Où est située l'église Sainte-Anne ? Par quoi était-elle célèbre dès l'origine ?—Qu'en dit la Mère de l'Incarnation ?—Qu'y avait envoyé la reine Anne d'Autriche ? —Pourquoi l'évêque de Québec accorda-t-il l'agrandissement de cette église ?

LE ROSSIGNOL ET LE PRINCE.

Exercice sur les consonnes T, D, N, L.

Un jeune prince, avec son gouverneur.
Se promenait dans un *bocage*
Et s'ennuyait, suivant l'usage :
C'est le *profit* de la *grandeur*.
Un rossignol chantait sous le feuillage :
Le prince l'aperçoit et le trouve charmant,
Et *comme* il *était prince*, il veut dans le *moment*
L'attraper et le mettre en cage.
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
" Pourquoi donc, dit alors *Son Altesse* en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois, farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux ?
—C'est, lui dit le *mentor*, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver.
Les sots savent tous *se produire ;*
Le mérite se cache, *il faut* l'aller trouver."

Explications.—Bocage...Son Altesse...Mentor.

LES PETITS OISEAUX.

Exercice sur les consonnes T, D, N, L.

Qu'ils sont gentils les petits oiseaux ! Ils charment nos yeux par leur brillant plumage et nos oreilles par leur douce musique.

Mais les oiseaux ne se contentent pas de nous plaire, de nous être agréables, ils sont encore pour nous de la plus grande utilité ; ils protègent nos vergers et nos champs ; sans eux, nos récoltes, nos fruits délicieux seraient dévorés en partie par les insectes.

Ah ! venez, charmants petits oiseaux, ne craignez rien ; bien loin de vous détruire, nous vous protégerons ; venez égayer nos demeures et par vos joyeuses ritournelles, peuplez notre solitude ; adoucissez nos souffrances, chassez pour un moment, du moins, nos chagrins et nos ennuis.

Chantez près des palais : le luxe et la mollesse
Souvent sont oublieux !
Faites-les souvenir qu'on chasse la tristesse
En faisant des heureux.

Allez-vous-en partout, tribu mille fois chère,
Aimables compagnons ;
A tout ce qui languit, chérit, murmure, espère,
Prodiguez vos chansons.

Pépiez, voltigez des lambris aux mansardes,
Vous serez bienvenus,
Et, si d'un affligé vous êtes seuls les bardes,
Ne vous envolez plus !.....

LE CHÊNE ET L'ARBRISSEAU.

Exercice sur E fermé et E ouvert.

Un jeune enfant avec son père
Se promenait dans un jardin,
Et ne songeait qu'à se distraire
De l'ennui qu'il avait essuyé le matin,
Tout en feuilletant sa grammaire,
Lorsqu'ils trouvèrent en chemin
Un arbrisseau, dont la tempête
Avait courbé la tige et fait plier la tête
En forme à peu près de berceau.
A cet aspect, le sage père,
Voulant à son cher jouvenceau
Donner un avis salutaire :
—Mon fils, dit-il, prenez cet arbrisseau,
Et rétablissez-le dans sa forme première.

—Volontiers, papa, dit l'enfant.
Aussitôt il le prend, et sans beaucoup de peine
Il le redresse au même instant.
—Fort bien, dit le mentor, mais voyez-vous ce chêne
Que son poids vers le sol entraîne ?
Quoique déjà fort avancé,
Il aurait bien besoin d'être un peu redressé :
Allez lui rendre ce service.
—Oh ! oh ! dit l'enfant en riant,
Papa, pour moi quel exercice,
Je le tenterais vainement :
Mon bras est un peu trop novice ;
Je m'en serais chargé fort aisément,
Lorsque cet arbre était encore dans son enfance.
Mais de le redresser ce n'est plus la saison.
Et le bras même de Samson
Ne vaincrait pas sa résistance.
—Oui, mon fils, vous avez raison,
Reprit alors le père, et cette expérience
Pour vous doit être une leçon.
Nos penchants dans le premier âge,
Sont faciles à corriger ;
Mais on ne peut plus les changer,
Quand ils sont affermis par le temps et l'usage.

L'abbé Reyre.

Qnand on est jeune, il est bien facile de se corriger ; cependant, mes petites amies, ne vous découragez pas si vous avez déjà des défauts qui semblent opposer autant de résistance que le chêne vigoureux. Ecoutez un petit secret : Priez la sainte Vierge de vous aider ; son bras est mille fois plus puissant que celui du petit garçon de notre fable.

LA PETITE COQUETTE.

Exercice sur les consonnes K, G, GN, LL.

Elise, vaniteuse et coquette, s'admirait, un jour, devant un miroir. Sa mère l'aperçut et vint déposer un baiser, non sur les joues de sa gracieuse enfant, mais sur son

fichu et sur sa robe ; puis elle s'éloi*gna* d'un pas furtif. L'enfant se précipite sur ses pas et la *q*uestionne sur cet étrange procédé. Embrasser mon fichu, dit-elle, mon fichu n'est pas moi ! Alors pour*qu*oi t'en montres-tu si fière ? lui répond la mère ? Elise baissa ses yeux *c*onfus. La mère ajouta : Sois belle de talents, sois belle de vertus ; voilà les vrais atours, et ceux-là seront bien à toi, ma fi*ll*e.

Questionnaire. — Que faisait Elise ?—Pourquoi sa mère déposa-t-elle un baiser sur le fichu et non sur les joues de son enfant ?—Que répondit la mère à la question de l'enfant ?

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE.

Exercice sur les consonnes K, G, GN, LL.

Enfant, chante au Sei*gn*eur dans ton âme ravie
Un chant d'amour,
*C*ar vient de resplendir dans le ciel de ta vie
Le plus beau jour.

Que ton âme, livrée à la re*c*onnaissance,
N'é*c*oute plus
Les vains bruits d'ici-bas ; dans un profond silence,
Sois à Jésus.

Jus*qu*'à ce jour béni, tu charmais ton enfance
De mille riens :
Mais désormais Jésus t'offre une autre espérance
Et d'autres biens.

Ouvre ton âme émue à ce bienfait suprême
De ton Sauveur,
Et réponds par l'amour à l'amour *que* Dieu même
Offre à ton *c*œur.

Oh ! ne refuse rien de ce que Dieu réclame :
Sois généreux
A cette heure où lui-même il vient de ta jeune âme
Combler les vœux.

Et si tu veux un jour aux célestes phalanges
Te réunir,
Enfant, de ce grand jour conserve sans mélanges
Le souvenir.

SOUVENIRS DE PREMIÈRE COMMUNION.

Sur les consonnes K, G, GN, LL.

Madame Octave Feuillet, dans une page délicieuse, raconte ainsi les impressions de sa première communion.

" Mes scrupules empoisonnèrent les heures mystiques qui précèdent la première communion. Souvent, pendant la retraite, en chantant nos cantiques, ma voix restait étranglée par les sanglots. Lorsque je fus recevoir l'absolution, je fis une telle pitié à mon confesseur, que malgré sa goutte et son esprit sévère, il s'attendrit, trouva de rassurantes paroles et m'inonda de paix jusqu'au lendemain.

Légère comme si j'avais eu des ailes, je courus en quittant le confessionnal me jeter aux pieds de mon père, de ma mère, de mes grands-parents. Je leur demandai pardon de mes fautes, ils me bénirent. On appela les domestiques, à tous je donnai la main. Victoire, rouge comme une cerise, m'enleva dans ses bras et m'embrassa si fort, qu'elle imprima sur ma poitrine l'effigie du scapulaire qui m'avait été donné le matin.

Je dormis comme un ange et je méveillai avec le jour On était au mois de juin, le ciel était radieux. Victoire ouvrit la fenêtre. Ma chambre s'emplit du parfum des campagnes. L'air frais entra, agitant les plis légers de ma robe blanche suspendue aux rideaux du lit. Les oiseaux du jardin se mirent à chanter, même ceux des bois lointains. J'eus envie de chanter comme eux. Victoire m'habilla, je laissai mettre un bonnet sur mes beaux cheveux dont on voulait cacher les boucles par modestie. On m'attacha mon voile, on plaça dans mes mains le chapelet d'ivoire et l'on m'entraîna vers l'église.

Ma mère souriante et parée me donnait la main. Mon père nous suivait avec mes petits frères et Victoire, qui portait mon cierge et le livre de velours blanc. Quel charmant voyage que celui de la maison à l'église ! Comme nous marchions dans nos rues étroites, les vieilles gens sortaient sur leurs portes pour nous voir passer ; toutes les fenêtres s'ouvraient sur nos têtes, et l'on entendait des voix qui chuchotaient entre elles et se faisaient douces pour ne pas troubler mon recueillement.

La foule pressée sur les marches de l'église jetait dans l'air matinal de joyeux murmures. Les cloches sonnaient à ébranler les tours, semblant prévenir Dieu que j'allais à Lui.

Cette journée m'enivra ! Les fleurs de l'autel, l'encens, les cantiques, le serment fait à Dieu sur les fonts baptismaux, la procession autour de la cathédrale sous le brillant soleil, tout cela me jeta dans l'extase, tout cela me donna le sentiment du mot : bonheur. Il me sembla n'avoir jusqu'alors rien compris, rien senti, et qu'en ce jour j'étais tout-à-coup inondée de clartés, que la vie éclatait en moi comme un fruit mûr. Non seulement Dieu, mais j'aimais l'avenir, l'inconnu, la jeunesse qui

m'attendait. La mort. dont il nous avait été souvent parlé dans nos instructions m'apparaissait sous la forme du sommeil. Je la voyais sans ses douleurs, sans sa destruction au bout d'une lointaine vieillesse et me souriant presque autant que la vie.

A ces ivresses qui durèrent jusqu'au lendemain succéda un morne abattement. Il fallait quitter le temple, où j'avais pris racine comme Joas. Mon cœur se fondit lorsque, après la messe, je me dirigeai vers la sacristie pour dire adieu au prêtre qui s'était occupé de ma jeune âme. Mes yeux obscurcis s'arrêtaient avec tendresse sur les saintes images, sur les anges du sanctuaire, sur la statue de Moïse qui soutenait le livre des chantres, sur le grand Christ qui protégeait l'entrée du chœur. Tous ces témoins silencieux de mon bonheur étaient devenus mes amis. Je ne savais m'en séparer. J'aurais voulu que l'on me chargeât d'entretenir les autels, de veiller à la petite lampe éternelle qui brûle devant le tabernacle. J'aurais béni la voix qui m'aurait dit : " Tu ne retourneras pas dans la maison de ton père, tu vivras ici, dans la maison de Dieu ! "

Questionnaire. — Comment se fit la retraite ?.... — Comment se passa la journée de la première communion ?.... — Pourquoi y eut-il un moment de tristesse ?

A M. PIERRE VEUILLOT ET A Mlle MARGUERITE VEUILLOT. (1)

Exercice sur les consonnes soutenues F., V.

Plombières, le 18 juillet 1866.

Bonjour, mon cher petit Pierre. Bonjour aussi, ma chère grosse Marguerite. C'est à Pierre que j'écris parce

(1) Pierre n'avait pas encore sept ans, et Marguerite n'en avait pas encore six.

que c'est Pierre qui m'a écrit ; mais je parle à vous deux, parce que je vous aime tous les deux. Quand Marguerite m'écrira, je lui écrirai !

Pourquoi Marguerite ne m'écrit-elle pas ? Elle dit qu'elle est trop petite ; mais quand Pierre n'avait que l'âge de Marguerite, il m'écrivait. Marguerite pourrait écrire, si elle voulait travailler. Alors je lui répondrais. Elle recevrait des lettres sur lesquelles il y aurait : " A Mademoiselle Marguerite Veuillot, rue du Regard, n° 5." Et le portier dirait : Voilà une demoiselle que l'on traite comme un garçon. Ce n'est pas tout Je donnerais à Marguerite tout ce qu'elle me demanderait par écrit : des livres à images, du papier blanc, des crayons, des poupées à ressort. Mais elle n'écrit pas.

Toi, Pierre, mon cher neveu, tu écris, et tes lettres me font beaucoup de plaisir ; mais elles me feraient bien plus de plaisir encore, si tu t'appliquais davantage à mettre bien l'orthographe. Fais attention à cela. L'homme doit se distinguer par la correction. Je désire aussi que tu écrives plus gros.

Il y a une autre chose que je désire bien plus, mon neveu et ma nièce : c'est que vous soyez sages. Il paraît que ça ne va pas très bien depuis quelques jours. Vous vous battez, vous criez, vous n'obéissez pas à votre maman. Ni le bon Dieu, ni papa, ni moi, ni tante Elise, ni personne ne peut être content de cette conduite.

Mes petits enfants, faites plaisir au bon Dieu et à tous ceux qui vous aiment, soyez sages et obéissants.

C'est par ce moyen que Marguerite apprendra à écrire, et que Pierre mettra bien l'orthographe et écrira gros, et deviendra un fameux homme. En attendant, je vous embrasse. Je vous rapporterai quelque chose quand nous reviendrons. Priez le bon Dieu pour votre oncle qui vous aime de tout son cœur.

LOUIS VEUILLOT.

Indiquez les phrases où Louis Veuillot exprime l'affection qu'il porte à son neveu et à sa nièce.

Quels désirs Louis Veuillot exprime-t-il à son neveu et à sa nièce ?

Quelle est la manière d'adresser une lettre ?

Détachez les mots de cette lettre où se trouvent les articulations LL, P, B*L*, V, S.

FLEURS ET JEUNES FILLES.

Exercice sur les consonnes soutenues F, V.

Dans le parterre humain, il est des *f*leurs superbes,
Prodiguant au grand jour leurs brillantes couleurs ;
Mais il en est aussi qui cachent sous les herbes
Leurs corolles luisant comme des yeux en pleurs.

J'ai toujours pré*f*éré ces *f*leurs humbles, modestes,
Qui ne s'étalent pas de*v*ant tous les passants ;
Car elles ont sou*v*ent de ces re*f*lets célestes,
Qui pour l'âme d'élite ont des attraits puissants.

J'en sais une, *v*ivant au fond d'une retraite,
Et ne se laissant *v*oir qu'à de rares amis.
Ah ! lecteur, tu t'éprends de cette *f*leur discrète ?
—De la *f*aire connaître, il ne m'est pas permis.

Si c'était une *f*leur qui ne saurait pas lire,
J'en dirais autre chose et j'écrirais son nom,
Il me plairait louer sa candeur, son sourire.....
Mais elle me lirait? Je ne dirai rien, non.

Laissons l'humilité, cette *v*ertu divine,
Embellir à la *f*ois jeunes *f*illes et *f*leurs ;
Nommons-les—mais tout bas—*v*iolette, ou...de*v*ine !
Et laissons-leur toujours leur beauté, leurs couleurs.

Explications.—Parterre humain.—Luisant comme des yeux en pleurs.—S'étalent.—Reflets célestes.—Tu t'éprends.—L'âme d'élite.—Violette

O SALUTARIS HOSTIA.

Exercice sur les consonnes soutenues F. V.

L'usage de chanter l'*O Salutaris Hostia* à la messe est d'origine toute *f*rançaise, et rappelle une mer*v*eilleuse dé*l*i*v*rance de la mère-patrie.

C'était en 1513. "De tous côtés, écrit le cardinal Bona, les guerres avaient éclaté contre la *F*rance ; elle était attaquée sur toutes ses *f*rontières à la *f*ois, et rarement on l'avait *v*ue en plus grand péril."

Que *f*ait Louis XII en *v*oyant son royaume sur le bord de l'abîme ? Il se retourne *v*ers Dieu ; il demande aux é*v*êques d'implorer le secours du ciel, en chantant au moment de l'élé*v*ation la stro*ph*e touchante :

O Salutaris Hostia,
Quæ cœli pandis ostium,
Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium.

" Nos ennemis nous pressent de toutes parts ; Jésus-Hostie soyez notre *f*orce, *v*enez à notre secours." Et les *F*rançais *v*irent l'abîme se *f*ermer tout à coup sous leurs pas.

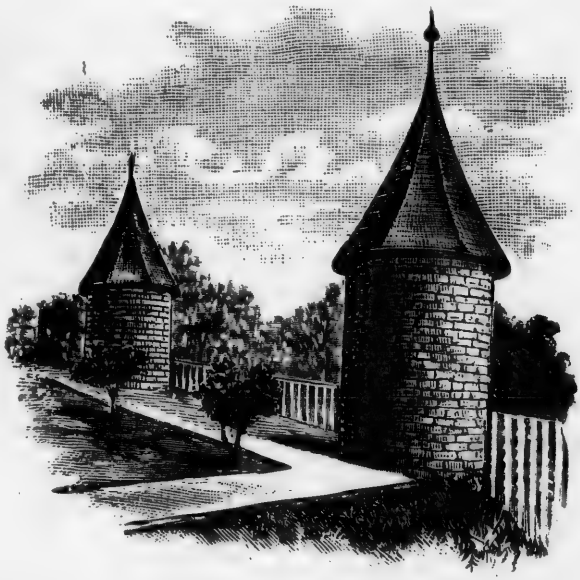
La ligue hostile à la *F*rance se trou*v*a dissoute " d'une façon mer*v*eilleusement étrange," dit l'histoire, et l'Hostie salutaire sau*v*a la *F*rance.

Définition des mots.—Cardinal.—Ligue.—Hostile.—Dissoute.

LA SŒUR BOURGEOYS RÉTABLIT LA CROIX À LA MONTAGNE.

Relisez la manière de former les voyelles sur AN et IN.

M. de Maisonneuve avait souvent parlé à la sœur Bourgeoys de la croix qu'il avait portée lui-même et fait planter sur la montagne en 1643, et pendant sa dernière traversée de France en Canada, il lui promit de l'y faire conduire en arrivant à Villemarie.



Il s'acquitta, en effet, de sa promesse, et fit accompagner la sœur par une escorte de trente hommes armés. Mais on ne trouva plus la croix ; les Iroquois l'avaient enlevée et détruite, dans la guerre précédente. Affligée de ne point voir ce monument de piété, elle pria M. de Mai-

sonneuve de la rétablir, ce qu'il fit volontiers, *en* chargeant la sœur elle-même de diriger cette entreprise. "Je fus destinée pour cela, dit-elle ; j'y menai Gilbert Barbier, dit Minime, avec quelques autres hommes. Nous y fûmes trois jours de suite, et la croix fut plantée, ainsi qu'une palissade de pieux pour la clore."

Le choix que fit M. de Maisonneuve de la sœur Bourgeoys pour présider au rétablissement de ce monument et l'empressement des pieux colons à exécuter les désirs de cette sainte fille, montrent assez la grande considération dont elle jouissait dans la colonie et l'ascendant que sa vertu lui donnait sur tous. Il eût été difficile, *en* effet, qu'il *en* fût autrement à l'égard de la sœur Bourgeoys. Sa charité, qui semblait la multiplier elle-même, la faisait être toute à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ, et l'on était sûr de la trouver partout où il y avait quelque service à rendre.

Le zèle qui la consumait s'étendait aux petites filles sauvages, dont les misères la touchaient sensiblement. Dès qu'il lui fut possible de les réunir, elle nomma deux sœurs pour leur donner l'instruction. Ces missionnaires furent d'abord logées dans des cabanes d'écorce, à la montagne ; elles y assemblaient les enfants, leur enseignaient à prier, à lire, à travailler, et surtout à vivre chrétiennement.

En 1694, M. de Belmont donna aux sœurs l'usage de deux tours, l'une pour s'y loger, et l'autre pour y faire leurs écoles. Ces tours se voient encore aujourd'hui dans la cour du collège de Montréal.

M. FAILLON,

(*Histoire de la Colonie française en Canada.*)

Questionnaire.—Qui fit planter la croix sur la montagne en 1643 ?—Par qui fut-elle détruite et enlevée ?—Qui

rétablit ce monument de piété et qui en dirigea l'entreprise? —Que montre le choix que fit M. de Maisonneuve de la sœur Bourgeoys pour présider au rétablissement de la croix de la montagne ?

COURAGE DE Mme ET DE Mlle DE VERCHÈRES

Exercice sur les consonnes soutenues F. V.

Les *f*emmes, dans leur *f*aiblesse, trou*v*ent sou*v*ent en elles un courage, une résignation, une patience dont serait *f*ier le sexe dominant, le sexe de la *f*orce et de la guerre.

Une dame nommée Madame de *V*erchères, et bientôt après, sa jeune *f*ille, donnèrent au Canada un singulier exemple de courage. La première, presque seule dans son *f*ort de *V*erchères, y *f*ut surprise et attaquée par un nombreux parti d'Iroquois. Déjà, ils escaladaient les palissades, quand elle les aperçut. Quelques coups de *f*usil les chassèrent.

Madame de *V*erchères paraissait toujours sur les remparts et les ennemis qui ne *v*oyaient qu'une *f*emme, retournèrent sou*v*ent à la charge. Toujours repoussés, ils restèrent deux jours sous les murs et *f*inirent par *f*aire retraite, obligés de céder à la bra*v*oure d'une *f*emme. Deux ans après, un autre parti de la même nation, beaucoup plus nombreux, parut à la *v*ue du même *f*ort, au moment où tous les habitants étaient occupés dans les champs.

Les Iroquois saisirent tous ces gens dispersés, les garrottèrent et marchèrent au *f*ort. La *f*ille du seigneur, âgée de quatorze ans au plus, en était à deux cents pas. Au premier cri qu'elle entendit, elle courut pour y rentrer; les Sau*v*ages la poursui*v*irent et l'un d'eux l'aurait atteinte et saisie, si la jeune *f*ille, détachant de son cou son mouchoir, que le Sau*v*age tenait déjà, n'a*v*ait *f*ermé la porte assez tôt.

Il n'y avait plus dans le fort qu'un jeune soldat et une troupe de femmes qui, à la vue de leurs maris garrottés, poussèrent de grands cris. La jeune fille enferme ces femmes, tire elle-même un coup de canon, change d'habits, de manière à se montrer en plusieurs endroits et à faire croire aux Sauvages que la place est gardée, tire assez juste pour tuer quelques Iroquois qui escaladaient les palissades et les contraint à se retirer.

D. DAINVILLE.

Questionnaire.—Quel exemple de courage donna Mme de Verchères dans une attaque des Iroquois ?—Que fit Mlle de Verchères dans un autre assaut des Iroquois contre le fort ?—Quel était alors l'âge de cette jeune personne ?

LE PETIT SERIN.

Exercices sur les consonnes S, Z.

La petite Caroline avait un charmant serin. Il chantait du matin au soir, et il était très beau, jaune comme de l'or avec une petite huppe noire sur la tête.

Caroline lui donnait à manger de la graine et de l'herbe tendre: quelquefois un petit morceau de sucre, et chaque jour il avait de l'eau fraîche et claire.

Tout à coup l'oiseau devint triste, et un matin, que Caroline lui portait à boire, elle le trouva mort dans la cage. La petite fille fit de grandes lamentations et pleura beaucoup. Sa mère alla lui acheter un autre serin, qui avait de plus belles couleurs encore que le premier, et qui chantait aussi bien ; puis elle le mit dans la cage.

Mais Caroline pleura plus fort, quand elle aperçut le nouvel oiseau.

La mère étonnée lui dit: " Ma chère enfant, pourquoi pleures-tu encore? Pourquoi es-tu si affligée? Tes larmes ne ressusciteront pas l'oiseau mort, et en voici un autre qui est tout aussi beau.

—Ah ! chère maman, répondit la petite, je n'ai pas bien agi avec mon serin, et je n'ai pas fait pour lui tout ce que je pouvais faire.

—Chère Caroline, reprit la mère. tu as cependant eu bien soin de lui?

— Oh ! non maman ; quelques jours avant sa mort, je ne lui ai pas porté un morceau de sucre que tu m'avais donné pour lui, je l'ai mangé moi-même."

Ainsi parla Caroline, le cœur plein de tristesse. La mère se garda bien de sourire du chagrin de la petite. Elle reconnut la sainte voix de la conscience parlant au cœur de l'enfant et elle la respecta.

"Oh! dit-elle combien doivent être cruels les tourments qu'éprouve l'enfant ingrat sur la tombe de ses parents.

Questionnaire.—Que faisait du matin au soir le petit serin de Caroline?—Comment était-il ce petit serin?—Qu'arriva-t il au petit oiseau?—Pourquoi Caroline pleura-t-elle si fort à sa mort?

LA RECONNAISSANCE.

Exercice sur les consonnes soutenues S, Z.

La reconnaissance est le souvenir affectueux d'un bienfait reçu. Vous devez être bien reconnaissantes envers vos parents d'abord, mes enfants. Jamais vous ne saurez tout le bien qu'ils vous font, tout l'amour qu'il vous portent et tous les sacrifices que vous leur coûtez. Vous vous montrerez reconnaissantes et vous les dédommagerez beaucoup si votre conduite est bonne, si vous

êtes obéissantes, affectueuses, aimables et empressées auprès d'eux.

Enfants, vos institutrices ont également droit à votre reconnaissance. Ce sont elles qui forment vos cœurs, qui vous instruisent. Elles se donnent beaucoup de peine pour vous.

Elles vous apprennent à lire, à écrire et vous enseignent tout ce qu'il faut que vous sachiez.

Elles vous inculquent les notions du bien, du juste et vous parlent de vos devoirs. Elles vous font aimer le travail, la vertu, seuls moyens d'être heureux.

Vos institutrices veulent faire de vous des personnes instruites, des femmes dévouées, aimant Dieu, la famille, le devoir.

Soyez reconnaissantes, respectueuses envers elles. Plus tard vous comprendrez leur zèle, leur dévouement pour vous, et aussi la grandeur de leur mission.

Explications.—Forment vos cœurs..inculquent les notions du bien..grandeur de leur mission.

A MA NIÈCE MARGUERITE VEUILLOT.

BONNE PETITE FILLE DE SEPT ANS, UN PEU LÉGÈRE.

Exercices sur les consonnes soutenues S, Z.

Au Tréport (1), 31 juillet 1868.

Ma nièce Marguerite,

Je regardais la mer. Elle était bleue au loin, verte plus près, blonde sur le bord, avec de grosses franges comme de l'argent. Il y avait un grand soleil qui la faisait briller,

---

(1) Bourg de France, port sur la Manche. Bains de mer très fréquentés.

et elle chantait en dansant et en brillant. C'était très beau. Alors un oiseau est venu près de moi, et il me regardait tandis que je regardais la mer.

Je lui ai dit : Qui es-tu ?—Je suis un oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu.—Oiseau du bon Dieu volant sur la mer du bon Dieu, que veux-tu ?

Alors il me dit : Il y a une petite fille qui aime bien le sucre d'orge et le chocolat, mais qui n'aime point l'étude ; la connais-tu ?—Je crois la connaître.—Cette petite fille est dans un couvent à Paris ; la connais-tu ?—Je la connais.—Cette petite fille n'est jamais la première de sa classe ; la connais-tu ?—Oui, oui, je la connais très bien.

—Eh bien, alors reprit l'oiseau, il faut que cette petite fille commence à travailler, et à être sage et à servir le bon Dieu. Son papa et sa maman vont l'amener au Tréport ; elle verra la mer, elle jouera sur les galets, elle sera baignée par Michel. Je vois qu'on aime bien cette petite fille-là. Il faut qu'elle ne soit pas ingrate ; il faut qu'elle mérite de devenir la petite fille du bon Dieu et de la sainte Vierge.

Ainsi parla l'oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu. Et moi, je dis à l'oiseau :—Que faut-il qu'elle fasse, la petite fille ? Car elle n'est pas méchante, mais c'est une tête légère tout-à-fait.

L'oiseau reprit :—Quand elle sera dans l'église du Tréport, elle dira : Mon Dieu, accordez-moi la grâce d'être votre petite fille et celle de la sainte Vierge. Si elle fait bien cette prière, tout ira bien ; et le bon Dieu donnera des ailes à son âme pour voler au ciel comme je vole sur la mer.

Alors l'oiseau du bon Dieu ouvrit ses ailes grandes et fortes, et il s'envola bien loin, bien loin sur la mer du bon Dieu.

Ma nièce Marguerite, si tu connais cette petite fille qui va venir au Tréport, dis-lui bien tout cela.

Moi, je suis ton oncle, et je t'aime beaucoup.

LOUIS VEUILLOT.

La mer était-elle réellement bleue, verte, blonde ?
Qu'étaient ces grosses franges sur le bord de la mer ?
Quel reproche l'oncle adresse-t-il à sa petite nièce ?
Quels sont les devoirs d'une petite fille de sept ans ?
Que doit-elle éviter surtout ?
Répétez quelques mots renfermant *a* aigu.

LES PREMIERS SONS.

Exercice sur les consonnes soutenues S, Z.

Bébé savait tout un verbe sans faute,
On lui donna deux petits sous.
—Regardez, c'est à moi, criait-il à voix haute.
Le vieux curé lui dit : Bien, mais que ferez-vous?
Que ferez-vous, Bébé, d'une aussi grosse somme !
Bébé les donne aux malheureux.
—Ah ! reprit le curé, cher enfant généreux,
Le Ciel vous bénira lorsque vous serez homme !
Etre savant c'est bien ; charitable, c'est mieux.

DURÉE DE LA VIE CHEZ LES ANIMAUX.

Exercice sur les consonnes soutenues CH, J.

Nous apprendrons dans cette lecture à connaître la différence dans la durée de la vie des animaux et la longévité de quelques-uns d'entre eux. Vous verrez une fois de plus que le Créateur a semé partout la variété. Car ici, vous observez que quelques animaux vivent très longtemps, pendant que d'autres n'ont pour ainsi dire que quelques instants d'existence.

Les éphémères, espèces de petites mou*ch*es aquatiques, naissent et meurent dans le même jour; et, dans la même saison, la *g*énéralité des insectes.

L'abeille, la fourmi et l'araignée vivent deux ans au plus ; quelques espèces de scarabées, deux, trois ans et plus.

Le lièvre, le lapin, l'écureuil, la tourterelle et bien des petits oiseaux comme le sansonnet, le rou*g*e-gor*g*e, vivent 7 ou 8 ans; le coq, la poule, le canard, le moineau, de 10 à 12 ans.

Le porc, la brebis, le renard, le *ch*at, l'oie et le pi*g*eon, de 12 à 15 ans; le rossignol, l'alouette et la grenouille, de 14 à 15 ans.

Le bœuf, la va*ch*e, l'âne, l'ours, le loup, le daim, le *ch*ien, le serin et le *ch*ardonneret vivent de 15 à 20 ans.

Le *ch*eval et le crapaud, dit-on, de 25 à 30 ans; le lion, le rhinocéros, le *ch*ameau, le cerf, le cygne, le pélican et la tortue, de 40 à 50 ans.

Enfin le crocodile, l'éléphant, le corbeau et la carpe, dit-on, peuvent vivre 100 ans.

Questionnaire.—Chez quelle espèce d'animaux la vie est-elle la plus courte ?—Dites la durée à peu près de la vie des animaux que vous connaissez davantage, comme le cheval, la vache, le chien, le chat, etc.

DIFFÉRENTES CLASSES D'ANIMAUX.

Exercice sur les consonnes soutenues CH, J.

Au*j*ourd'hui, mes enfants, nous apprendrons à classer les animaux ; demain nous parlerons des cris particuliers que *ch*acun d'eux fait entendre ; et un autre *j*our nous en viendrons à la lon*g*évité des plus remarquables.

Sans parler des divisions établies par les savants, il nous suffira pour le moment de classer tous les animaux en cinq groupes comme suit :

1°—Les *quadrupèdes*, animaux à quatre pattes : le *ch*eval, le bœuf, le *ch*ameau, l'âne, le mouton, le *ch*ien, le *ch*at, le renard, etc.

2°—Les *amphibies*, qui vivent dans l'eau et sur la terre : la grenouille, le crapaud, la tortue, le crocodile, l'hippopotame, etc.

3°—Les *oiseaux :* l'oie, le coq, la poule, la perdrix, le merle, l'aigle, le vautour, l'alouette, le serin, le moineau, etc.

4°—Les *poissons :* la carpe, le bro*ch*et, la truite, la tan*ch*e, l'anguille, etc., qui vivent dans l'eau douce. La morue, le hareng, la sardine, le merlan, etc., qui vivent dans la mer.

5°—Enfin les *insectes* : la mou*ch*e, le taon, le cousin, l'abeille, la guêpe, la coccinelle, le ver à soie, la *ch*enille, le papillon, le grillon, la sauterelle, etc.

—Et maintenant, mes enfants, vous avez bonne mémoire, si *je* vous donnais des noms d'animaux, pourriez-vous m'indiquer le groupe auquel ils appartiennent ? Par exemple : le *ch*eval, le bœuf, le serin, l'anguille ?

—Le *ch*eval et le bœuf appartiennent au groupe des quadrupèdes, le serin à la classe des oiseaux ; l'anguille, à celle des poissons.

—Très bien répondu, *je* continue : un crocodile, une sardine, une sauterelle ?

—Un crocodile appartient à la classe des amphibies ; une sardine à la classe des poissons et une sauterelle à celle des insectes.

—C'est très intéressant de savoir classer ainsi les animaux ; *ch*aque fois que vous verrez un animal, vous pourrez immédiatement le grouper et trouver en

quoi il ressemble aux autres animaux de sa classe. Vous aurez lieu plus d'une fois d'admirer l'ordre que Dieu a mis dans la création.

Devoir.—Nommez, parmi les quadrupèdes, les animaux qui vous sont les plus connus? Faites de même pour les oiseaux, les poissons, les insectes.

LES CRIS PARTICULIERS DES ANIMAUX

Le Créateur a donné aux animaux des cris particuliers, soit afin que l'homme eût, lui-même, pour sa propre sûreté, le moyen de les reconnaître de loin ; soit afin qu'ils pussent s'appeler et s'entendre entre eux, soit enfin pour animer par là la nature.

Aujourd'hui, mes enfants, nous apprendrons à nommer les cris que font entendre les principaux animaux. Les voici :

Le lion *rugit*, plusieurs autres animaux rugissent aussi ; en général, ce sont les grandes bêtes féroces.

L'éléphant *barrette* ; le tigre *rauque* ; l'ours *gronde* ; le loup et quelquefois le chien *hurlent* ; mais généralement le chien *aboie* ou *jappe*.

Le sanglier *grommelle* ; le porc *grogne* ; le taureau, le bœuf, la vache, le bison et le buffle *beuglent*, *meuglent* ou *mugissent*.

Le mouton, la chèvre et la brebis, *bêlent* ; le cheval *hennit* ; l'âne *brait* ; le cerf *brame* ; le faon *râle* ; le renard *glapit* ; le lapin *clapit* ; le chat *miaule*.

Le coq *chante* ; le corbeau *croasse* ; le paon *braille* ou *criaille* ; le dindon *glougloute*, la poule *coquette* ; le canard *nasille* ; le pigeon *roucoule* ; la colombe et la tourterelle *gémissent*.

L'hirondelle *gazouille* ; le perroquet *cause* : la pie *jase* ; le merle *siffle* ; le rossignol *ramage* ; le moineau *pépie*.

L'abeille, le bourdon et la mouche *bourdonnent* ; le serpent *siffle* ; la grenouille *coasse* ; la cigale *chante* ; le grillon fait entendre son *criquet*.

Quelques questions vous aideront à retenir ce que vous venez de lire.

Questionnaire.—Quels sont les animaux dont les cris vous épouvanteraient si vous les entendiez près de vous ? —Quels sont ceux qui vous font plaisir à entendre ?—Nommez les cris du bœuf, de la brebis, du cheval, du chien, de la poule, de l'hirondelle, du rossignol, de la colombe.

LA CHÈVRE

Exercice vocal sur les voyelles a, à et è.

La chèvre est un animal doux, utile, sobre ; sa nourriture ne coûte presque rien.

La chèvre donne du lait qui est léger et d'une digestion facile. Il contient peu de crême et donne un beurre médiocre. Dans une partie de la France, on en fait d'excellents fromages, dit-on.

Le bouc est le **mâle** de la chèvre. On le reconnaît à ses cornes et à sa longue barbe. Sous la loi mosaïque, à une certaine fête de l'année, le bouc était chargé des péchés du peuple et chassé au désert. C'était le bouc émissaire.

De la peau du bouc ou de la chèvre, on fait un cuir appelé maroquin. La peau du chevreau, petit de la chèvre, est employée pour fabriquer des gants. Le poil de la chèvre sert à la confection de diverses étoffes. Avec les cornes du bouc ou de la chèvre, on fait des peignes, des manches d'outil, des boutons, etc., etc.

Questionnaire—La chèvre est-elle un animal utile ? —Qu'est-ce que le maroquin ? Comment était appelé le bouc chargé des péchés du peuple sous la loi mosaïque ?

Expliquer.—Médiocre. . Confection. . France.

LA VACHE

Exercice sur R.

La vache constitue un des plus beaux produits de la ferme et de l'agriculture. Elle donne du lait. Avec le lait, on fait du beurre et du fromage,

Le petit de la vache s'appelle *veau.*

Dans quelques pays, on se sert des bœufs et même des vaches pour labourer les champs ou pour traîner les voitures qui rentrent les récoltes.

La vache peut vivre plus de vingt ans ; mais après dix ans, elle commence à être moins bonne laitière ; alors il convient de l'engraisser pour la vendre au boucher. Sa chair sert à notre nourriture.

Sa peau, comme celle du cheval, du veau, donne le cuir avec lequel on fait des chaussures ; avec ses cornes, on fait des manches de coûteaux, des peignes, etc.

C'est à la vache que l'homme doit ce préservatif si précieux, le *vaccin*, qui nous garantit de la petite vérole.

Un médecin anglais, *Jenner*, a découvert la vaccine.

Questionnaire.—La vache est-elle un animal bien utile ?—Que nous donne-t-elle ?—Combien d'années la vache peut-elle vivre ?—Que fait-on de sa chair ?—De sa peau ?—De ses cornes ?

Dans quel siècle vécut Jenner ?

LE CHIEN.

Exercice sur R.

Le chien est l'animal le plus intelligent, le plus dévoué, le plus fidèle et qui s'attache le plus à son maître.

Les chiens servent à garder les habitations, à surveiller les troupeaux et à découvrir le gibier.

D'après ces services on distingue trois sortes de chiens : les chiens de garde, les chiens de berger et les chiens de chasse.

Le chien de garde veille à la sûreté de l'habitation ; s'il entend le moindre bruit ; il avertit son maître par ses aboiements et met en fuite les voleurs.

Le chien de berger garde le troupeau, le conduit et le protège.

Le chien de chasse aide le chasseur à découvrir le gibier : lièvres, perdrix, chevreuils, etc., puis quand le fusil a étendu le gibier par terre, il le ramasse et le porte intact à son maître.

Questionnaire.—A quoi servent les chiens ?—Combien distingue-t-on de sortes de chiens ?—Que fait le chien de garde ? de berger ? de chasse ?

Expliquez.—Troupeaux....gibier...aboiements...berger... chasseur.

LE CHEVAL.

Exercice vocal sur R.

Le cheval est non seulement un bel et noble animal, mais il rend de grands services.

A la campagne, le cheval laboure les champs ; il est le meilleur aide du fermier dans les travaux de la terre,

A la ville, on le voit attelé aux voitures élégantes, parcourant les rues avec vitesse, ou bien traînant de lourds fardeaux.

Le cheval s'attache vivement à son maître et lui témoigne beaucoup de reconnaissance. Léon possède un poney de couleur isabelle, une jolie bête appelée César.

Quand son maître l'appelle par son nom, César accourt vers lui en hennissant de plaisir. Il sait que son jeune maître lui réserve toujours quelque friandise.

Questionnaire.—Qu'est-il dit du cheval dans cette lecture ?

Quels services le cheval rend-il à l'homme ?

Le cheval est-il un animal reconnaissant ?

LE CHAT.

Exercice sur R.

Le chat, bien que d'origine sauvage et d'un naturel faux, nous rend cependant assez de services pour que nous puissions le classer parmi les animaux utiles. Il débarrasse nos habitations des rats et des souris.

Il y a peu de familles où on ne trouve pas un de ces quadrupèdes.

Le chat est un animal vif et gracieux. Dans son jeune âge, il fait l'amusement des enfants de la maison qu'il

habite. S'il est élevé avec eux, on le voit rarement employer ses griffes pour se défendre de leurs taquineries ; il cherche plutôt dans la fuite, le moyen de mettre fin aux jeux qui ne sont pas de son goût.

L'âge modifie sensiblement son caractère ; bientôt il perd l'humeur de sa première jeunesse ; il devient méfiant, hypocrite et voleur. Le chat aime les caresses ; sous la main qui le flatte, il replie ses griffes et fait patte de velours ; mais ne vous y fiez pas, mes enfants, tout-à-coup et souvent sans motif, il vous plonge ses griffes dans la peau et s'enfuit satisfait.

Questionnaire.—Quels services nous rend le chat ?—Pour qui est-il un sujet d'amusements ?—Peut-on se fier à lui ?

Explications.—D'origine sauvage.. modifier son caractère.. patte de velours.

A MADEMOISELLE X. LE JOUR DE SA NAISSANCE

Exercice sur ON et UN

Paris, le 20 avril 1880.

Ma petite Marie,

Pour la curiosité du fait, pour l'amour de tes beaux yeux qui n'y voient pas encore clair, pour l'amour de ton cher papa et de ton excellente maman, je t'écris cette première lettre le jour même de ta naissance, ce mardi 20 avril 1880.

Quoique tu ne sois encore qu'une petite infidèle, je te bénis et t'embrasse sur les deux joues, et je m'apprête à aller te baptiser après demain à S. G.

Je te charge de féliciter de ma part ta maman qui t'a mise au monde ce matin, ton papa qui va trouver en toi une charmante petite compagne et enfin tes excellentes grand'mères.

Prépare-toi bien à *ton* baptême par de fréquentes oraisons jaculatoires, et par *un* sommeil de gentille petite marmotte que rien ne pourra troubler, ni le sel que je mettrai sur ta langue avant de te baptiser, ni le remue-ménage des cérémonies et des *onctions*.

Adieu, ma bonne petite, que la Sainte Vierge, que Saint-Louis qu*i* va devenir t*on* patr*on*, que t*on* ange gardien te bénissent chac*un* à qui mieux mieux !

L. G. DE SÉGUR.
Chan. évêque de Saint-Denys.

LE PAPILLON

Exercice sur les consonnes soutenues CH. J.

Pourquoi t'appro*ch*er en silence
Et menacer mon vol *j*oyeux ?
Par quelle involontaire offense
Ai-*j*e pu déplaire à tes yeux ?

*J*e suis la vivante étincelle
Qui monte et descend tour à tour ;
La fleur à qui Dieu donne une aile,
Un souffle, un regard, un amour.

*J*e suis le frère de la rose ;
Elle me ca*ch*e aux importuns ;
Puis sur son cœur *j*e me repose
Et *j*e m'enivre de parfums.

Ma vie est toute heureuse et pure,
Pourquoi désires-tu ma mort ?
Oh ! dis-moi, roi de la nature,
Serais-tu *j*aloux de mon sort ?

Va, *je* sais bien que tu t'inclines
Souvent pour essuyer des pleurs,
Que tes yeux comptent des épines
Où *je* ne vois rien que des fleurs.

Je sais que parfois ton visa*ge*
Se trouble et s'assombrit soudain,
Lorsqu'en vain *je cherche* un nua*ge*
Au fond de l'horizon serein.

Mais celui dont la main divine
A daigné nous former tous deux,
Pour moi parfuma la colline
Et de loin te montra les cieux.

Il me fit deux ailes de flammes,
A moi, feu follet du printemps ;
Pour toi, son fils, il fit une âme
Plus grande que le firmament.

Ecoute ma voix qui t'implore,
Loin de moi détourne tes pas !
Laisse moi vivre un *jour* encore,
O toi qui ne finiras pas !

Mon bonheur à moi, c'est la vie.
La liberté sous le ciel bleu !
Le ruisseau, l'amour sans envie,
Le tien..... c'est le secret de Dieu.

BERCEAU DE NOTRE RACE EN AMÉRIQUE

Exercice sur les voyelles AN et IN

Près de l'*an*tique Stadaconé, au confluent de la rivière Sa*in*t Charles, la Cabir-Coubat des aborigènes, et du ruisseau Lairet, s'élève un petit promontoire, bi*en* humble au milieu de la gr*an*diose nature qui l'*en*toure, mais fameux d*ans* notre histoire. C'est là que Jacques Cartier

abrita ses nefs aventureuses, lorsque, poussé par le génie de la France et du christianisme, il vint aborder les rives canadiennes et braver pour la première fois les rigueurs inconnues de nos âpres climats. C'est là que le malouin vaillant, notre premier ancêtre historique, jeta en terre la croix conquérante et civilisatrice. C'est là, que des enfants de la fidèle et catholique Bretagne hivernèrent, il y a plus de trois siècles, parmi ces neiges et ces glaces, uniquement foulées jusqu'alors par le pas léger des naturels. C'est là, enfin, notre berceau, le berceau de notre race en Amérique, enfoui encore, après Cartier, dans soixante douze ans d'oubli, mais retrouvé par Champlain, fondateur de la Nouvelle-France, comme l'intrépide capitaine de la Grande Hermine en avait été le découvreur.

Extrait de " Fête Nationale " par J. B. CHOUINARD.

Questionnaire—Quel est l'endroit qui fut le berceau de notre race en Amérique ?—Quel nom porte aujourd'hui Stadaconé ?—Où est situé Québec ?—Quel est notre premier ancêtre historique ?

LE SOIR

Exercice sur AN, IN

Voici le soir, enfants, n'avez-vous rien à dire
Au Dieu qui vous donna vos mères et vos sœurs ?
Il écoute, il est bon et vers lui vous attire ;
Pour lui votre prière est le parfum des fleurs.

Tous, qui que vous soyez, enfants de pauvres femmes,
Enfants de laboureurs, de riches ou d'heureux,
Priez, Dieu vous bénit, et lui qui voit vos âmes
Vous trouve tous pareils comme les lis entre eux.

Priez tous, car Dieu vient à tous ceux qui l'appellent,
Innocents ou pécheurs, vers lui le front courbé ;
C'est lui qui tend la main, quand un homme est tombé,
Et c'est lui qui soutient les enfants qui chancellent.

Priez : pour lui porter vos prières, vos vœux,
Vos anges gardiens sont prêts, battent des ailes ;
Et pour vous exaucer, cœurs simples et fidèles,
Jésus qui fut enfant, vous écoute des cieux.

Mme A. SÉGALAS. (1)

Définition : — Parfums . . Laboureurs . . Front . . Chancellent . . Vœux . . Fidèles.

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU, C. R.

Exercice sur ON et UN

BIOGRAPHIE.

L'honorable M. Chauveau est né à Québec le 30 mai 1820. Il est le fils de Pierre Chauveau et de Dame Marie Louise Roy. Celui qui devait se trouver seul au déclin de la vie, rencontra la mort aux premiers pas qu'il fit en ce monde ; il fut bientôt orphelin, et doit à la protection de son oncle maternel, feu le juge Hamel, les sages conseils dont il a su si bien profiter.

M. Chauveau fit ses études au Séminaire de Québec, dont il fut l'un des plus brillants élèves.

En 1841 il était au barreau du Bas-Canada, maintenant la province de Québec.

M. Chauveau s'occupa de suite de travaux littéraires. De 1838 à 1841, il fut un des collaborateurs du journal *Le Canadien*, puis il commença à se faire une réputation

---

(1) Madame Anaïs Ségalas (1814) poète parisien.

digne d'envie en correspondant avec le *Courrier des Etats-Unis.*

En 1853, M. Chauveau publia " Charles Guérin," roman de mœurs canadiennes, qui eut *un* véritable succès. Il est aussi l'auteur d'*un* ouvrage savamment élaboré. " L'Histoire de l'Instruction Publique en Canada."

M. Chauveau est *un* homme de lettres, et *on* ne saurait lui contester le mérite d'être *un* écrivain de premier ordre. Il possède une belle intelligence servie par de fortes études. Ce que j'admire chez M. Chauveau, c'est qu'il sait parler *un* peu *comme tout le monde* et que tous peuvent le comprendre.

Qu'il écrive en vers ou en prose il sait le faire correctement et avec une éloquente simplicité qui ne manque jamais de plaire.

En 1861 M. Chauveau publiait " Donacona " ; ce petit chef-d'œuvre dans le genre a fait le tour de la presse canadienne.

Vous ne trouverez pas, dans les vers de M. Chauveau, de ces épithètes inutiles que l'*on* nomme des *chevilles*, et *on* trouve toujours beaucoup de poésie dans la prose.

Comme orateur consciencieux, M. Chauveau n'a pas son supérieur en Canada. En 1855, il fut nommé surintendant de l'Instruction publique, poste qu'il occupa jusqu'en 1867.—En 1866, il fit *un* voyage en Europe, et y étudia les différents systèmes d'éducation et de l'Instruction publique de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, de la Belgique et de l'Italie.

A la mort de feu Charles Leblanc, C. R., shérif de Montréal, M. Chauveau accepta cette charge qui lui fut offerte par l'honorable M. de Boucherville, alors premier ministre de la province de Québec.

Extrait des noces d'or de la Saint-Jean-Baptiste.
Montréal, 1884.

L'HONORABLE T. J. J. LORANGER

Exercice sur les voyelles nasales

BIOGRAPHIE

L'honorable T. J. J. Lor*an*ger naquit à Yamachiche, le 2 février 1823. Il fit ses études au collège de Nicolet, où il se dist*in*gua par ses tal*en*ts tr*an*sc*en*d*an*ts. Il étudia le droit sous M. *An*toine Polette, avocat des Trois-Rivières, et fut admis à la pratique, à Mo*n*tréal, le 3 mai 1844, après *un* brill*an*t exam*en*, et nommé co*n*seil de la reine, le 26 dé*cem*bre 1854.

Devenu l'associé de M. Drumm*on*d, M. Lor*an*ger ne tarda pas à se créer une très haute positi*on* au barreau, surtout comme criminaliste, et sut toujours s'attirer l'estime de ses co*n*frères qui l'admiraient et aimaient *en*core à répéter les saillies spirituelles d*on*t il se plaisait à les régaler.

Elu *en* 1854 député du *com*té de Laprairie, il fut secrétaire-prov*in*cial sous l'administrati*on* Macdonald-Cartier.

M. Lor*an*ger a été fait juge le 28 février 1864 et a occupé cette positi*on* jusqu'*en* 1879, époque où il prit sa retraite.

Tous les hommes de loi s'accordent à dire que l'hon. juge Lor*an*ger, dur*an*t tout le te*m*ps qu'il a administré la justice, a été d'une *im*partialité à l'abri de toute attaque et que ses décisi*on*s *on*t été généralem*en*t reconnues comme *incon*testables.

L'honorable M. Lor*an*ger a été professeur de droit administratif à l'Université Laval, qui lui a co*n*féré le degré de docteur *en* droit.

Il était comm*an*deur de l'ordre de Sa Sainteté Pie IX.

Il mourut en 1885.

Extraits des noces d'or de la Saint-Jean-Baptiste. Montréal, 1884.

HYMNE POPULAIRE À JEANNE d'ARC

Exercice sur U et OU

Sal*ut* à v*ous*, sal*ut* à v*ous*, dont la victoire
Rendit la France à nos aïeux !
A Jeanne d'Arc honneur et gloire !
A Jeanne d'Arc un chant joyeux.

Voyez la noble et " d*oul*ce France "
Vainc*ue*, aux pieds de l'ennemi !
Chassez l'Anglais plein d'insolence
Partez, Jeanne, de Domrémy !

L'enfant s*ous* l'arm*ur*e et le heaume,
Chevauche et va tr*ouv*er le roi.
Il n'a qu'un lambeau de royaume.
L'Anglais aux Francs dicte sa loi.

Voici Jeanne d'Arc ! L'espérance
Renaît au cœur de nos soldats !
Aut*our* d'Orléans, sa vaillance
Eclate en de fameux combats !

Dieu t'aime, ô France, il te relève !
De ton sal*ut* l'heure a sonné !
Ta main a ressaisi le glaive :
Le roi de France est c*our*onné !

Vingt fois Jeanne est victorieuse.
Le Christ est s*ur* son étendard :
Sal*ut* bannière glorieuse !
Voici l'effroi du léopard !

A v*ous* la palme d*u* martyre
Après des j*ours* si glorieux !
Le feu la cons*um*e, elle expire
Montez, Jeanne, montez aux cieux !

H. Hello.

Questionnaire. — Qu'était Jeanne d'Arc ?—Quelle fut sa mission ?—Comment mourut-elle ?

L'HYGIÈNE

Exercice sur OU et U

L'hygiène nous fait connaître les moyens de conserver notre santé. C'est une science toute d'observation et de bon sens. Elle peut se résumer en ceci : prendre dès le jeune âge de bonnes habitudes pour les conserver durant toute la vie.

Les fautes que nous commettons contre les lois de l'hygiène pendant notre jeunesse sont cruellement expiées plus tard. Nous devons donc, par tous les moyens possibles, soigner notre corps, éloigner les causes de destruction qui le menacent sans cesse, et prévenir ainsi la maladie et la souffrance.

Mais l'hygiène ne se borne pas, comme on le croit communément, à conserver la santé du corps, elle s'étend à la santé du cœur et de l'esprit ; elle est à la fois physique intellectuelle et morale.

Vous savez, par exemple, que le corps exige quotidiennement une alimentation choisie, saine et suffisante, jamais excessive. Il en est de même de l'esprit et du cœur ; la nourriture intellectuelle et morale ne saurait être trop bien choisie. Ne croyez donc pas que vous puissiez impunément lire toutes sortes de livres ni assister à toutes sortes de spectacles. Il appartient à vos parents et à vos maîtres de vous dire : " Ceci est bon, cela est mauvais. " Pourquoi vous défendent-t-ils de porter à votre bouche des champignons, du vert-de-gris, des allumettes ?. . . C'est parce qu'ils voient là des poisons pour votre corps. Eh bien ! s'ils vous défendent de fréquenter certaines sociétés et de lire certains livres, s'ils vous recommandent de fuir avec soin l'erreur, le mensonge et le vice, c'est parce que ce sont là des poisons mortels pour votre intelligence ou pour votre cœur.

De même que l'air est le premier aliment d*u* corps, la vérité est le premier aliment de l'esprit, et la j*u*stice, le premier aliment d*u* cœur.

Questionnaire.—Comment pouvez-vous résumer l'hygiène ?—Quelles sont les fautes les plus ordinaires qu'on commet contre l'hygiène ?—Indiquez le premier aliment du corps ? de l'esprit ? du cœur.

Expliquez.—Alimentation... champignons... vert-de-gris..

L'ENFANT ET L'OISEAU.

Exercice sur les consonnes soutenues S, Z.

Petit oiseau, je t'écoute,
Ils sont jolis, tes refrains !
Viens te poser sur ma route.
Quoi ! je t'aime..... et tu me crains !

Mais vois ! je n'ai point de cage.....
Joyeux, je te donnerais
Un baiser sur ton plumage
Et puis..... tu t'envolerais !

Viens donc pour que je sourie.
Le pauvre n'a d'autre jeu
Que les fleurs de la prairie
Et les oiseaux du bon Dieu.

Ne veux-tu pas qu'on t'embrasse ?
Moi, je me sens si joyeux
Lorsqu'une dame qui passe
Met ses doigts sur mes cheveux !

O mauvais cœurs qui sont cause,
—Tant leurs desseins sont méchants !
Qu'aucun oiseau ne se pose
Auprès des petits enfants !

Un quart-d'heure, un instant même,
Si dans ma main je t'avais,
Tu sentirais que je t'aime,
Et demain tu reviendrais.

S'élancer dans la lumière,
Au champ cueillir son repas,
Vivre sans toucher la terre,
Oh ! quel bonheur n'est-ce pas ?

Pour moi, si j'avais une aile,
Je saurais bien où voler.
Ma mère est aux cieux..... près d'elle
Je voudrais tant m'en aller !

Tu gazouilles dès l'aurore.
Tu ne pleures jamais, toi !
Si ta mère vit encore,
Tu n'as pas besoin de moi.

Ah ! que je vais, petit frère,
Adorer d'un cœur pieux
Le Seigneur qui sait te faire
Si leste et si gracieux.

Mais sans m'entendre, il me quitte,
Et s'en va bien loin d'ici ;
O mon Dieu, que j'irais vite
A qui m'aimerait ainsi !

MARIE JENNA. (1)

Devoir.—Citez une phrase interrogative.—Ecrivez en prose les quatre dernières strophes de cette poésie. Ex : Pour moi, si j'avais une aile, je voudrais m'envoler près de ma mère.

LOUIS À SON PÈRE.

Exercice sur K, G, GN, LL.

Providence, 18 mars 1894.

Mon cher papa,

Je viens tout content vous souhaiter une bonne fête et vous offrir un joli bouquet de fleurs que j'ai cueillies dans le paradis. Un bouquet venu du ciel ! Quel plaisir cela me fait, dites-vous, cher papa. En effet, il ne s'en vend pas au marché. Je vais vous expliquer : Ne trouvant pas encore de fleurs au jardin, je pleurais en pensant au 19 mars. La sainte Vierge pour me consoler m'a donné la bonne inspiration de me préparer à la fête de votre saint patron par une neuvaine de petits sacrifices. J'ai suivi cette bonne pensée et je m'en trouve bien aujourd'hui. Depuis, je me tiens à quatre pour être très sage. Hier,

---

(1) Marie Jenna (Mlle Marie Renard) femme poète de la dernière partie du XIXe siècle. Ses compositions sont recommandées comme une lecture saine et attachante.

j'ai faillî succomber à la tentation : un de mes camarades arrivé après moi, se réserve un coin que j'occupais déjà, afin de jouer aux boules. Il veut que je lui cède la place. J'hésite. Il me donne alors une giffle. Je tenais une baguette à la main et me préparais à le frapper à mon tour, quand mon bras, comme autrefois celui d'Abraham, fut retenu par un ange invisible. "Et ta neuvaine!" me souffla-t-il à l'oreille du cœur. Je cède aussitôt le terrain convoité et vais jouer un peu plus loin. Je m'endormis le soir fort satisfait de ma vengeance manquée. Voilà, cher papa, le bouquet que j'ai offert à saint Joseph afin qu'il vous l'envoie demain de grand matin. Je voudrais être le premier à vous dire : "Bonne fête," parce que je vous aime beaucoup plus que tout le monde.

Nous serons bientôt à Pâques, je pourrai vous embrasser alors tant que je voudrai ainsi que ma chère maman. Oh! quel bonheur!.... .

Veuillez agréer, cher papa, les vœux et les prières que je fais pour vous.

Votre petit Louis.

PAUVRE A PLUS PAUVRE.

Exercice sur K, G, GN, LL.

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
Sur la rive du lac, près de Génézareth,
A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,
La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil,
Qui s'était tristement assise sur le seuil,
Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.

Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,
Le Maître et son ami voyaient, sans être vus,
Soudain, un de ces vieux dont le tombeau s'apprête,
Un mendiant, portant un vase sur sa tête,
Vint à passer et dit à celle qui filait :
" Femme, je dois porter ce vase plein de lait
Chez un homme logé dans le prochain village,
Mais tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge.
Les maisons sont encore à plus de mille pas,
Et je sens bien que, seul je n'accomplirai pas
Ce travail, que l'on doit me payer une obole."
La femme se leva sans dire une parole,
Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin,
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
Prit le vase, et s'en fut avec le misérable
Et Pierre dit : " Il faut se montrer secourable,
Maître ! mais cette femme a bien peu de raison
D'abandonner ainsi son fils et sa maison,
Pour le premier venu qui s'en va sur la route
A ce vieux mendiant, non loin d'ici sans doute,
Quelque passant eût pris son vase et l'eût porté."
Mais Jésus répondit à Pierre : En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère,
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir."
Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte,
De ses divines mains, pendant une minute,
Il fila la quenouille et berça le petit ;
Puis se levant, il fit signe à Pierre, et partit.

Et, quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva,—sans deviner jamais par quel ami—
Sa quenouille filée et son fils endormi.

FRANÇOIS COPPÉE.

FRANÇOISE A MARTHE.

Exercice sur T, D, N, L.

Ste-Marie, 8 février 1895.

Ma chère Marthe,

Nous avons eu hier une heureuse après-midi. C'était jeudi et, comme à l'ordinaire, on nous mena en promenade. Le but de notre excursion était un petit bois où nous avions trouvé beaucoup de violettes, l'année dernière à pareille époque. Nous arrivons et aussitôt un cri de joie se fait entendre : Il y en a ! Mais une exclamation douloureuse y répond et une pauvre petite fille d'une dizaine d'années environ, un panier au bras, très mal vêtue, nous apparaît, et d'une voix pleine de larmes, s'écrie : " O mes demoiselles, ne les ramassez pas toutes ! Surprises, nous l'interrogeons et nous apprenons que la pauvre enfant a pour tout moyen d'existence la vente des violettes dans les rues. Alors nous la rassurons et une de nous lui dit : " Ne pleure plus, ma petite, nous allons cueillir des violettes, mais ce sera pour t'aider et nous n'en garderons pas une ! "

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous nous mettons toutes à l'œuvre et le bois est bientôt dépouillé. Une des grandes heureusement inspirée, va jusqu'à un petit ruisseau où elle trouve des muguets sauvages. Nous aidons ensuite la pauvre petite à faire des bouquets, et quand elle est sur le point de s'éloigner en nous comblant de remerciements, nous la rappelons et lui achetons deux bouquets pour les offrir à la sainte Vierge. Nouvelle joie de l'enfant, ravie de notre petit cadeau.

Nous sommes rentrées au couvent fort contentes de notre soirée. Une bonne conscience est, tu le sais, le plus doux oreiller.

Adieu, ma chère Marthe, décide-toi enfin à venir rejoindre ton amie qui te désire de tout son cœur.

FRANÇOISE.

LA VIERGE A LA CRÈCHE.

Exercice sur les consonnes soutenues F, V, S, Z, CH, J.

Dans ses langes blancs fraîchement cousus,
La Vierge berçait son enfant Jésus.
Lui, gazouillait comme un nid de mésanges !
Elle le berçait et chantait tout bas
Ce que nous chantons à nos petits anges.....
Mais l'enfant Jésus ne s'endormait pas.

" Doux Jésus, lui dit la mère en tremblant,
Dormez, mon agneau, mon bel agneau blanc,
Dormez ; il est tard, la lampe est éteinte !
Votre front est rouge et vos membres las.
Dormez, mon amour, et dormez sans crainte."
Mais l'enfant Jésus ne s'endormait pas.

" Il fait froid, le vent souffle, point de feu ;
Dormez : c'est la nuit, la nuit du bon Dieu ;
C'est la nuit d'amour des chastes épouses !
Vite, ami, cachons ces yeux sous nos draps ;
Les étoiles d'or en seraient jalouses."
Mais l'enfant Jésus ne les cachait pas.

Si quelques instants vous vous endormiez,
Les songes viendraient en vols de ramiers
Et feraient leurs nids sur vos deux paupières ;
Ils viendront : dormez, doux Jésus." Hélas !
Inutiles chants et vaines prières,
Le petit Jésus ne s'endormait pas.

Et Marie, alors, le regard voilé,
Pencha sur son Fils son front désolé.
" Vous ne dormez pas, votre mère pleure,
Votre mère pleure, ô mon bel ami !....."
Des larmes coulaient de ses yeux ; sur l'heure,
Le petit Jésus s'était endormi.

ALPHONSE DAUDET.

LE CHANT PARTOUT.

Exercice sur les voyelles nasales.

Le chant est instinctif chez la plupart des êtres vivants : il exprime tantôt la gaîté ou la joie, tantôt la tristesse ou la douleur.

Dès le point du jour, écoutez le gazouillis des petits oiseaux près de votre maison. A l'entrée du bois, les trilles éclatantes du rossignol dominent tous les chants de la forêt. Sous l'herbe du chemin, le grillon cadence de ses notes aiguës, le murmure qui s'élève du milieu des blés et des prairies.

Pour l'homme, le chant est un besoin. " Que fait le laboureur matinal en traçant ses pénibles sillons, le diligent moissonneur au milieu des plaines brûlantes, l'industrieux vigneron sur les coteaux qu'il cultive? Que fait le berger toujours errant avec son troupeau ? Que fait sur le rivage le pêcheur impatient ? Que font tant d'autres mortels voués à la solitude ou au malheur ?

" Ils chantent, et par le chant ils écartent le chagrin ; ils semblent faire hâter le temps, ils abrègent les heures trop lentes.

Alphonse Daudet (1840) poète, un des maîtres du conte et du roman ; il a composé sur les enfants des pièces charmantes de bonhomie, de malice et de naïveté.

Le solitaire ennuyé chante dans son désert, le voyageur dans l'horreur des bois, l'exilé dans sa retraite, le captif dans ses fers, le prisonnier dans ses ténèbres, l'esclave dans les mines et dans les carrières : du centre de la terre, où il est enseveli vivant, ses chants s'élèvent jusqu'à la région du jour.

Questionnaire. — Qu'exprime le chant ?—Qu'est-il pour l'homme ?— Comment le chant abrège-t-il les heures trop lentes ?

Explications.—Plaines brûlantes—Point du jour.—Chant instinctif.—Trilles éclatantes du rossignol.—Région du jour.

RIEN NE VAUT UNE BONNE ACTION.

Exercice sur A aigu, È, O aigu.

— Grand-père, nous voilà tous les quatre : nos vacances ont commencé hier, et nous avons voulu venir vous voir tout de suite.

—C'est bien, mes petits amis ; avez-vous eu des prix ?

—Certainement, grand-père, tous sans exception. Louis en a eu deux, et trois accessits. Marie a été nommée cinq fois, Paul a eu trois premiers prix. Et moi.....

—Eh bien, et toi, Marguerite ?

—J'ai eu..... le prix d'honneur !

—C'est parfait, mes enfants, vous me rendez bien heureux. Pour vous récompenser de vos succès, je vais vous donner à chacun une belle pièce d'or ; vous serez libres d'en disposer comme vous voudrez. Seulement, vous me direz dimanche prochain l'emploi que vous en aurez fait."

Au jour indiqué, chacun prit la parole.

Louis s'exprima ainsi :

" J'avais besoin d'un buvard et d'un dictionnaire ; je me suis procuré ces deux objets.

—C'est bien; tu aimes les choses utiles. Et toi, Marie?

—Moi, j'ai acheté des bonbons de toutes sortes pour faire la dînette avec mes petites amies.

—Ici, nous sommes en plein pays de gourmandise. Passons vite. A ton tour, Paul.

—J'ai gardé ma pièce pour la placer à la caisse d'épargne.

—Tu es prudent, mon garçon, j'augure que tu seras économe, c'est fort bien. Et toi, chère Marguerite?

—J'ai porté ma pièce d'or à notre voisine. Elle a trois enfants en bas-âge, et son mari a été blessé dans un chantier. Ces pauvres gens étant dans le besoin, j'ai pensé que je ne pouvais mieux faire que de leur remettre ce que vous m'aviez donné."

A ces mots, le vieillard attira Marguerite sur son cœur. Il l'embrassa avec effusion et lui dit, les larmes aux yeux:

"C'est toi qui as fait le meilleur usage de ton argent. Penser aux autres avant de penser à soi, soulager les malheureux aux dépens de ses plaisirs, c'est beau, c'est sublime, mon enfant. Continue à être bonne, et tu seras toujours heureuse.

Devoir.— Racontez dans une petite lettre à une amie la bonne action de Marguerite. Dites combien vous la trouvez digne de l'affection de son bon grand-père; dites ce que vous eussiez fait dans une circonstance semblable à celle où se sont trouvés Louis, Paul, Marguerite et Marie.

LA TOMBE ET LA ROSE.

Exercices sur O, ON, OU, UN,

La tombe dit à la rose:
"Des pleurs dont l'aube t'arrose,
Que fais-tu, fleur des amours?"

La rose dit à la *tom*be :
" Que fais-tu de ce qui *tom*be
Da..s *ton gou*ffre *ou*vert *tou*jours ? "

—La rose dit : " T*om*be*au* *som*bre,
De ces pleurs je fais dans l'*om*bre
Un par*fum* d'ambre et de miel."

La *tom*be dit : " Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais *un* ange du ciel ! "

VICTOR HUGO (1802-1885).

LES VACANCES.

Exercice sur les consonnes soutenues.

Allons, en*f*ants, oubliez les murs *s*ilencieux de l'école ; demain la clo*ch*e ne *s*onnera pas pour *v*ous à l'heure accoutumée. Plus de li*v*res *s*ous le bras, plus de de*v*oirs di*f*ficiles ; les plaines, les mont*s* et les bois *v*ous appellent : courez, *j*ouez, prenez *v*os ébats, lé*g*ères comme la bri*s*e qui *v*ous caresse en pa*s*sant, libre*s* et gaies comme le*s* oiseaux dans le*s* arbres.

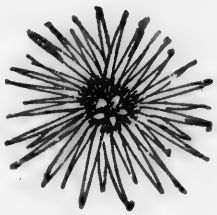
Mais *s*ouvenez-*v*ous que l'exer*c*ice corporel est encore un tra*v*ail, un tra*v*ail plein de *ch*armes.

Donnez à *v*os poumons la nourriture du grand air, *s*i *f*orti*f*iant ; *C'*est un de*v*oir pour *v*ous d'acquérir des *f*orces. Alle*z* et regardez pour instruire *v*os yeux et *v*otre esprit. Consi*d*érez curieusement le*s* mer*v*eilles qui *v*ous entourent ; *sa*ch*e*z découvrir tout *c*e qui est beau, *s*entir tout *c*e qui est bien. Interro*g*ez tous *c*eux qui *s*avent a*f*in de comprendre l'œu*v*re de la nature et l'œu*v*re de

l'homme. Vous reviendrez plus fortes, plus instruites, plus désireuses d'apprendre ; par là vous serez meilleures, et, vous sentant meilleures, vous serez plus heureuses.

Ainsi le plaisir vous fera aimer le travail ; vous éprouverez sans cesse des joies nouvelles et vous parcourrez gaiement le chemin qui conduit l'enfance à l'âge mûr.

Explications.—Murs silencieux....les monts et les bois vous appellent....exercice corporel....œuvre de la nature....

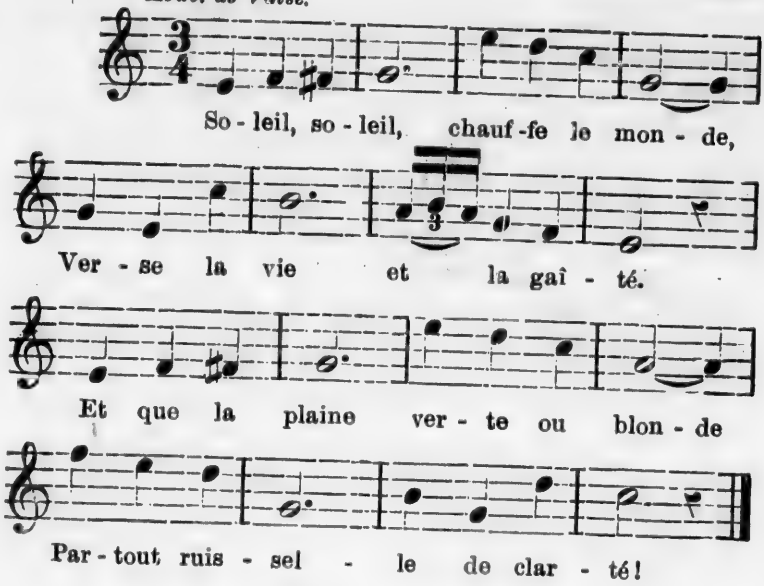


CHANSON D'ÉTÉ.

Paroles de
GEORGES HAURIGOT.

Musique de
CLAUDE AUGÉ.

Mouv. de Valse.



Soleil, soleil, chauffe le monde,
Verse la vie et la gaieté,
Et que la plaine verte ou blonde,
Partout ruisselle de clarté !

En avant bataillons d'abeilles,
Butinez-moi toutes ces fleurs.
Vous, bien vite à l'assaut des treilles,
Merles goulus, moineaux voleurs !

Lauriers, poussez vos gais feuillages ;
Lierre escaladez les ormeaux
Pour les enfants qui furent sages
Nous tresserons vos verts rameaux,

Vers les blés mûrs, or de la plaine,
O moissonneur hâte tes pas !
Que dans les champs à perdre haleine,
On puisse avoir ses francs ébats !

TROISIÈME PARTIE.

L'ART DE LA LECTURE.

LETTRE DE MONSIEUR LEGOUVÉ. (1)

Madame,

J'ai déjà essayé, dans mon dernier article, de donner une règle qui saute aux yeux. Il faut recommander au petit lecteur de se tenir droit en lisant, et d'appuyer son dos sur sa chaise, au lieu de pencher sa poitrine en avant.

Voici ma seconde règle, tout aussi simple et tout aussi pratique, et beaucoup plus féconde et plus utile encore : il suffit de l'appliquer pour lire clairement et correctement. Cette règle qui saute aux yeux, c'est la règle de la ponctuation. La ponctuation est un geste de la pensée ; elle ajoute à la page écrite un commentaire visible ; elle dessine la phrase, elle en indique les articulations, la construction, le mouvement. Ponctuer en lisant, c'est décalquer la phrase. Il n'est besoin que de regarder ce qu'on voit et d'imiter ce qu'on regarde pour bien ponctuer en lisant. Or, savez-vous ce qu'est la règle de ponctuation dans l'étude de la lecture ? Une règle qui contient en résumé toutes les autres règles. En effet, sur quels points principaux repose l'art de la lecture ?

" 1° Sur la prononciation ;

" 2° Sur l'articulation ;

---

(1) Legouvé (Ernest-Wilfrid), littérateur français, né à Paris, en 1807 ; membre de l'Académie française ; lecteur éminent.

" 3° Sur la respiration ;

" 4° Sur l'interprétation intelligente de la pensée de l'écrivain.

" Eh bien, il n'est pas un seul de ces objets d'étude où la ponctuation scrupuleusement observée ne vous soit d'un grand secours :

" Examinez et jugez :

" Ponctuer, c'est forcément respirer, puisque c'est prendre des temps, et, par conséquent, c'est lire avec moins de fatigue. Qui ponctue se repose. Les virgules, les deux points, sont autant de petites haltes qui permettent au lecteur de souffler. En outre, bien ponctuer, c'est prononcer plus clairement, c'est articuler plus nettement. La ponctuation, par cela seul qu'elle supprime forcément la précipitation, empêche la confusion. Ce n'est pas tout : partageant la phrase en plusieurs membres, isolant les mots ou les rassemblant par petits groupes, elle permet au lecteur de s'occuper de chacun d'eux séparément, de concentrer sur chacun d'eux l'effort des lèvres, des mâchoires, de la langue, et, par conséquent, de corriger plus facilement leur mollesse. Il est plus aisé de prononcer distinctement deux ou trois mots qu'une page toute entière.

" Un des grands vices de la lecture à haute voix, telle qu'on la pratique dans les écoles, c'est cette psalmodie qui enveloppe tout le débit de je ne sais quel chantonnement criard, pleurard et continu, aussi insupportable à l'oreille qu'au bon sens. Une ponctuation correcte y remédie en partie. En coupant le fil de cette chanson, elle en rend la reprise difficile; l'enfant est forcé de changer de ton.

" Reste un dernier point plus délicat. Bien lire, c'est faire tomber sur les mots l'intonation juste. Ici, ce semble, l'observance de la ponctuation ne peut rien ; les

signes qui donnent le dessin de la phrase n'en donnent pas la musique. Pourtant deux de ces signes, le point d'exclamation et le point d'interrogation, portent avec eux leur intonation. Ecoutez-vous vous-mêmes, quand vous vous exclamez, et vous verrez que l'exclamation s'exprime toujours par un son identique, et par conséquent, la seule vue du signe qui la représente suffit pour nous rappeler le son qui l'accompagne.

" Quant au point d'interrogation, il donne lieu à trois remarques curieuses. La règle de diction, pour toute phrase interrogative, est que le son du premier mot doit correspondre au son du dernier. Exemple :

Croyez-vous qu'il soit facile de renvoyer cet importun ?

" L'inflexion qui porte sur *vous* est la même que celle qui porte sur *tun* ; la seconde est l'écho de la première ; elle la répète.

Autre exemple :

Croyez-vous que je sois votre dupe ?

" Les deux sons *vous* et *dupes* sont identiques ; et cette première forme correspond aux sentiments tranquilles. Mais si nous voulons exprimer un sentiment d'impatience et de colère, les deux sons *vous* et *dupes* seront bien encore une seule et même note, seulement le mot dupe montera d'une octave.

" Si, au contraire, nous voulons exprmer le dédain, ce même mot dupe sera exprimé une octave plus bas que le mot vous. On peut en faire l'essai sur un piano

" Vous le voyez, madame, notre règle qui saute aux yeux donne lieu à plus d'une remarque utile ; et, bien appliquée, elle peut en partie suppléer au maître et aux autres règles. (1)

(1) Cette lettre devra être l'objet d'une étude spéciale ; on pourra la partager en deux ou trois leçons sur lesquelles on reviendra fréquemment.

LE REGARD DE DIEU.

Le petit nid d'oiseaux,
Caché sous les rameaux
Tremble et penche
Sur la branche.
A le voir suspendu
Sur la cime
De l'abîme,
On le croirait perdu ! ! !
Pour lui ne craignez rien ; car si petit qu'il soit,
Dieu le voit !

Le tout petit agneau,
Eloigné du troupeau,
Fait entendre
Sa voix tendre.
Mais espoir superflu !
Sur sa tête
La tempête !
On le croirait perdu ! ! !

Pour lui ne craignez rien ; car, si petit qu'il soit,
Dieu le voit !

Le petit orphelin
Tend sa petite main....
Plus de père
Plus de mère ! ! !
Il n'est pas entendu....
Et sa plainte
S'est éteinte !....
On le croirait perdu ! ! !

Pour lui ne craignez rien ; car, si petit qu'il soit,
Dieu le voit.

Quel que soit le malheur,
Sous les yeux du Seigneur,
Espérance,
Confiance ! ! !
Quand le cœur abattu
Dans l'orage
Perd courage
Quand tout semble perdu ! ! !

Non, non, ne craignez rien ; car si petit qu'on soit,
Dieu nous voit ! ! !

M. L'ABBÉ MARTINEAU. (1)

Explications.—Rameaux . . Suspendu . . Cime . . Abîme Espoir superflu . . S'est éteinte.

(1) M. l'abbé Martineau, prêtre du Séminaire de Saint-Sulpice orateur et poète, mort à Montréal le 14 décembre 1887.

QUELQUES PAGES DU JOURNAL D'UNE PETITE ÉCOLIÈRE.

LE BON TEMPS.

Mardi, 13 octobre 1894.

C'est incroyable comme j'ai des aptitudes à perdre mon temps ! Si on me demandait ce que j'ai fait depuis que je suis revenu de classe, je serais bien en peine de le dire. Il me faudrait à l'oreille une petite sonnette qui se mît à carillonner toutes les fois que je ne fais rien, cela me corrigerait peut-être.

Nous avons fait aujourd'hui des fautes d'orthographe grosses comme des éléphants. Au bas de la meilleure dictée, on pouvait contempler un beau 8 à l'encre rouge. Aussi, c'était une dictée impossible, des mots à défigurer la langue française : des amphitryon, horoscope, anthropophage, ankylose, kaléidoscope, pathologie, chlorhydrique, rédhibitoire, sciatique, hypocondriaque, hiéroglyphe, etc., etc.

Avec cela, pas un problème bon. Nous avons été grondées, nous avons eu de mauvaises notes, nous avons recopié notre dictée, enfin nous avons passé une journée détestable. Et l'on appelle cela le plus heureux temps de la vie ! Moi, quand je me représenterai mon existence d'écolière, je verrai défiler des armées de fautes d'orthographe, oh ! mais des armées complètes ; bataillons de participes, compagnies d'adjectifs, brigades de verbes. Rien n'y manquera. Je verrai aussi, comme dans un rayon lumineux, apparaître le magnanime et pieux fondateur de Québec, M. de Champlain, l'illustre prélat de Laval, l'héroïque fondatrice de la Congrégation de

Notre-Dame, Marguerite Bourgeoys, et tant d'autres nobles et douces figures que tout le monde connaît et que jamais personne n'oubliera.... Ce que c'est que de savoir se rendre célèbre !

L'ENFANT.

Mercredi, 14.

J'ai appris par cœur aujourd'hui une jolie petite poésie de Victor Hugo, (1) intitulée : " L'ENFANT." Les deux dernières strophes me plaisent particulièrement ; je les ai répétées au moins dix fois en embrassant ma petite sœur ; c'est qu'elle est jolie ma petite sœur ; jolie comme les anges dont parle Victor Hugo, et elle s'appelle Jeanne comme la petite-fille du grand poète.

Il est si beau l'enfant avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toute part sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur, préservez moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphant,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants.

---

(1) Victor Hugo (1802-1885), poète lyrique, épique et dramatique dont la vie glorieuse a rempli et dominé presque tout le XIXe siècle. Malheureusement la plupart de ses productions sont malsaines.

SAVOIR-VIVRE.

Jeudi, 15.

Mademoiselle nous a fait ce matin une leçon bien intéressante sur les petites obligations sociales. Elle nous a fait comprendre que le grand moyen de plaire à tous et de se faire aimer de tous, c'est de ne jamais rester insensible aux événements gais ou tristes qui arrivent à nos amis et connaissances. Ainsi à part les visites que l'on se rend entre amis dans le courant de l'année, il y a des visites obligatoires dont il ne faut jamais se dispenser. D'abord, les visites de bonne année, qu'on rend la veille du Jour de l'An aux supérieurs et aux grands-parents. Pour les autres personnes, on a tout le mois de janvier, mais il va sans dire qu'aux parents et aux amis on rend visite le jour même du 1er janvier.

Quand on a reçu une invitation à dîner ou à déjeuner, on doit une visite dans la huitaine, quand même on n'aurait pas accepté l'invitation.

On doit une visite de remerciement à une personne qui nous a été utile, qui nous a rendu un service.

Quand on arrive dans une localité pour l'habiter, on rend visite dans la quinzaine aux personnes qu'on a l'intention de voir. Si l'on change de quartier, on rend des visites de voisinage.

On fait des visites de félicitations à propos d'un mariage, d'un avancement, d'une distinction accordée. Mais on fait surtout des visites aux personnes qui sont dans la peine, à celles qui viennent de perdre un parent ou un ami, et ces visites-là on les fait le plus tôt possible.

Quand on apprend la maladie d'une personne avec laquelle on a eu des relations d'affaires ou d'amitié, on doit d'abord aller la voir, et ensuite faire prendre sou-

vent de ses nouvelles. Quand la personne malade est guérie, elle doit faire une visite de remerciement à ceux qui se sont intéressés à elle.

Il ne faut jamais faire de visites trop longues, même à des amis. Quant aux visites de cérémonie, elles ne doivent guère dépasser dix minutes. Il en est ainsi des visites que les enfants font à leurs professeurs ou à leurs supérieurs.

S'il arrive une visite pendant que nous sommes là, nous ne devons pas nous lever et prendre congé de la maîtresse de la maison; nous devons rester deux ou trois minutes encore avant de nous retirer. Mais nous ne devons jamais attendre le départ de la personne qui est arrivée après nous, ce serait de l'indiscrétion. Ces choses ne se font que lorsque la maîtresse de la maison nous le demande.

On doit rendre les visites de deux à cinq heures du soir ; jamais dans la matinée ni aux heures des repas.

Naturellement, les petites filles comme nous ne rendent des visites qu'avec leurs mamans. Et si les papas et les mamans ont à rendre des visites de cérémonie, les petites filles restent tranquillement à la maison.

Quand on reçoit une lettre de faire part pour naissance, mariage ou décès, on doit immédiatement envoyer sa carte de visite aux personnes que l'on connaît parmi celles qui figurent dans l'énumération des parents. Si on est très liée avec ces personnes, on leur écrit une lettre.

Quand on va rendre visite à quelqu'un, et qu'on ne trouve pas ce quelqu'un, on laisse sa carte, qu'on a soin de corner.

Dans les visites du Jour de l'An, on laisse autant de cartes qu'il y a de personnes dans la famille à qui l'on veut donner une marque d'estime.

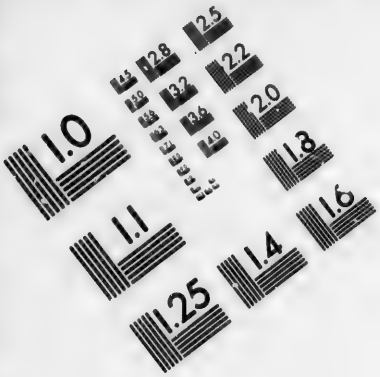
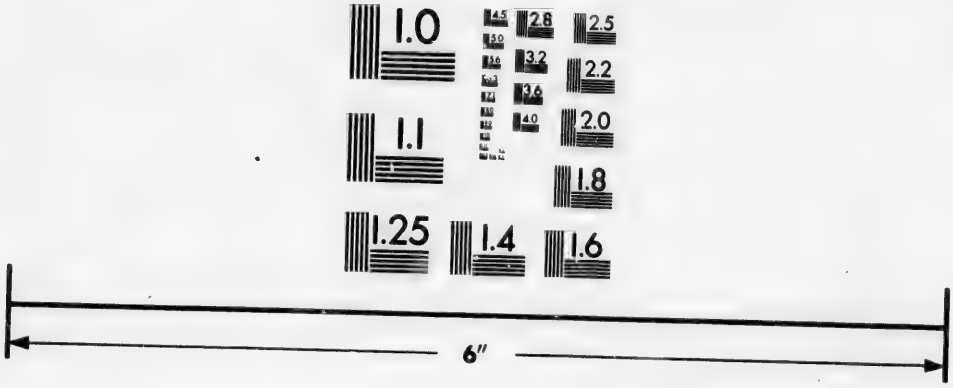
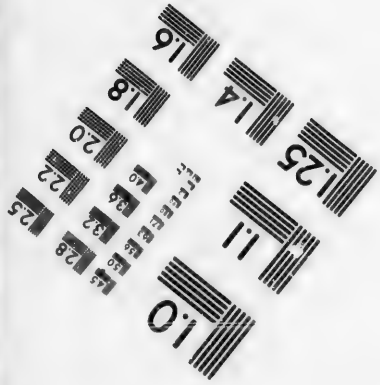
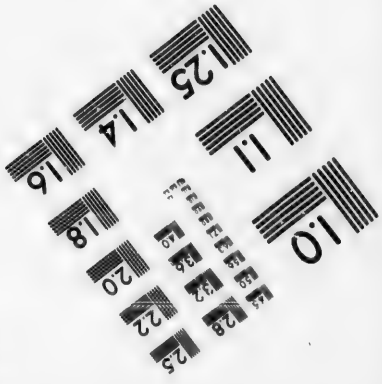


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

Exercice oral.—Qu'est-ce que le savoir-vivre ?
Qu'entendez-vous par les obligations sociales ?
Nommez quelques événements tristes et quelques événements gais.
A qui devons-nous une visite de remerciements, ou une lettre, s'il est impossible de rendre visite ?
Quelle doit être la durée des visites ?

MONSEIGNEUR LAVAL.

Montmorency Laval ! Quel nom brillant de gloire !
Quel astre au firmament de notre belle histoire !
Il ne porta jamais le mousquet du soldat ;
Mais, père d'un clergé dont la patrie est fière,
Sans peur inscrivons-le sur la noble bannière
De son bien-aimé Canada.

Pour trouver de grands noms sur nos humbles rivages,
L'étranger qui nous lit ne tourne pas deux pages :
Notre soleil a vu bien des lauriers fleurir !
On les moissonne à flots sur les champs de bataille....
—Au seuil de notre église, avec ta haute taille,
Laval, je te vois resplendir !

Gloire, gloire à Laval ! L'enfant du sanctuaire
Ne doit pas être seul à bénir sa poussière :
Il doit remplir d'orgueil tout cœur canadien !
Que le pays entier le chante et l'éternise :
Montmorency Laval ! s'il fut grand dans l'Eglise,
Il fut aussi grand citoyen !

M. l'abbé Gingras.

COMMENT IL FAUT LIRE.

Depuis que Mademoiselle nous a appris à lire, je trouve que je fais des progrès en style. Autrefois, je lisais tout simplement pour savoir l'histoire ; quant à la morale de l'histoire, je ne m'en inquiétais guère, et jamais l'idée ne me serait venue de prendre des notes. Aujourd'hui, c'est autre chose ; je commence par me demander :

" Qui est-ce qui a écrit cela ? A quelle époque vivait cet auteur ? Quel but s'est-il proposé en écrivant cette histoire ? "

Puis je prends un cahier et un petit carnet, et je commence ma lecture. Sur le cahier, j'écris les passages qui me semblent assez beaux pour être conservés et relus de temps en temps ; sur le carnet, j'inscris les petites phrases qui me paraissent originales, spirituelles, jolies, bien tournées. Ainsi, en ouvrant mon carnet, je trouve ces phrases :

" Dans les petites villes, il y a beaucoup de bouches qui parlent et fort peu de têtes qui pensent."

" C'est par le chemin de " Tout à l'heure " qu'on arrive au château de " Rien du tout."

" La vie est un chapelet de petites misères que le philosophe égrène en riant."

" L'amitié est un parapluie qui se retourne dès qu'il fait mauvais temps."

" Ouvrez vos yeux à la lumière et votre cœur à la reconnaissance."

" Chacune de nous n'est pas appelée à être une grande savante, mais chacune de nous peut cesser d'être une petite ignorante."

" La curiosité n'est un défaut que lorsqu'elle tourne à l'indiscrétion."

..... Retenez de moi ce salutaire avis :
Pour savoir quelque chose, il faut l'avoir appris.

Expliquez : Style, histoire, morale, auteur, carnet, philosophe, amitié.

Répétez de vive voix comment il faut lire.

A MESDEMOISELLES AGNÈS ET LUCE VEUILLOT.

Epoisses, 9 février 1861.

Mes chères fillettes, vos petites lettres m'ont fait grand plaisir. Vous avez bien tort de croire que vous n'avez rien d'intéressant à me dire. C'est quelque chose de très intéressant pour moi de savoir que vous travaillez, que vous m'aimez, que vous avez une belle poupée à laquelle on pourra remettre un bras et une tête. Voilà une heureuse poupée! Quel avantage pour beaucoup de gens si l'on pouvait leur remettre une tête. Les uns se feraient refaire le nez, les autres le teint, les autres toute la physionomie. On verrait alors que beaucoup de personnes qui semblent charmées de leur visage n'en sont pas si contentes en secret; mais comme la plupart de ceux qui se feraient refaire le visage ne songeraient pas du tout à se faire refaire la cervelle, ils seraient aussi désagréables et aussi laids et ils s'étonneraient de passer leur vie chez le fabricant de têtes pour être toujours les mêmes, c'est-à-dire sots, ennuyés et ennuyeux.

C'est en quoi, nous autres chrétiens, si nous le voulons, nous sommes plus heureux que les poupées. Il y a un fabricant dont je peux vous donner l'adresse qui fait de petites retouches au cerveau et qui, par ce moyen, sans rien changer en apparence au visage. le réforme néanmoins considérablement et même le change du tout au tout. Il le rend ouvert, avenant, gracieux, aimable, en dépit de toutes les défectuosités qui s'y peuvent trouver. Il y

maintient l'innocence candide, blanche, qui est le plus beau teint que l'on puisse avoir, et le plus solide : il y fait luire l'intelligence, c'est l'éclat qui passe tout éclat ; il y fait rayonner enfin la bonté, charme suprême qui réjouit tous les regards et attache tous les cœurs. Là où s'épanouit la bonté, on ne voit plus rien de laid ; il n'y a plus ni gros nez, ni petits yeux, ni vilaines dents ; il n'y a plus de laideur. Envoyez votre poupée chez le fabricant qui fait les visages, mais vous, très chères fillettes, allez à Celui qui retouche et raccommode les cervelles, si toutefois vous en avez besoin.

Tout va bien ici et l'on vous aime beaucoup.

Adieu, mes enfants, à bientôt, oh ! comme on s'embrassera.

LOUIS VEUILLOT.

Pourquoi cette lettre est-elle si jolie ?

Quel est ce fabricant qui fait de petites retouches au cerveau ?

En quoi consiste la véritable beauté ?

Quelle leçon Louis Veuillot veut-il donner à ses filles :

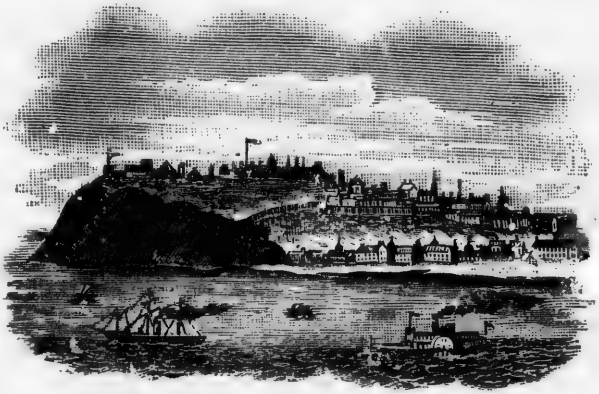
QUÉBEC.

Québec, sans doute, n'a pas à son origine de ces légendes épiques qui retentissent dans l'histoire du monde et qui sont l'apanage des cités antiques. Le prêtre planta sur son sol la croix du Christ et son ombre divine l'a toujours protégée.

L'été, quand le soleil est pur et que la nuit étoilée étend sur toute chose sa mélancolique et mystérieuse rêverie, une promenade à travers la ville n'est pas sans

charme. De la Terrasse, vous voyez le fleuve Saint-Laurent qui ressemble à un dieu mythologique, roulant en silence ses ondes argentées.

En longeant ces vieux murs, en admirant cette forteresse élevée comme un nid d'aigle sur un roc sourcilleux, on se croirait dans une ville du moyen-âge ; au temps des factions et des guerres civiles, une de ces villes accoutumées aux bruits des armes, aux fanfares et aux hymnes guerriers, mais tout est silencieux dans la vieille capitale et vous n'entendez même pas le pas cadencé d'une sentinelle. Dans cette ville et aux alentours, que d'événements ont été accomplis ! Quelle lutte pleine de poésie héroïque ! Que de vicissitudes ! et quel courage !



En quelque lieu que vous alliez, à la basse-ville, sur le chemin Saint-Louis ou Sainte-Foye, sur les rives de la rivière Saint-Charles, tout respire un parfum historique, tout parle à vos yeux, tout a une voix qui exprime quelque chose de grand et de triste, et les pierres mêmes sont autour de vous comme les fantômes qui réfléchissent le passé.

Qui n'aime Québec malgré ses murs gris et sombres, malgré ses glaces d'hiver, ses côtes escarpées et ses rues tortueuses ? Cette ville est pour nous une tradition et un symbole ; elle nous représente la patrie ; la race canadienne s'est épanouie à son ombre et sa terre bénie renferme des cendres connues et vénérées.

TU REVIENDRAS DEMAIN.

Un jeune enfant jouant comme on joue à cet âge,
Sur le gazon fleuri souriait tout joyeux,
Quand soudain un rapide et transparent nuage
Semble passer devant ses yeux.

" Mère, je voudrais bien, moi, faire quelque chose
" Pour ce bon Dieu d'en haut dont tu m'as tant parlé !"
Et, se levant, l'enfant montrait de son doigt rose
Le ciel profond, pur, étoilé.

" Tu m'as dit que c'est lui qui, le jour, nous envoie
" Le soleil si brillant, et la lune, la nuit ;
" Moi, je voudrais aussi lui causer de la joie,
Mais je suis encore si petit !

" Que pourrais-je donner ? il sait bien que je l'aime ?
" Il m'entend, n'est-ce pas, quand je lui dis tout bas :
" Tu m'as appris qu'il sait encore mieux que moi-même
" Ce que je pense et ne dis pas."

La mère l'écoutait. " Ce grand Dieu, lui dit-elle,
" Veut d'abord ton amour, mais il est sous les cieux
" Des enfants qui n'ont rien ; Dieu fit ta part bien belle
" Pour la partager avec eux."

Elle se tut, mais elle avait été comprise ;
Un petit mendiant, au détour du chemin
Apparut tout à coup, la démarche indécise,
Et sans parler tendit la main.

Mais déjà, devançant le signe de sa mère,
L'heureux enfant courait auprès de l'orphelin,
Et bientôt, lui donnant sa bourse tout entière,
Lui dit : " Tu reviendras demain."

Mots à expliquer.—Gazon...soudain...étoilé...indécise...mendiant.

A Mlle MARGUERITE VEUILLOT, A L'ABBAYE-AUX-BOIS (1).

Arcachon (2), 1er janvier 1877.

Marguerite, ma nièce chérie, je vois ici toutes sortes de belles et bonnes choses qu'on ne trouve pas partout, à l'heure qu'il est: un beau soleil, des arbres verts, des buissons en fleurs, une mer bleue et tranquille; il n'y a point de boue, il fait chaud. Il est positif néanmoins que tout cela me semble moins charmant que ton billet doré : le billet doré me témoigne que tu es très sage. C'est une belle et douce étrenne que tu me donnes là. Rien ne peut me faire plus de plaisir que la sagesse de la fille de mon frère. Continue de me donner cette joie ma chère enfant. Sois la fleur et le soleil de ton père et de ta mère. Ils en remercieront Dieu, et Dieu te bénira. Tes papiers dorés deviendront une grande fortune ; tu seras

---

(1) Abbaye-aux-Bois, monastère de femmes, à Paris, rue de Sèvres.

(2) Petite ville de France, toute moderne; une des plages les plus fréquentées par les baigneurs.

toute d'or comme les buissons de la forêt, qui fleurissent même en hiver. C'est cet or-là surtout qu'il faut avoir. Car l'or qui se met dans la poche, ne mérite pas qu'on s'en occupe : il se ternit vite, et très souvent il salit les doigts.

Adieu, ma chère Marguerite, je suis heureux de savoir que tu pries pour ma santé. Dieu t'exaucera certainement, si tu as soin de lui offrir toujours l'or qu'il aime, l'or pur des humbles buissons. Je t'aime de tout mon cœur.

Louis VEUILLOT.

Mgr DE SÉGUR AUX ÉLÈVES DU PETIT-SÉMINAIRE DE MONTMORILLON.

Laigle, ce 30 décembre 1866.

Mes chers enfants,

C'est au pied de la crèche que je dépose les vœux de bénédiction, de vraie joie, de vrai bonheur, offerts par moi au saint Enfant Jésus, le très grand et très petit Roi de nos cœurs. Je prie la très sainte Vierge, saint Joseph et les anges de Bethléem, de vous combler durant toute cette année et durant toute votre vie, de toutes sortes de grâces de pureté, d'innocence, de pénitence, de recueillement, de silence, de pauvreté, de détachement, d'humilité, d'amour ; en un mot de tout ce qui découle de la crèche du Sauveur.

Je demande au petit Jésus de vous envelopper comme les bergers de sa crèche, de ces divines lumières dont parle l'Evangile : " *Charitas Dei circumpulsit illos.*" Cette lumière, c'est la foi vive en Jésus anéanti au mystère de

l'Incarnation, plus encore au mystère de la Rédemption, plus encore au mystère de l'Eucharistie. Allez à lui avec joie et ferveur, tout lumineux de cette foi vive, pleine et efficace. Voyez-le, quoique vous ne le voyiez pas, et soyez tout à lui.

Adieu, mes enfants bien-aimés, mes petits bergers de Bethléem. Prions bien les uns pour les autres ; et aimons-nous de tout notre cœur en l'amour de l'Enfant-Jésus, de la sainte Vierge et de saint Joseph. Que Dieu vous bénisse tous !

L. G. DE SÉGUR,
Chan. Evêque de Saint-Denys.

BELLE ET BONNE.

Laure avait été comblée des dons de la nature. Son teint était si blanc, ses traits étaient si réguliers et si expressifs à la fois, l'ensemble de son extérieur enfin était si graeieux et si séduisant, qu'à dix ans on la citait déjà comme une beauté. Un murmure flatteur saluait toujours son passage et l'enfant le savait sans en tirer vanité, car son cœur était encore simple et bon, on l'appelait partout la belle petite Laure.

Un jour, la désolation fut grande chez les parents de Laure : la petite fille jusque-là si fraîche et si rose tomba malade. Un mal affreux, la petite vérole, la mit aux portes du tombeau. Elle se reprit enfin à vivre sous les baisers et les soins de sa mère, mais sa beauté ne devait plus être qu'un souvenir : elle était complètement défigurée.

On ne put cacher longtemps la vérité à la jeune convalescente : sa mère la surprit bientôt un miroir à la main et des larmes dans les yeux :

" Oh ! mère, murmura-t-elle en se penchant rougissante sur le cœur maternel, quel affreux visage ! On ne m'appellera plus jamais la belle petite Laure. — Si tu le veux, ma chérie, lui répondit sa mère en essuyant doucement ses larmes, tu peux mériter qu'on t'appelle désormais la bonne petite Laure, et la bonté, est si fort au-dessus de la beauté, que ce sera jouer à qui perd gagne."

Cela arriva ainsi, et quand l'enfant devenue femme ne put plus être appelée la bonne petite Laure, elle resta pour tous la bonne Laure.

La beauté est un bien dangereux et fragile ; la bonté nous fait aimer de Dieu et des hommes et nous enrichit de mérites pour l'éternité.

Questionnaire.—Comment Laure perdit-elle sa beauté ?—Quel surnom donna-t-on à la petite Laure ?—L'un vaut-il mieux que l'autre ?—Pourquoi ?

LA DINETTE RENVERSÉE.

Une fillette gentiment
Faisait seule et fort occupée
La dînette pour sa poupée,
Survint son frère étourdiment
Qui renversant avec la table,
Tout son petit ménage, objet de tant de soins,
Vous la culbute elle-même et l'accable
Sous ce désastre épouvantable.
La fillette irritée (on le serait à moins)
Se relève et du poing veut frapper le coupable,
Lorsque la mère accourue au fracas,
Lui dit en s'efforçant de calmer sa colère :
" Vous devriez, ma fille, embrasser votre frère."

L'enfant fut stupéfaite ; elle ne comprit pas ;
L'étonnement fit retomber son bras.
" Oui, répéta la sage mère,
" Vous devriez, ma fille, embrasser votre frère
" Il faut le consoler, car il est malheureux ;
" Le chagrin qu'il vient de vous faire
" Le rend triste et tout honteux."
En effet, le bambin, à ce tendre reproche,
Baissait les yeux tout prêts à se mouiller
Et sentait dans son cœur le remords s'éveiller.
La jeune sœur aussi s'émeut et se rapproche.
Puis l'entourant de ses deux petits bras :
" Ce n'est rien, mon ami, va, va, ne pleure pas ;
" Tu ne m'as pas fait mal ! " A ces mots le coupable
Dans le sein de sa sœur se jette en sanglotant
Pour le faire éclater, il n'en fallait pas tant.
Mais elle aussi pleurait, la fille aimable,
Et, du coin de son tablier,
Elle essuyait les yeux du jeune inconsolable.
La mère n'aurait pas pour l'univers entier,
Donné ce spectacle admirable.
Enfants, si vous avez jamais un ennemi,
C'est ainsi qu'il faudra réprimer une offense ;
Vous y perdrez une vengeance,
Vous y gagnerez un ami.

Questionnaire.—Quel est le premier mouvement de la fillette à la vue du dégât ?—Comment traita-t-elle son jeune frère ? Quelle réflexions vous suggèrent et le fond et la forme de ce récit ?

UN PREMIER DEUIL.

Il y a vingt-sept ans de cela..... J'ai son portrait sous les yeux ; je tâche de me rappeler cette figure que mon

cœur connaît, mais dont ma vue n'a retenu aucune image. Aussi lorsque je contemple cette photographie, je répète volontiers cette phrase d'une romance connue : " Et pour elle, ô mon Dieu, que j'aurais eu d'amour ! "

Si ma mère eût vécu, je ne sais pas quelle direction ma vie aurait prise. Qui sait ? Peut-être m'aurait-elle trop aimé, et l'aurais-je aimée plus que la volonté du bon Dieu. Rien de ce qui retourne à Dieu n'est perdu..... Je cite un fragment écrit à quatorze ans, dans un de ces accès de mélancolie que bien des orphelins connaissent :

" Nom béni d'une mère, faut-il que je sois condamné à ne plus te savourer ? Faut-il qu'arraché de ma bouche par la mort, tu ne viennes plus épanouir mes lèvres. O mère chérie ! Ce nom que je bégayai sur ton sein, que j'implorai dans mon enfance, montera toujours vers toi. Maintenant, plus rapide que la flèche, il percera cette voûte étoilée au delà de laquelle tu résides toute rayonnante de gloire ; il viendra dire à ton cœur que ton cœur soupire à te rejoindre, et qu'il manque toujours quelque chose à l'enfant qui n'eut pas de mère à son berceau. "

Chose curieuse, sans me souvenir des circonstances de cette mort, la scène des funérailles est encore toute fraîche à ma mémoire. On m'avait retiré de la foule en deuil qui remplissait la maison ; j'étais assis au bas de l'escalier, près d'un vieux domestique, et je suivais de l'œil le convoi funèbre qui se déroulait tout le long du jardin.

" Où la mène-t-on ? " m'écriai-je en voyant le corbillard prendre la route de l'église. Le vieux serviteur ne me répondit que par un sanglot.

Les chantres entonnèrent leurs psaumes de douleur... Je fus traîné dans la chambre de ma bonne. Voyant tout le monde pleurer, j'en fis autant, mais sans pouvoir encore apprécier mon malheur.

Explications. — Deuil, photographie, romance, fragment, funérailles, convoi

L'IVOIRE.

L'ivoire est une substance blanche, dure et d'un grain très fin.

Cette précieuse matière nous vient des énormes dents connues sous le nom de défenses de l'éléphant ; c'est donc une matière animale.

Les peuples anciens savaient travailler l'ivoire : ils le mêlaient à l'or pour en faire de belles statues.

Aujourd'hui, on l'emploie dans un grand nombre d'arts ; on en fait des dents artificielles, des manches

d'instruments, des statuettes, et une foule de petits ouvrages d'une extrême délicatesse.

Les hommes qui travaillent l'ivoire se nomment des *ivoiriers ;* cet art est arrivé en France à une très grande perfection.

Parmi les noms symboliques donnés par l'Eglise à la sainte Vierge dans les litanies, nous remarquons celui de *Tour d'ivoire* ; il nous rappelle l'exquise pureté de notre céleste mère et la protection que nous trouvons près d'elle contre l'ennemi de nos âmes.

Questionnaire.—D'où nous vient l'ivoire?—Comment appelle-t-on les ouvriers qui travaillent l'ivoire ?—L'ivoire ne vous rappelle-t-il pas un titre symbolique donné à Marie par la sainte Eglise ?

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE-FRANCE.

(FRAGMENT).

La France a possédé, pendant le règne de Louis XIV, la plus grande partie de l'Amérique du Nord. Ses domaines qu'elle avait découverts et conquis, étaient situés entre la baie d'Hudson, au nord, et le golfe du Mexique, au sud ; de l'est à l'ouest, ils s'étendaient depuis l'océan Atlantique et les monts Alléghanis d'un côté, jusqu'aux prairies inconnues qui précèdent la haute chaîne des monts rocheux, et qui composent aujourd'hui le Nord-Ouest.

Ces contrées forment le territoire de la Puissance du Canada et la plus grande partie des Etats-Unis. Ce sont les plus riches pays de la terre en bois de construction,

en coton, en blé, en fer et en houille. La surface du terrain houiller y est égale à celle de la France, à quelques lieues carrées près ; nulle part sur le globe il n'existe un pareil magasin de combustible minéral. Les forêts du nord renferment les animaux aux précieuses fourrures ; les rivages atlantiques abondent en phoques et en poissons ; la pêche de la morue, à Terre-Neuve, occupe à elle seule plus de 40,000 matelots français, anglais et américains.

Toutes ces terres sont traversées par les plus belles voies navigables du monde. Le Mississipi a 1,200 lieues ; le Missouri, 900 ; l'Ohio, 500 ; le Saint-Laurent, 300. Ce dernier fleuve est praticable aux plus gros bâtiments jusqu'à Québec, à 150 lieues de son embouchure. Les cinq lacs Erié, Ontario, Huron, Michigan et Supérieur, auxquels le Saint-Laurent sert de communication avec l'océan, ont une superficie égale à la moitié de celle de la France. Tout est gigantesque sur ce sol ; et le génie de la race anglo-saxonne a été agrandi par la grandeur même de cette nature puissante, qu'il est parvenu à dominer après nous l'avoir arrachée.

Que penser donc de ce mot de Voltaire, qui, à propos de la guerre de 1756, osait dire que la France et l'Angleterre se disputaient quelques arpents de pays désert et couvert de neige ? Et cependant c'est cette phrase qui a faussé jusqu'à présent l'opinion de la France sur la valeur de ses anciennes possessions en Canada.

Questionnaire.—Que possédait la France, en Amérique, pendant le règne de Louis XIV ?

En quoi consiste la principale richesse de la Puissance du Canada ?

Que renferment les forêts du Nord ?

Nommez les grands fleuves et dites leur longueur.

Qu'a dit Voltaire à propos de la guerre de 1756 ?

AU SOUVENIR DE LA PATRIE.

Nuages qui flottez au firmament vermeil,
Epaves de l'éther dans l'infini perdues,
Vous qui légèrement volez vers le soleil,
Comme de grands oiseaux les ailes étendues ;

Où courez-vous ainsi sans relai ni sommeil,
Blanches nefs du Seigneur dans l'azur suspendues ?
Si, quittant quelque jour votre ciel sans pareil,
Vous cinglez au couchant sous vos voiles tendues.

Par delà l'Atlantique et ses flots écumeux,
Vous trouverez un ciel et plus froid et plus sombre,
Un vaste continent et des fleuves sans nombre :

C'est là qu'est le pays ; portez-lui tous mes vœux,
Dites-lui que je l'aime avec idolâtrie,
Et que rien n'est si beau que ma douce patrie.

A. B. Routhier.

LE DENIER DE LA NORMANDE.

Voyez-vous cette jeune paysanne normande avec son gracieux costume et son air futé ? Elle est venue ce matin à l'église à l'heure où personne ne s'y trouve. Elle vient de jeter son regard à droite, à gauche, partout, afin de constater qu'elle est bien seule. Même elle a fermé la porte et s'est cachée comme si elle allait commettre un crime. Au fond de cette poche énorme où les Normands aiment tant à mettre leur argent et d'où ils

ont tant de peine à le tirer, il y a une belle pièce toute reluisante que lui a donnée son grand-père, il y a huit jours. C'est la première fois qu'elle possède un tel trésor. Qu'en fera-t-elle ?

Ah ! toute espèce de tentations ont assiégé cette jeune âme. Elle a eu pendant vingt-quatre heures, l'envie de s'acheter un petit miroir, encadré de noyer, où il ne lui aurait pas déplu de se regarder vingt fois par jour et davantage. Puis, chez la mercière, il y a en montre certain petit ruban bleu tendre qui lui siérait si bien autour de son bonnet de mousseline blanche près de ses cheveux blonds.

Mais voici que monsieur le Curé a fait hier son prône sur la charité : " Mes frères, a-t-il dit, j'ai beaucoup de pauvres à nourrir cette année, et il en est un qui a failli mourir de faim la semaine dernière. Ne voulez-vous pas secourir vos frères en Jésus-Christ ?" La petite a compris et si sa voisine l'avait alors regardée, elle lui aurait vu les larmes dans les yeux. Et la voilà qui tire silencieusement la pièce blanche. Un petit son clair se fait entendre ; c'est la pièce qui tombe au fond du tronc. Le sacrifice est accompli : l'enfant s'en va le cœur tout inondé de joie. Elle ne regrette ni le miroir ni le ruban bleu tendre, et a mille fois raison. Elle est déjà récompensée.

A l'église, derrière un pilier, à l'abri de tout regard, quelqu'un l'a vue et a pleuré de bonheur : c'est sa mère. Et dans le ciel, là-haut, au-dessus de tout regard, quelqu'un l'a vue et l'a bénie pour toute sa vie : c'est Dieu.

Questionnaire.—Que fait la petite à l'église ?—A-t-elle compris ce qu'a dit M. le Curé ?—Regrette-t-elle son action ?

LE DRAPEAU DE CARILLON.

Le drapeau de Carillon (1) est tout entier de soie et d'un très beau tissu. Le fond en est vert très pâle (il a pu être bleu ciel autrefois) avec une grande fleur de lys blanche à chaque coin. Il porte les marques du passage de plusieurs balles et paraît avoir été lacéré par des coups de sabre. Sur une des faces du tissu, au centre, est un écusson aux armes de France, surmonté du coq gaulois ; au revers est la vierge Marie tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Toutes ces figures : les fleurs de lys, l'écusson et la Vierge, sont frappées ou imprimées dans la soie,—les fleurs de lys en blanc, et les autres figures en différentes couleurs,—et sont d'assez grandes dimensions.

Nous devons la découverte de ce drapeau précieux à M. Louis G. Baillargé, avocat, qui, s'appuyant sur une légende historique qui affirmait que le drapeau de Carillon avait été déposé comme trophée dans l'église des Récollets à Québec, et marchant de supposition en supposition, alla mettre la main sur cette relique vénérable chez le Frère Louis (2), qui l'avait sauvée de l'incendie. Et depuis il la garde pieusement chez lui.

Le 27 juin de la même année (1848) le drapeau de Carillon figura dans la procession de la Saint-Jean-Baptiste, à Québec. Il était déroulé, et ses longs plis soyeux, soulevés par la brise, laissaient voir de larges déchirures.

Une fois par an on porte, mais sans le dérouler, cet étendard si cher aux Canadiens-français, à la place

(1) Carillon, passage entre le lac George et le lac Champlain.
(2) Le frère Louis Bonami mourut le 9 août 1848, à l'âge de 83 ans; il était natif de l'Assomption Il fut le dernier membre de l'Ordre de Saint François d'Assise à Québec.

d'honneur par excellence, dans les rangs de la procession de notre fête nationale. C'est ainsi qu'on peut le voir figurer, enroulé sur sa hampe et escorté d'une garde d'honneur formée de zouaves pontificaux canadiens, dans la grande démonstration des Plaines d'Abraham de 1880, et, plus récemment, en face de l'autel dressé sur les bords de la rivière Saint-Charles, au berceau historique du Canada, dans l'inoubliable fête de l'inauguration du monument Jacques-Cartier (1), le 24 juin 1889.

Cher et précieux souvenir ! pauvre vieux drapeau, vieux d'un siècle et de plus d'un quart de siècle : il nous parle non seulement des héroïques combats de Chouaguen (2), du fort George (3) et de Carillon, mais encore d'institutions politiques et sociales disparues ou transformées depuis longtemps, d'une France idéale qu'on nous a appris à chérir dès l'enfance, et qui reste toujours la patrie de nos cœurs.

Extrait de la " *Notice sur le Drapeau de Carillon,* "
par M. E. GAGNON.

Répétez de vive voix tout ce que vous savez du drapeau de Carillon.

LA PROVIDENCE ET L'ENFANT.

Dès ton réveil, enfant, Dieu te donne la main
Et te dit : " Me veux-tu pour guide en ton chemin ?"
De suite, âme chrétienne,
Présente-lui la tienne.

---

(1) Ce monument consiste en un fac-simile de la croix monumentale plantée par Jacques-Cartier, le 3 mai 1536, sur les bords de la rivière Saint-Charles, avec l'écusson fleurdelisé et l'inscription " *Franciscus Primus, Dei gratia, Francorum rex, regnat,*" et un monument à la mémoire du découvreur et des premiers missionnaires jésuites de la Nouvelle-France.

(2) Chouaguen, aujourd'hui Oswégo de l'Etat de New-York.

(3) Fort George élevé par les Anglais, sur la rivière Niagara. Les Américains s'en emparèrent en 1813.

Et réponds : " Oui, mon Dieu, sois mon aide aujourd'hui,
" Puis demain, puis toujours : Toi seul, Seigneur ! Oui, oui.
" Je te choisis pour guide
" En cette route aride."

Ma fille, aussi longtemps que Dieu te guidera
Tout sera bien pour toi. Tant qu'il te bénira
Tu ne peux qu'être heureuse,
Calme, douce et joyeuse.

Ne t'occupe de rien ; Dieu s'occupe de tout ;
Pour l'âme et pour le corps, il te guide partout.
Mais veille à ne rien faire
Qui puisse lui déplaire.

LE THÉ.

L'arbre à thé est un arbrisseau qui croît en Chine et au Japon.

Si vous alliez en Chine, mes enfants, vous verriez le penchant des collines, du bas au sommet, couvert de ces arbrisseaux.

Chaque maison de plaisance, chaque hutte même a son jardin rempli de ces jolis arbres à thé. Le thé est pour ces deux contrées l'objet d'un commerce spécial avec les autres pays.

L'arbre à thé vient par la semence ; ce n'est qu'après l'avoir soigné pendant trois ans que le propriétaire recueille sa première moisson de feuilles ; mais cette moisson se fait ensuite trois fois dans l'année.

Après que les feuilles ont été délicatement détachées de l'arbrisseau, on les plonge dans l'eau bouillante pendant quelques secondes ; on les jette ensuite après les avoir égouttées sur des plaques de fonte chauffées et on les y remue. On les laisse refroidir sur des nattes, puis on les roule avec la paume de la main.

Après ce travail, elles sont de nouveau placées au-dessus du feu dans des casseroles. Là, elles commencent à se contracter, à se friser ; elles deviennent comme nous les voyons lorsqu'elles arrivent ici.

Nous ne connaissons le thé que depuis le XVIIe siècle. Peu de personnes pouvaient en avoir, même alors. On raconte qu'une vieille femme reçut, un jour, un peu de thé, de son fils, matelot sur un vaisseau qui allait faire le commerce en Chine. Naturellement, elle fut ravie du présent et elle invita ses amis à venir goûter la merveilleuse marchandise.

Elle fit bouillir le thé, et, après avoir jeté l'eau, elle conserva les feuilles qu'elle assaisonna de poivre, de sel et de beurre.

Vous imaginez bien que les amis ne furent pas enchantés de la saveur du mets, et témoignèrent même leur surprise de ce que les personnes riches dépensaient leur argent à acheter ces méchantes feuilles vertes.

Questionnaire.—D'où nous vient le thé ?—Comment l'arbre à thé croît-il ?—Comment les feuilles sont-elles mises dans l'état où nous les voyons lorsque nous achetons le thé ?—Racontez l'anecdote de la vieille mère du matelot qui reçut un peu de thé en présent.

LE CAFÉ.

Le café est le fruit ou baie du caféier, élégant petit arbrisseau dont la tige droite et la tête arrondie rappellent un jeune pommier.

Le caféier ne prospère pas en tous lieux : il lui faut un climat chaud. Son feuillage, d'un beau vert lustré, ne le quitte pas de toute l'année. Ses jolies fleurs disposées par touffes, répandent une odeur suave.

Son fruit, en tout semblable à une grosse cerise, contient deux petites graines accolées l'une à l'autre par leur face aplatie. Ces grains sont le café, dont vous connaissez toutes, chères enfants, les usages et les bienfaisantes qualités.

Originaire de l'Asie, ce précieux arbrisseau fut transporté en Arabie. Au XVIIe siècle on en apporta quelques pieds au Jardin des Plantes, à Paris, où on les multiplia.

L'un de ces plants fut transplanté dans l'île de la Martinique par les soins du capitaine Declieux qui le sauva d'une perte certaine au prix des plus grands sacrifices.

Pendant la traversée l'eau douce manqua, le capitaine dut rationner l'équipage. Il n'hésita pas à se priver de sa ration pour arroser sa chère plante qui eût infailliblement péri sans cette sage précaution. Ce pied est devenu la souche de toutes les plantations de la Martinique et des autres colonies de l'Amérique.

Questionnaire.—A quoi ressemble le caféier ?—Qu'a de particulier son feuillage ?—D'où le caféier est-il originaire ?—A quelle époque cette plante fit-elle son apparition en France ?—Où l'introduisit-on ensuite ?—Qui fut chargé de l'y introduire ?

LETTRE DE MGR DE SÉGUR A SA NIÈCE.

Laigle (Orne), 25 juin 1866.

Ma bonne petite Louise,

Le jour de votre première communion est votre seconde étape dans la route du ciel. La première est le baptême ; la dernière sera la mort. Vous voilà désormais initiée au sacrement admirable du corps et du sang de Notre-Seigneur, qui sera pendant toute votre vie la nourriture de votre chère âme.

Il faut tâcher dès maintenant de vous approcher le plus souvent possible du corps de votre Dieu, afin qu'il garde votre âme pour la vie éternelle. Si vous pouvez venir me voir avec votre mère le mercredi 3 juillet, nous causerons de tout cela et nous règlerons pour le mieux cette grande affaire.

Ne m'oubliez pas dans vos prières, ma chère enfant. Vous êtes ma fille spirituelle, et il faut me rendre prière pour prière, affection pour affection.

Je vous bénis de tout mon cœur ainsi que votre excellente mère, à qui je vous recommande d'être toujours doucement et respectueusement soumise. Que la très-sainte Vierge vous garde toute votre vie dans l'amour du bon Dieu !

L. G. de Ségur, (1)
Chan. Evêque de Saint-Denys.

---

(1) Mgr de Ségur (1820-1881), prélat français, a laissé de nombreux petits traités religieux ou de controverse. Il était par sa mère, petit-fils de Rostopchine, qui incendia Moscou en 1812.

UN TRAIT DE BIENFAISANCE.

C'était à la récréation de midi : à un signal donné, les élèves avaient apporté dans le préau leurs paniers garnis de provisions, et elles se disposaient à déjeuner de bon appétit.

Tout à coup la maîtresse prit la parole : " Dites-moi, mes enfants, s'il se trouvait une de vos compagnes qui eût faim et qui n'eût pas de quoi manger, que feriez-vous ?—Nous partagerions avec elle, répondit une voix. Et toutes de répéter : " Oui, nous partagerions avec elle. —Je lui donnerais ce petit pain, dit l'une.—Et moi, cette pomme, dit une autre.—Et moi, ajouta une troisième, la moitié de mes confitures.—

Bravo ! dit la maîtresse. Eh bien, regardez dans ce coin." Et du doigt elle désigna une enfant, qui, les mains vides et le cou tendu, regardait tristement le repas de ses compagnes. En un instant, toutes coururent à elle, toutes à l'envi lui présentèrent une partie de leurs provisions.

La pauvre affamée était bien émue et bien heureuse, mais les autres étaient encore plus heureuses qu'elle ; car c'est un grand bonheur qne de faire du bien.

Questionnaire.—Où dînaient les enfants ?—Que dit la maîtresse ?—Rappelez les réponses des enfants.—A qui firent-elles la charité ?—Qui fut la plus contente ?—Pourquoi ?

LE SOU DE L'ORPHELINE.

Ecoutez, c'est une histoire
Qui remonte au temps jadis.
Un jour, dépouillant sa gloire,
Jésus vint du paradis....

Tout petit, pauvre, il chemine :
Or, voilà, je ne sais où,
Qu'il rencontre une orpheline :
" Veux-tu me donner un sou ? "
L'orpheline aux tresses blondes
Regarde l'enfant des cieux,
Et de grosses larmes rondes
Tombent de ses beaux grands yeux.
Puis de sa poche bien close
Tirant un sou bien luisant,
Tremblante, sa main le pose
Dans la main du Tout-Puissant
Or, Jésus lui dit : " Petite,
Dans ta poche fouille encor."
Et l'enfant tout interdite
En tire un beau louis d'or.
A l'humble enfant qui s'incline
Jésus disait : " Pas d'effroi,
Tu donnes en orpheline,
Moi, je sais payer en roi."

Cette petite légende nous rappelle que Notre-Seigneur paye toujours au centuple ce que l'on fait pour lui ; c'est quelquefois dès cette vie, et ce sera sûrement dans l'autre.

Questionnaire.—De quel métal fait-on le sou ?—Nommez quelques pièces d'argent, d'or ?—Qu'est-ce qu'une orpheline ?

JACQUES CARTIER À HOCHELAGA.

Le lendemain de son arrivée à Québec, Jacques-Cartier y reçut, à son bord, la visite d'un chef du pays nommé Donnacona. Il traita avec lui par l'entremise

de deux Indiens qu'il avait conduits en France l'année précédente, et qui y avaient appris quelques mots français. Ceux-ci dirent à Donnacona que les étrangers voulaient aller à l'île où se trouvait la bourgade d'Hochelaga, qu'ils avaient entendu nommer.

Le chef indien paraissant, dans un intérêt de lucre et de commerce, préférer que les étrangers restassent dans son propre pays, chercha à dissuader Cartier de se rendre plus loin. Le navigateur n'y fut point pris, et, laissant deux de ses navires dans la rivière qui a emprunté son nom, et où la *Grande-Hermine* n'avait pu entrer, il partit avec celle-ci, accompagné de deux chaloupes seulement.

Mais bientôt arrêté par un lac, celui de Saint-Pierre, que la *Grande-Hermine* ne put passer, parce qu'apparemment elle n'avait pas bien enfilé le canal, Cartier prit le courageux parti d'armer ses deux chaloupes, et de s'en contenter pour atteindre son but.

Il parvint enfin à Hochelaga, le 2 octobre, avec trois de ses volontaires nommés de Pontbriand, de la Pommeraie et de Goyelle Il trouva une bourgade de forme arrondie, et ayant trois enceintes de palissades qui renfermaient environ cinquante cabanes, longues de plus de cinquante pas chacune, et larges de quatorze à quinze. On entrait à Hochelaga par une seule porte, au-dessus de laquelle régnait, ainsi que tout le long de la première enceinte, une espèce de galerie à laquelle on montait avec des échelles, et qui était abondamment pourvue de pierres pour la défense de la place. Tel était le lieu qui devait devenir célèbre sous le nom de Montréal, nom qui s'étendit par la suite à toute l'île.

Cartier le commença en appelant la montagne au pied de laquelle était située Hochelaga, le Mont-Royal. Les habitants d'Hochelaga parlaient la langue huronne.

Leur étonnement fut inexprimable à la vue des étrangers; ils avaient un désir immodéré de toucher aux trompettes, aux armes à feu, aux habits et même aux longues barbes des Français, qui, du reste, n'en furent pas moins bien reçus par eux. S'étant élevé sur le Mont-Royal, Cartier découvrit de ce point une vaste étendue de merveilleux pays, et en descendit avec mille idées d'importants établissements pour la France.

Il revint ensuite à la rivière de Jacques-Cartier, sur les bords de laquelle il trouva que son monde s'était construit des baraques et des retranchements pour l'hivernage. Tout se passait donc bien jusqu'ici, mais une espèce de scorbut vint malheureusement attaquer les Français avec leur brave et habile capitaine. Déjà vingt-cinq avaient péri sous le fléau, et tous infailliblement allaient succomber, quand les Sauvages enseignèrent à Cartier un remède souverain tiré d'un des arbres de leur pays. Dès qu'il fut à demi revenu à la santé avec ses gens, Cartier fit voile pour la France, et remit à François I un mémoire détaillé de son second voyage. Le Canada, nom qui fut emprunté à la langue même du pays, le Canada était découvert.

(L. Guérin.)

Mots à expliquer.—L'entremise.—Intérêt de lucre.—Dissuader.—Echelles.—Etonnement inexprimable.—Baraques.—Scorbut.—Un mémoire détaillé.

Quelles difficultés Cartier eut-il à surmonter pour se rendre de Stadaconé à Hochelaga ?—Comment le nom de Montréal fut-il donné à l'île ?—D'où vient au pays le nom de Canada ?

L'ARAIGNÉE.

L'araignée n'est pas jolie ; mais elle est, parmi les insectes, un des plus intéressants.

Son travail commence avec sa vie, et le tissu que fait la jeune araignée n'est pas moins parfait que celui de l'araignée plus vieille.

L'araignée des maisons tisse sa toile, et attend que la mouche vienne s'y prendre. L'araignée des jardins vit au grand air ; elle couvre les gazons et les arbres de son léger tissu qui brille au soleil comme un voile d'argent.

Les premiers fils de sa toile sont forts et gros ; elle les enlace et les remplit d'un réseau très fin.

Doit-il y avoir un grand vent ? la toile pourrait être déchirée ; alors l'araignée l'appuie à une petite pièce de bois ou de pierre pour la soutenir. On a vu une araignée employer un morceau de bois de la grosseur d'un crayon et de la longueur de deux pouces.

Le jardinier qui veut se donner la peine d'observer l'araignée quand elle fait sa toile avec plus de diligence, saura toujours d'avance s'il doit y avoir de la pluie ou du beau temps ; ce qui est pour lui d'une grande importance. On a donné pour cela à l'araignée le nom de baromètre des jardins.

Questionnaire.—Qu'est-ce qui rend l'araignée intéressante ?—Comment la surnomme-t-on ?

LA PETITE MÉCHANTE.

" Fanny, je t'aimerais beaucoup,
Disait une mère à sa fille,
Si tu voulais être gentille,
Mais c'est qu'en vérité, tu ne l'es pas du tout.
Je n'ai jamais connu d'enfant plus paresseuse.
Le dernier jour du mois passé,
Tu viens d'avoir huit ans : dis, n'es-tu pas honteuse
D'en être encore à l'a-bé-cé ?
On te voit constamment maussade et volontaire,
A la moindre observation
Tu fronces les sourcils et tu roules par terre,
Comme font les enfants sans éducation.
Si tu savais combien les grâces de ton âge
Perdent à ce vilain défaut,
Tu voudrais, ma Fanny, t'en corriger bientôt.
La colère enlaidit le plus joli visage,
Tandis que la douceur, qui toujours charme et plaît,
Peut embellir les traits de l'enfant le plus laid.
Si tu ne parviens pas à prendre l'habitude
De vaincre cet affreux penchant
Par la réflexion, la prière et l'étude,
Comme celle de tout méchant,
Ta vie aura plus tard des heures bien amères.
Va ! ces pressentiments ne sont pas des chimères :
Le sort qu'à leurs enfants Dieu réserve ici-bas,
Une secrète voix en avertit les mères ;
Cette voix vient du cœur, elle ne trompe pas.
Ce discours fit songer la méchante petite ;
Des pleurs de repentir brillèrent dans ses yeux ;
Mais ce bon mouvement, hélas ! passa plus vite
Qu'un rapide nuage à la voûte des cieux.

Pourtant, grâce aux efforts qu'elle essaya de faire,
Elle resta deux jours sans se mettre en colère ;
Mais ce temps écoulé, n'y pouvant plus tenir,
Elle reprit bientôt sa vie habituelle,
Et des sages conseils se moqua de plus belle.
Mais Dieu qu'elle offensait, pensait à la punir,
Car ce Dieu juste, mais sévère,
N'aime pas les enfants rebelles à leur mère.
Donc un matin que Fanny se montrait
Plus que jamais impertinente,
Et les cheveux épars dans le salon courait,
Sans écouter sa gouvernante,
Sur le parquet son pied glissa ;
Elle voulut en vain s'appuyer avec force
Contre une table à jeu ; la table renversa
En entraînant Fanny.... Quand on la releva,
Elle s'était fait une entorse.
Ce fut pour ses parents un violent chagrin.
Pour elle, une torture affreuse ;
Car, malgré les bons soins d'un savant médecin
Pendant plus de deux mois, elle resta boiteuse.
Mais aussi lorsque vint son rétablissement,
Il s'opéra soudain un heureux changement
Dans son humeur maligne et dans son caractère ;
Car jamais, depuis ce moment,
On ne la vit causer une peine à sa mère.
Honteuse d'un passé qu'elle veut expier,
Elle met tout son zèle à le faire oublier
Par la conduite la plus sage ;
Et lorsque d'un petit enfant
Elle voit la colère assombrir le visage,
Elle ne manque pas de lui dire à l'instant :

" Entre tous les défauts funestes à l'enfance,
" La colère est peut-être un des plus dangereux ;
" Quelquefois, il conduit au crime, à la démence,
" Et qui ne sait le vaincre est toujours malheureux."

BEAU TRAIT DE CHARITÉ.

La ravissante beauté de la jeune Marie-Thérèse de France donnait à Louis XVI les plus belles espérances. Un jour, pour une fête de la cour, il voulut qu'elle fût brillante entre toutes et pour sa robe seulement, il lui fit don de deux mille livres prises sur sa cassette particulière. Deux mille livres étaient une somme considérable à une époque où les millions ne couraient pas les rues.

Donc, le soir de la fête, le bon Louis XVI, qui se promettait un triomphe de la splendide toilette de sa fille, s'approcha de celle-ci et resta stupéfait en voyant la jeune fille vêtue tout simplement d'une robe de taffetas bleu comme le ciel et comme ses beaux yeux, aussi purs que le ciel.

" Et votre robe, ma fille, pourquoi ne vous en êtes-vous pas revêtue ?..... dit-il d'une voix qu'il voulait rendre sévère."

—O mon père ! pardonnez-moi, répondit la fille de France, toute rougissante, mais des malheureux sont venus implorer mon secours..... l'hiver est rude..... et l'argent que vous m'avez donné a servi à leur apporter le bien-être qui leur manquait."

L'heureux père pressa son enfant dans ses bras et son regard reconnaissant s'éleva vers le ciel pour appeler sur elle les bénédictions divines. Dieu écouta cette prière, car il lui envoya les épreuves qu'il réserve à ses élus.

Ce petit trait nous apprend à pratiquer la charité au prix de quelques petits sacrifices.

Une enfant, même dans une position modeste, peut très facilement, si elle le veut, donner aux pauvres le prix d'une fleur, d'un ruban, d'un petit bijou qui sont pour elle le superflu. Dieu bénira chacun de ces petits sacrifices en rendant son âme plus belle et en donnant à son cœur plus de bonheur que ne peut en donner la plus riche parure.

Devoir. — Résumez de vive voix ce beau trait de charité.

SI DIEU ME DISAIT....

Ah ! si Dieu me disait :—Homme, veux-tu la gloire
Je la mets à tes pieds ; je répondrais :—Seigneur,
Amère est cette source, et je craindrais d'y boire.
Donnez-moi plutôt le bonheur.

Et si Dieu me disait :—La vaste renommée
T'attend ; suspends ton vol à ses ailes de feu ;
Aux superbes essors ma pauvre âme fermée
Dirait :—C'est trop pour moi, mon Dieu !

Et si Dieu me disait :—Vois cette multitude ;
Sous ton souffle puissant voudrais-tu la ployer ?
Je dirais :—Laissez-moi ma chère solitude,
L'écho discret de mon foyer.

Et si Dieu me disait :—Des projets de la terre
Poursuis les plus brillants, choisis les plus nouveaux ;
Je dirais au Seigneur :—Ma lampe solitaire
Sourit à mes humbles travaux.

Et si Dieu me disait :—Sois un homme de guerre ;
Je lui dirais : Mon Dieu, s'il faut être un vainqueur,
Au lieu du don fatal qui frappe le vulgaire,
Rendez-moi maître de mon cœur.

Mais si Dieu me disait :—Veux-tu d'un grand poète
Connaître—fût-ce un jour—le redoutable honneur ?
Pour ses divins tourments ton âme est-elle prête ?
Oh ! je répondrais :—Oui, Seigneur !

ADOLPHE POISSON.

L'INSOLATION.

Catherine eût été une charmante petite fille si elle se fût montrée plus docile aux observations de sa bonne mère. Elle obéissait bien..... à la longue, mais une infinité de prétextes retardaient toujours cette soumission qui devrait être immédiate.

Souvent la fillette allait au jardin sans se munir d'un chapeau de paille, à la grande contrariété de sa mère, qui savait à quel danger elle s'exposait.

Un jour, Catherine voulant aller vers la grille du jardin, pour chercher un panier qu'elle y avait oublié, sa mère lui cria :

" Prends donc ton chapeau Catherine ! "

Mais Catherine se contenta de répondre :

—Oh ! je ne fais qu'aller et revenir !

Et elle partit en courant. Mais arrivée à la grille, l'attention de la petite fille fut attirée par un régiment qui passait, musique en tête, et elle s'arrêta pour le voir défiler. Le soleil était brûlant ; lorsque Catherine rentra, elle était fort rouge et peu après elle se plaignit d'un grand mal de tête, et l'on fut obligé de la coucher. Quel ne fut

pas l'effroi de sa mère lorsque deux heures plus tard, elle s'aperçut que l'enfant délirait. On envoya chercher le médecin, qui constata une insolation et fit mettre des compresses d'eau glacée sur le front de la pauvre Catherine. Jusqu'au lendemain la vie fut en danger; enfin on parvint à enrayer le mal et elle en fut quitte pour un violent mal de tête qui se prolongea pendant plusieurs jours.

Catherine a compris, maintenant, que lorsque les parents exigent une chose de leurs enfants, c'est toujours dans l'intérêt de ceux-ci.

Questionnaire. — Quelle recommandation la mère faisait-elle souvent à Catherine ?—Qu'arriva-t-il un jour à l'enfant ?—Quelle est la conclusion morale ?

LA SOIE.

Vous avez souvent vu, mes enfants, de la soie et du velours. Comme c'est doux, soyeux et luisant ! Savez-vous qui produit ces riches étoffes ?

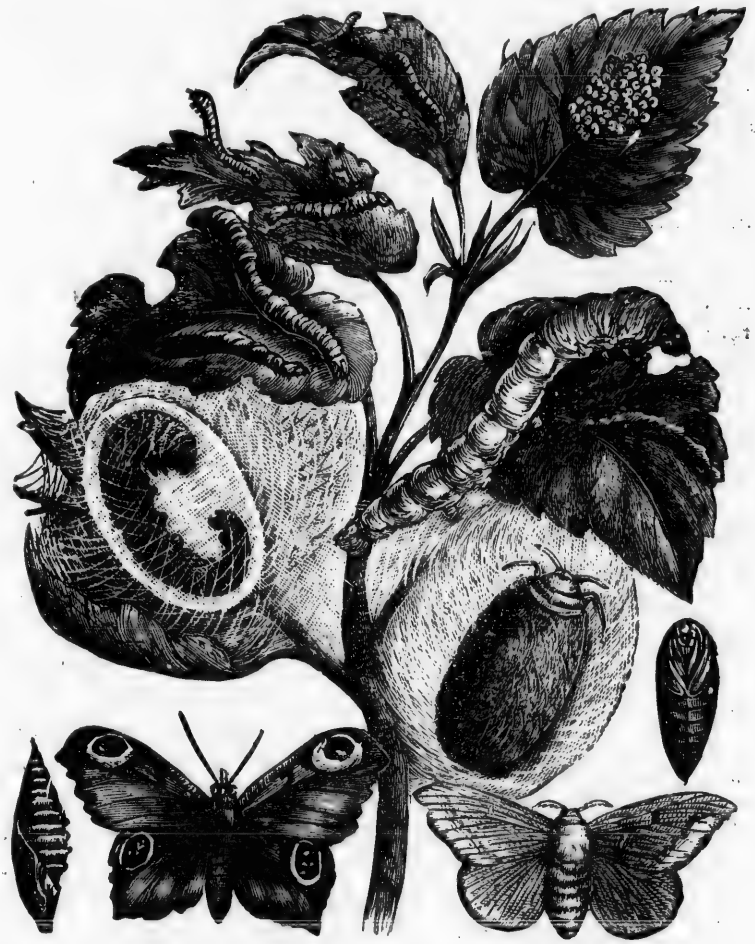
Il y a un insecte qui ressemble beaucoup à un papillon. Cet insecte pond plusieurs centaines de petits œufs, à peu près gros comme un grain de moutarde. Ces œufs deviennent de petits vers qui, aussitôt éclos, commencent à manger et à grossir. Ces vers sont de grands mangeurs. Tout le jour, ils font festin sur les tendres feuilles du mûrier blanc.

Après un certain nombre de jours, le ver commence à filer la soie jaune ou blanche. De ce fil de soie, le petit ver travailleur se fait une case, aussi appelée cocon.

—Comment, me direz-vous, le ver à soie peut-il filer ?

—Le ver file sa soie comme l'araignée, sa toile ; dans les premiers jours, on peut apercevoir le petit ouvrier à

travers le tissu qu'il fabrique ; mais bientôt il devient invisible à travers les couches nombreuses et serrées du fil dont il tapisse sa maison.



Quand le ver à soie s'est entièrement enfermé dans le cocon ou la case qu'il s'est faite, il tombe dans un état de

sommeil pour une quinzaine de jours ou plus ; alors, il brise son enveloppe, et apparaît au dehors métamorphosé en un gai papillon qui s'envole pour jouir d'une courte mais joyeuse vie. Cependant la plupart des vers à soie sont tués avant de devenir papillons.

—Comment cela ?

Les cocons sont placés dans un four très chaud et sont étouffés dans leur case ; autrement le ver percerait le cocon et au lieu d'un fil long et régulier, il ne resterait qu'un amas de bouts de soie

Le fil est dévidé sur des bobines pour être ensuite tissé, dans de riches manufactures, en soie, en satin, en velours, en rubans.

Vous laisseriez échapper un cri si vous aperceviez un de ces vers sur votre robe de soie ou votre habit de velours ; mais, s'il pouvait parler, le petit insecte aurait le droit de vous dire : " C'est mon bien ! c'est mon " bien ! ! je l'ai fait ; c'est une partie de moi-même ; il " m'a été volé !"

Questionnaire.—Comment appelez-vous l'insecte qui produit la soie ?—Racontez les diverses transformations qu'il subit.—Nommez les étoffes qu'on fabrique avec la soie.

LES MILLE ILES (Fragment.)

Quand Eve à l'arbre de la vie
De sa main eut cueilli la mort,
Sur la terre à jamais flétrie
On vit paraître le remord.

Puis Adam s'en fut sur la terre,
Qui déjà pleurait avec lui,
S'abreuver à la source amère
Où nous allons boire aujourd'hui.

Et les archanges, sur leurs ailes
Prenant l'Eden silencieux,
Au haut des sphères éternelles,
Le déposèrent dans les cieux.

Mais en s'élançant dans l'espace,
Ils laissèrent sur leur chemin
Tomber, pour indiquer leur trace,
Quelques fleurs du jardin divin.

Et ces fleurs aux couleurs mobiles
Tombant dans le fleuve géant,
Firent éclore les Mille-Iles,
Ce paradis du Saint-Laurent.

Au retour de mon long voyage,
Saluant le ciel canadien,
Je viendrais là, dans le feuillage,
Bâtir mon nid aérien.

La douce voix de la patrie,
Chantant au milieu des sapins
Bercerait mon âme attendrie
Au bruit de ses accords divins.

J'écouterais, quand du rivage
Mille voix s'élèvent en chœur
Ce que la fleur dit au nuage,
Ce que le flot dit à la fleur,

Ce que dit la rose embaumée
Quand, aux premiers rayons du jour
La brise fraîche et parfumée,
Vient tout bas lui parler d'amour.

OCTAVE CRÉMAZIE.

AIMÉ DE DIEU ET DES HOMMES.

Saint Antoine de Padoue est de tous les fils de saint François d'Assise, celui que l'on pourrait appeler par excellence, le saint aimé de Dieu et des hommes, le saint chéri de Jésus.

Glorifiée par l'Eglise catholique depuis plus de six siècles, sa douce mémoire est encore, malgré une si haute antiquité, et sera à jamais en bénédiction. Partout et toujours on verra les âmes éprouvées par les douleurs de cette vie d'exil s'empresser vers sa sainte et chère image. On aime à s'agenouiller, on aime à prier devant ce saint, mort dès l'âge de trente-six ans, au milieu même de ses héroïques travaux ; et en voyant l'enfant Jésus caresser avec tant d'amour ce noble fils du fondateur séraphique, cet infatigable conquérant des âmes, on ne peut s'empêcher de le chérir à son tour et d'invoquer avec confiance celui qui a tant aimé Jésus, et que Jésus a tant aimé.

Oh ! que la sainteté est douce et ravissante, quand elle naît, quand elle grandit, quand elle se consomme sur le fonds d'une perpétuelle innocence et d'une angélique bonté !

Telle fut celle de saint Antoine qui naquit à Lisbonne, l'an 1195.

Questionnaire.—A quel ordre religieux appartenait saint Antoine de Padoue ?—A quel âge mourut-il ?—Qui désigne-t-on par le fondateur séraphique ?—Où naquit saint Antoine de Padoue ?

Explications : Glorifié par l'Eglise.—Sa douce mémoire.—Héroïques travaux.—Angélique bonté.

MONUMENT CARTIER-BREBEUF.

Site.—Description.

Le monument est situé au centre du plateau historique où débarquèrent pour la première fois Jacques-Cartier et ses compagnons. Quoique en réalité peu élevé, ce plateau domine cependant les endroits immédiatement environnants. A vingt-cinq pieds au sud coule la rivière Saint-Charles, à l'ouest se trouve le lit du ruisseau Lairet, sur la rive opposée duquel est construit le petit village de Stadacona ; vers l'est, à une distance de quelques arpents, passe le chemin de Charlesbourg.

De ce plateau la vue est grandiose. Au sud, toute la ville de Québec, avec ses monuments historiques, ses temples, ses collèges, ses maisons de style antique, s'étale en panorama devant nos yeux. A l'ouest, sur les hauteurs de Sainte-Foye, se dressent le monument des Braves, les vieilles tours de Martello, Notre-Dame de Bellevue ; à l'est, on aperçoit les églises Saint-Roch et Saint-Jean, la Basilique, le Séminaire, l'Université-Laval. Le tout est dominé par la citadelle dont les bastions les plus élevés se dessinent nets et menaçants sur le fond bleu du ciel.

Au nord, s'étendent au loin des côteaux ondulés, formant les paroisses de Charlesbourg et de Lorette. Les blanches maisonnettes, les clochers étincelants prêtent de l'animation et du charme au tableau, dont la ligne sombre et basse des Laurentides, se perdant dans le lointain, forme l'arrière-plan.

Le monument, haut de vingt-deux pieds, est de forme carrée, et mesure huit pieds à la base et trois pieds au sommet.

Les fondations mesurent neuf pieds en tout sens, et s'enfoncent huit pieds en terre.

Le tout est orné de sculptures riches bien appropriées et exécutées avec un goût et un fini dignes d'éloges.

Au sommet, reposant sur une large corniche richement découpée en fleurs de lys et en rosaces, se trouve un groupe représentant les trois vaisseaux de Jacques-Cartier, la Grande-Hermine, la Petite-Hermine et l'Emerillon ; au-dessus des trois navires plane la couronne royale de France.

Au-dessus de cette corniche se trouve un bloc massif de granit poli sur lequel on a gravé quatre inscriptions ; au haut et en bas de chacune se trouve un écusson.

ÉCUSSONS ET INSCRIPTIONS

Sur la face nord, se trouve l'écusson de Cartier avec la devise " *Semper fidelis* " immédiatement au-dessous on lit l'inscription suivante :

Jacques-Cartier
et ses hardis compagnons
les marins
de la Grande-Hermine
de la Petite-Hermine
et de l'Emerillon
passèrent ici l'hiver
de 1535-36.

Au-dessous, l'écusson de lord Stanley de Preston, gouverneur-général du Canada (1), avec cimier, casque surmonté d'un aigle aux ailes déployées, avec devise : " Sans changer."

---

(1) Lord Stanley de Preston fut gouverneur-général du Canada de 1888 à 1893.

Voici l'inscription gravée du côté est

" Le 23 septembre 1625
les pères
Jean de Brébeuf, Ennemond Massé et C. Lallemant
prirent solennellement possession du terrain appelé Fort
Jacques-Cartier situé au confluent des rivières Saint-Charles et
Lairet pour y ériger la première résidence des
missionnaires jésuites à Québec."

Au-dessus, l'écusson de l'honorable A. R. Angers, (1) lieutenant-gouverneur de la province de Québec : cimier, une tête d'ange étendant ses ailes au-dessus d'un bouclier, avec la devise : " Par droits chemins."

Le côté sud est surmonté des armes du Cercle Catholique de Québec représentant le Sacré-Cœur avec la devise : " *In manifestatione veritatis*," et porte l'inscription :

" Le 3 mai 1526
Jacques-Cartier fit planter, à l'endroit où il venait de passer
l'hiver, une croix de 35 pieds de hauteur portant l'écusson
fleurdelisé et l'inscription :
" *Franciscus primus Dei gratia rex regnat.*"

Au-dessous, l'écusson du cardinal Taschereau, archevêque de Québec, et la devise de l'Eminentissime prince de l'Eglise : *In fide, spe et charitate certandum.*

Du côté ouest on a gravé une palme de martyr, avec à droite les noms : Jogues, Garnier, Masse et de Noue, et à gauche : Brébeuf, Lallemant, Buteux et Daniel, les martyrs héroïques qui ont fécondé de leur sang le sol de la Nouvelle-France.

---

(1) L'honorable A. R. Angers, lieutenant-gouverneur de 1887 à 1893.

Au dessous de leurs noms, on a sculpté l'écusson de la Compagnie de Jésus et sa devise qu'on retrouve sur tous les points du globe: " *Ad majorem Dei gloriam.*"

Extrait de *Fêtes nationales*, par J. B. CHOUINARD

NUNC DIMITTIS.

J'ai vu Pie IX ! Mon cœur déborde d'allégresse
Et se sent tressaillir d'un bonheur triomphant.
Mes lèvres ont pressé sa main avec ivresse,
Et sa voix paternelle a béni son enfant !
Nunc dimittis, Seigneur ! car j'ai vu la lumière
Qui répand sur le monde un rayon immortel.
Votre Christ m'a parlé par la bouche de Pierre :
Nunc dimittis, j'ai vu la gloire d'Israël !
Nommer Père celui qui de Dieu seul relève,
L'entendre doucement me répondre : " mon fils,"
En ce monde mauvais c'était mon plus doux rêve :
Il est réalisé, Seigneur, *nunc dimittis !*
Il est tel que la foi vivace de mon âme
Me le représentait dans mon pays lointain :
Sous son regard serein étincelle une flamme ;
C'est le calme du soir sous les feux du matin.
A son front le génie avec éclat rayonne
Et jette autour de lui de splendides clartés ;
Sur sa tête blanchie, ainsi qu'une couronne
Brillent en s'unissant vertus et dignités !

A. B. ROUTHIER.

Questionnaire.—Qui a composé le cantique commençant par ces mots " *Nunc dimittis*" ?
Qu'était Pie IX ?—En quelle année mourut-il ?
Combien d'années a-t-il régné ?
Qui est désigné par ces mots : " la bouche de Pierre " ?

LA MISSION DU PEUPLE CANADIEN.

Le peuple canadien, dont la patrie est la belle vallée du Saint-Laurent, a, lui aussi, une mission, c'est la véritable mission des races chrétiennes, des races baptisées, ça été d'implanter sur ce sol vierge d'Amérique l'étendard du catholicisme, de convertir les tribus infidèles, et sa mission encore c'est de travailler à l'extension du royaume de Dieu par la formation d'une nation avant tout française et catholique. Ceux qui pourraient douter de cette mission, n'ont qu'à ouvrir les pages de l'histoire, assister à la fondation de la colonie, suivre ses progrès ; ils n'ont qu'à parcourir les diverses parties du pays, et ils verront cette mission tracée en lettres de sang depuis l'embouchure du Saint-Laurent jusqu'au fond de nos lacs géants où il va prendre ses eaux. Dans leurs courses audacieuses à la conquête de nouvelles terres, les Portugais cherchaient la gloire des découvertes ; les Espagnols, de l'or ; les Hollandais, des comptoirs pour vendre leurs riches étoffes ; l'Anglais, la liberté ; les Français, nos pères avaient l'ambition de répandre le nom et l'amour de Jésus Christ. Nous voyons les rois de France se proposer, avant tout, lorsqu'ils jettent sur nos bords d'intrépides colons, de convertir les malheureux indigènes ; Jacques-Cartier en posant le pied sur ce sol, plantera de suite la croix, l'étendard de l'Eglise ; il prendra possession de ces contrées au nom de son seigneur et maître François Ier, sans doute, mais d'abord au nom de la religion.

C'est en vain qu'on voudra s'éloigner de ce noble but, la Providence ne le permettra pas. Elle engloutira dans l'Océan les vaisseaux d'un Roberval, d'un marquis de la Roche, parce que les repris de la justice, qu'on voulait donner comme premiers habitants à la colonie,

étaient indignes de la mission réservée à la nation française en Amérique. La Providence fera échouer de même les efforts d'un Chauvin, parce que ce dernier n'est point catholique, mais elle bénira les travaux d'un Champlain, d'un Laviolette, d'un Maisonneuve venant comme ce céleste envoyé procurer aux hommes les plus abandonnés les biens véritables qui seuls pouvaient les rendre heureux, même dès cette vie. Telle a été notre vocation; Y avons-nous répondu? Car il ne suffit pas d'être appelé, il faut répondre à sa vocation. C'est demander ce que notre patrie a fait pour Jésus-Christ et son Eglise.

L'Eglise canadienne a couru deux grands périls, périls suprêmes; elle eut à combattre le paganisme et le protestantisme; elle dut lutter contre l'Indien féroce, aveuglé par la superstition, et contre les Anglais devenus nos maîtres assez longtemps despotiques, après avoir été pendant cinquante ans les rivaux de nos ancêtres et leurs ennemis dans une guerre continuelle.

Le sauvage, l'Eglise canadienne le convertira; l'Angleterre devra céder devant la fermeté du Canadien catholique réclamant de justes droits.

" Foi et honneur! s'écrie le pieux et regretté abbé Ferland; portant ces deux mots sur les lèvres et dans le cœur, les missionnaires français ont fait briller le flambeau du christianisme et de la civilisation au milieu des peuplades plongées dans la nuit de l'infidélité." Quelles luttes, quels travaux, quelles souffrances! Mais aussi quelles conquêtes et quelle gloire! Le martyr, la mort attend le pionnier, le missionnaire; mais le sang répandu pour la foi est fécond et produit au centuple les conversions et appelle sur ses traces d'autes missionnaires, d'autres martyrs. Qu'importe, ils sont fidèles à leur mission, ils étendent le règne du Christ.

Explications : Vallée du Saint-Laurent.—Races chrétiennes.—Sol vierge.—Tribus infidèles—Lacs géants.—Malheureux indigènes.—Le règne du Christ.

SAINT THOMAS D'AQUIN.

La journée avait fui pleine et laborieuse,
Le temple était désert, la nuit silencieuse,
Les fils de Dominique étaient dans le sommeil.
Seul aux pieds de son Dieu, le Docteur angélique
Le priait d'approuver par un signe authentique
L'écrit que tant de vœux appelaient au réveil.

Et le Christ était là debout sur cette page
Où Thomas précisait dans son noble langage,
L'exacte vérité du Divin Sacrement ;
Et la voix de Jésus à son âme ravie
Disait dans un accent de douceur infinie :
" Du mystère d'amour tu parles dignement ! "

C'est alors qu'empruntant les harpes séraphiques
Des sons tombés des cieux il formait ces cantiques
Que l'amour et la foi répèteront toujours.
Il ouvrait dans l'Eglise un concert de louanges
Que les siècles verront se joindre au chant des anges
Tant qu'ils prolongeront leur cours !

Quand du Dieu de l'autel se célèbre la fête,
Quand les chants inspirés de son Royal Prophète
Avec des flots d'encens s'élèvent vers l'Agneau ;
Quand les nouvelles fleurs, les flambeaux et les âmes
Confondant leurs parfums, leurs élans et leurs flammes
Forment un spectacle si beau ;

Quand rayonne l'hostie à nos yeux pleins de larmes,
Lorsque l'on croit du ciel entrevoir quelques charmes,
Et que le cœur se fond d'amour et de bonheur,
Dans le calme du soir au Dieu qui nous inspire,
En soupirs enflammés, oh ! qu'on aime à redire
Le cantique du saint Docteur !

" Je t'adore humblement, Divinité voilée :
" Ta gloire n'est pas là brillante et révélée,
" Mais ma raison s'immole et mon cœur est soumis.
" Lorsqu'en te contemplant succombe ma faiblesse,
" Quand mes sens sont trompés, je crois que ta tendresse
Nous donne ce qu'elle a promis !

" O Verbe-Vérité, j'adore tes paroles ;
" Je te vois plus caché sous ces faibles symboles
" Que sur la croix sanglante où tu voulus mourir
" Je te crois Homme et Dieu dans l'ombre du mystère,
" Et du larron contrit répétant la prière
" J'implore aussi ton souvenir.

" Hélas ! je ne vois pas tes blessures divines
" Comme l'heureux Thomas quand vers lui tu t'inclines
" Pour l'élever à toi dans un fidèle amour ;
" Je confesse mon Dieu, mais rends ma foi plus vive,
" Mon espérance en toi plus ferme et plus active
" Que je t'aime plus chaque jour.

" De la mort du Seigneur, mémorial sublime,
" Pain vivant, ta vertu vivifie et ranime
" L'homme que dès l'exil tu sais diviniser.
" De toi seul, je t'en prie, oh ! que je puisse vivre,
" Et que dans tes douceurs où mon âme s'enivre
" J'aille souvent me reposer.

" Pélican de l'amour, verse sur mes souillures
" Le sang qu'ont fait jaillir tes cruelles blessures
" Pour me rendre sans tache à tes regards divins ;
" Une goutte suffit pour laver tous les crimes,
" Sauver tout l'univers et fermer les abîmes
Ouverts pour les pauvres hu[illegible]

" Jésus, que j'aperçois voilé sous un nuage,
" J'ai soif de contempler l'éclat de ton visage.
" Exauce ce désir par toi-même inspiré ;
" Oh ! viens me découvrir ta beauté glorieuse,
" Qu'au ciel en la voyant mon âme soit heureuse,
" Mon cœur enfin désaltéré ! "

(Une sœur du P. S.)

De quelle hymne cette poésie est-elle la traduction ?— Qu'était Saint Thomas d'Aquin ?—Comment est-il surnommé et pourquoi ?

LA PLANTE.

Une plante comprend cinq parties principales : la racine, la tige, les feuilles, les fleurs et les fruits.

La tige forme le corps principal de la plante, elle tient à la terre par la racine et porte les feuilles, les fleurs et les fruits.

Les feuilles sont vertes et placées tout le long de la tige.

Les fleurs sont de différentes couleurs et terminent la tige.

Les fruits sont ce qui reste des fleurs après qu'elles sont flétries.

Par exemple, le trèfle est une petite plante dont les feuilles sont en trois parties et dont la tige porte des feuilles des fleurs et une graine.

Questionnaire.—Quelles sont les parties d'une plante ?—Décrivez la tige,—les feuilles,—les fleurs,—les fruits.

NOTRE CLIMAT.

INFLUENCE DE LA CONFIGURATION DU SOL SUR LA TEMPÉRATURE.

"O Canada, mon pays, mes amours!"

Oui, car nous chantons un pays aussi grand, aussi étendu en superficie que presque tous les pays de l'Europe réunis.

L'aspect physique de l'immense surface du Canada diffère beaucoup de caractère, sans que cependant l'harmonie de l'ensemble en soit troublée par des bouleversements de détails. La chaîne de montagnes, qui nous environnent, exerce sur les vallées habitées une influence tempérée, mais les audacieuses Montagnes Rocheuses produisent des changements trop brusques dans les indications thermométriques et hygrométriques, tandis que les collines de Notre Dame, d'un côté, et les Laurentides, de l'autre, nous procurent un *home* et un séjour confortables, qui, sans elles, seraient inhabitables.

Nos étendues d'eaux sont si vastes, que sur les flots de ces grandes nappes humides, les navires de toutes les marines du monde pourraient naviguer à l'aise pendant des jours entiers sans s'apercevoir mutuellement.

A travers cette belle vallée du Saint-Laurent, s'écoulent vers la mer plus de la moitié des eaux douces du globe entier. Celles qui passent devant la ville de Montréal, quand ces eaux sont basses et que les petits cours sont presque à sec, peuvent se chiffrer approximativement par vingt à trente millions de pieds cubes, quantité plus que suffisante pour apaiser la soif et satisfaire les besoins domestiques et industriels du monde entier.

Au printemps et à l'automne, cette quantité est presque doublée.

Pour un œil pratique, cette énorme masse d'eau, provenant en grande partie des vapeurs humides de l'Océan Pacifique, serait considérée comme un magnifique véhicule pour le commerce et les moyens de transport; mais pour l'homme réfléchi, ces eaux ont une mission bien supérieure : celle de tempérer le climat des saisons et de nous procurer par là une vie pleine de santé et d'agréments.

Le peu d'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer exerce aussi son influence sur notre climat.

Pendant que d'autres parties du continent—comme le Mexique, par exemple—nous dominent de près de mille pieds, nous sommes heureux et reconnaissants d'habiter un pays bien moins élevé. Une moyenne de trois cents pieds d'altitude est amplement suffisante.

Ainsi Montréal, aux eaux basses, n'est que de dix-huit pieds au-dessus du niveau de la mer. Et cette altitude est des plus favorables pour notre climat.

Si nos plateaux de la côte nord étaient aussi élevés que ceux du sud, la végétation se composerait exclusivement de mousses, et la vie animale deviendrait presque impossible. Mais, heureusement que toutes nos pentes qui s'inclinent vers les océans du nord sont longues et douces.

Donc, si la configuration de notre continent n'était pas celle qu'il a maintenant, nous serions exposés, du nord, d'un côté, et de l'Océan Pacifique, de l'autre, à de telles vicissitudes de température, si soudaines et si immenses dans leur portée, que l'homme n'y pourrait résister, malgré son ingéniosité et l'ampleur de ses ressources pour les combattre.

M. le docteur W.-H. HINGSTON.

Questionnaire. — Quelles sont les montagnes du Canada ?—De quel grand fleuve est-il parlé ?—Quelle est l'influence des montagnes sur les vallées ?—Quelle est l'influence des eaux sur le climat des saisons ?

Quelle est l'altitude de Montréal, aux eaux basses, au-dessus du niveau de la mer ?

Mgr DE SÉGUR AUX ELÈVES DU PETIT SEMINAIRE DE MONTMORILLON.

Paris, le 15 décembre 1872.

Mes bien chers enfants,

Jeudi prochain 19, je vais avoir le bonheur de fêter le 25e anniversaire de ma première messe, mes " noces

d'argent" comme on dit. Je viens vous demander de m'aider, ce jour-là, à remercier le bon Dieu moins indignement, et à obtenir miséricorde pleine et entière pour mes manquements, mes misères de tous genres, pendant ce quart de siècle. Un jour, votre tour viendra et vous aurez à bénir la bonté divine, comme je fais moi-même en ce grand et touchant anniversaire. Vos excellents Pères et maîtres, voudront bien ne pas non plus m'oublier au saint autel.

Adieu, mes enfants très chers, mes vrais petits amis que j'aime de plus en plus en la sainte charité de Notre-Seigneur JésusChrist.

L. G. DE SÉGUR,
Chan. évêque de Saint-Denys.

LA LEÇON DE LA FLEUR.

" Prends garde ! éloigne-toi de cette fleur que j'aime ;
Si tu me l'effeuillais j'en aurais du chagrin,
Et puis mon cher petit Paulin,
Tu pourrais te piquer toi-même."
Ainsi parlait de loin la mère avec douceur ;
Elle brodait sous la charmille ;
Mais laissant bien souvent s'arrêter son aiguille,
Pour surveiller l'enfant du regard et du cœur.
Paulin disait tout bas : " La chose est-elle vraie ?
Une fleur me piquer, c'est fort !
Si c'était une abeille encor.
Je ne suis pas un marmot qu'on effraie,
Et je vais essayer d'abord."
Or, la fraîche fleur purpurine
Se balançait au bout d'un rameau d'églantier.
Ce qu'il advint, on le devine :
En s'élançant pour le faire plier,

L'enfant déchira son visage
Aux longs piquants cachés sous le feuillage....
Il ne jeta pas un seul cri,
Par orgueil, espérant cacher son aventure ;
Mais comment cacher sa figure,
Où l'églantier avait écrit :
" Qu'il s'agisse ou non d'églantine
La désobéissance a toujours une épine !

SOPHIE HUE.

Questionnaire.—Pourquoi la mère conseille-t-elle à l'enfant de s'éloigner de la fleur ?—Citez un insecte qui ressemble beaucoup à l'abeille et qui pique comme elle.—Quelle a été la cause de cette désobéissance ?—En quel endroit de ce récit est-il dit que la désobéissance a toujours son châtiment ?

LA PAUVRE FEMME ET LE DENIER DE SAINT-PIERRE.

Une pauvre femme avait pour toute ressource une poule. Chaque jour, cette poule lui donnait un œuf; chaque semaine, Monsieur le Curé recevait, pour le denier de saint Pierre, l'argent provenant de la vente des œufs. Cependant, la poule allait de temps en temps faire de petites excursions dans un champ voisin de la chaumière. Le propriétaire, irrité des dégâts que lui causaient ces excursions, tua la poule de la pauvre femme. Grande désolation ! comment contribuer au denier de saint Pierre ?

La fervente chrétienne ne se découragea pas ; elle est assez forte encore. Chaque jour elle se rend au bois et y fait deux fagots ; elle vend ses fagots et en porte le prix au curé. Mais le bon Dieu voulut éprouver sa constance et sa générosité. Elle tomba malade et se vit clouée sur son misérable grabat. Où trouvera-t-elle le moyen de continuer son œuvre de charité ?

Une femme, sa voisine, touchée de sa faiblesse et de son dénûment, lui porte chaque jour un verre de vin. Que fait notre héroïque malade ? Elle verse le vin dans une bouteille ; lorsque la bouteille est pleine, elle la fait vendre, et le produit en est encore pour le denier de saint Pierre.

Ne sentez-vous pas des larmes d'émotion mouiller vos paupières à la lecture de ce touchant récit ? O charité chrétienne, que tes industries sont merveilleuses, comme tu sais grandir et transformer en héros les cœurs les plus petits, les plus simples en apparence Divine charité, viens aussi embraser nos cœurs, viens leur livrer le secret de tes pieuses industries et de tes généreux sacrifices.

Questions.—Que possédait la pauvre femme ?—Comment contribuait-elle au denier de saint Pierre ?—Quelle épreuve Dieu lui envoya-t-il et que fit-elle pour continuer son héroïque charité ?—Quels doivent être nos sentiments à la lecture de ce récit ?

LA PUISSANCE D'UN *PATER.*

Frédéric Soulié, un de nos célèbres romanciers contemporains, allait mourir. Elevé en dehors de tout principe religieux, n'ayant jamais appris un mot de prière, le malheureux écrivain ne pensait pas à son âme.

Une sœur de charité, agenouillée au pied de son lit disait de tout son cœur le rosaire. Des larmes se formaient sous ses paupières et roulaient sur ses joues. Le malade leva la tête. " Que dites-vous donc ainsi, ma sœur ?—Notre Père qui êtes aux cieux, etc., etc.—Que c'est beau ! Redites-le donc encore ! " Et la sœur de recommencer. " C'est magnifique ! Je veux l'apprendre avec vous....."

Et comme un enfant l'apprend des lèvres de sa mère, ainsi Frédéric Soulié apprit mot par mot l'Oraison dominicale des lèvres de cet ange de charité dont la prière avait touché le cœur de Dieu. Cet homme qui avait blasphémé, qui avait cherché à entraver le règne de Dieu sur la terre, répéta avec attendrissement : Que votre nom soit sanctifié ..... Que votre règne arrive....."

Il mourut dans la paix du repentir, après s'être réconcilié avec Dieu, en murmurant ces fortifiantes et suaves paroles. Comme La Fontaine, il avait demandé à ses derniers moments qu'on le laissât mourir sur la cendre.

Devoir.—Ecrire à une amie pour lui raconter cette anecdote.

LA GRAND'MÈRE.

" Dors-tu ? Réveille-toi, mère de notre mère :
D'ordinaire, en dormant, ta bouche remuait ;
Car ton sommeil souvent ressemble à la prière
Mais, ce soir, on dirait la madone de pierre ;
Ta lèvre est immobile et ton souffle est muet.

" Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume ?
Quel mal avons-nous fait pour ne plus nous chérir ?
Vois, la lampe pâlit ; l'âtre scintille et fume ;
Si tu ne parles pas, l'âtre qui se consume
Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir.

" Montre-nous donc ta Bible et tes belles images ;
Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux ;
L'Enfant-Jésus, la crèche et le bœuf et les Mages ;
Fais-nous lire, du doigt, dans le milieu des pages,
Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous.

Mère !... Hélas ! par degrés s'affaisse la lumière
L'ombre danse joyeuse autour du noir foyer
Les esprits vont peut-être entrer dans la chaumière,
Oh ! sors de ton sommeil, interromps ta prière,
Toi qui nous rassurais, veux-tu nous effrayer ?"

Leur gémissante voix longtemps se plaignit seule.
La jeune aube parut sans éveiller l'aïeule,
La cloche frappa l'air de ses funèbres coups ·
Et le soir, un passant, par la porte entr'ouverte,
Vit devant le saint livre et la couche déserte
Les deux petits enfants qui priaient à genoux.

VICTOR HUGO.

CÉRÉALES.

Dans l'antiquité païenne, Cérès passait pour avoir enseigné aux hommes l'agriculture. De Cérès on a fait céréales, nom donné à certains produits agricoles qui forment la base de la nourriture de l'homme et des animaux. Le blé ou froment est la première des céréales. Avec le blé on fait le meilleur pain. Les autres céréales qui entrent dans la fabrication d'un pain bien inférieur à celui du froment, sont : le seigle, l'orge, l'avoine le sarrasin et le maïs.

Le pain d'épice est fait de farine de seigle mêlée à des substances aromatiques.

La bière a l'orge pour base.

L'avoine entre dans l'alimentation des chevaux, des moutons et des volailles.

Le sarrasin, ainsi nommé des Arabes ou Sarrasins qui l'introduisirent en Europe, engraisse les volailles.

Avec le maïs, originaire de notre beau continent d'Amérique, on fait des bouillies, des galettes et quelquefois du pain. Le pain de maïs est léger et agréable, mais peu nutritif.

Le riz ne vient que dans les pays chauds et marécageux.

C'est la nourriture favorite des Chinois et des Hindous.

Afin de nous rappeler le domaine absolu de Dieu sur nous et sur nos récoltes, l'Eglise a institué les Rogations, jours de prières et de supplications en faveur des biens de la terre que menacent mille fléaux.

Questionnaire.—Dites l'origine du mot céréale.—Nommez la première céréale.—Dites les différents usages de l'avoine.... de l'orge.... du sarrasin.... du maïs.... l'origine du sarrasin.... du maïs ?—Dans quel pays se nourrit-on presque exclusivement de riz ?—Pourquoi les Rogations ont-elles été instituées ?

L'ASSIDUITÉ AU TRAVAIL.

La petite Georgette venait de s'installer auprès de la fenêtre pour remplir la tâche journalière imposée par sa maman. Georgette soupirait un peu en considérant son petit frère, âgé seulement de quatre ans, qui prenait ses ébats dans le jardin.

" Dépêche-toi, lui dit sa mère ; si, à midi tu as fini d'ourler cette serviette, après dîner, je te conduirai au moulin avec ton frère, et la meunière vous fera goûter avec du bon lait chaud et du pain de seigle.

—Oh ! j'aurai bien fini avant midi, s'écria Georgette, il ne faut pas deux heures pour ourler une serviette ! "

Sans doute, il ne fallait pas ce temps-là pour un si petit travail, mais Georgette n'avait pas l'assiduité désirable pour achever prestement sa tâche ; tantôt elle s'interrompait pour agacer le jeune chat couché sur l'appui de la fenêtre, ou bien elle regardait le jardinier arrosant ses plates-bandes ; l'instant d'après, voulant reprendre son ouvrage, l'aiguille se trouva défilée et il fallut la chercher pendant longtemps,

" Tu n'auras pas fini, Georgette ! disait la mère.

— Oh ! J'ai encore une heure ! répondait la petite fille."

Et elle continua de se laisser distraire par la mouche emprisonnée dans les rideaux, par l'oiseau traversant l'espace à tire-d'aile, etc.

Tout à coup, Georgette vit sa mère étendre la nappe pour mettre le couvert. Elle se hâta alors et ne leva plus les yeux. Comme midi sonnait, le père entra pour dîner.

" As-tu fini ta tâche, Georgette ? demanda la mère.

—Oh ! maman, il en reste seulement long comme le doigt.

—C'est encore trop, ma fille, puisque tu avais un temps

plus que suffisant. De plus, ce dernier ourlet est horriblement mal cousu. Après dîner, j'irai au moulin avec ton frère et pendant ce temps-là tu déferas ton ourlet et tu le referas.

La pauvre Georgette comprit, mais trop tard, les inconvénients de l'étourderie et de la légèreté.

Questionnaire.—Quel travail la mère imposa-t-elle à Georgette ? — Quelle récompense lui promit-elle ? — Que fit Georgette, et quelle fut sa punition ?

HISTOIRE DE MON AIGUILLE.

Petite aiguille qui brillez entre mes doigts, d'où venez-vous ? Si je ne me trompe, vous avez dû joliment voyager pour arriver jusqu'à moi. Je vais vous raconter votre histoire comme l'on fait aux petits enfants dont la mémoire ne saurait remonter jusqu'au jour de leur naissance.

D'abord, des ouvriers appelés mineurs sont allés chercher, dans les profondeurs de la terre, le minerai propre à former l'acier dont vous êtes faite. C'est dans de grandes usines nommées hauts-fourneaux que ce changement a eu lieu. Puis l'acier, tourné, étiré, juste à la grosseur convenable, on l'a coupé en petits morceaux ; chaque morceau appointé d'un côté et percé de l'autre, est venu se ranger dans un petit papier noir plié comme une lettre, et l'Angleterre, où se fabriquent les meilleures aiguilles, expédie dans le monde entier ces petits paquets ; ainsi vous êtes venue à moi, petite aiguille.

Aiguille, ma compagne fidèle, je vous aime, car c'est ma bonne mère qui vous a mise entre mes doigts ; si j'acquiers quelques qualités utiles, je vous les devrai : j'avais un penchant marqué pour l'oisiveté, mais, ô chère petite conseillère, vous m'avez corrigée de ce vilain défaut, en

me montrant les jolis travaux qu'on peut exécuter avec votre aide. Dernièrement, j'ai pu, grâce à vous, coudre deux petites chemises pour un malheureux enfant dont les parents sont dans la dernière misère, et, par là, mon cœur a savouré le doux plaisir de la charité.

En ce moment, ma tâche est achevée; je vais vous piquer avec soin sur ma pelote, et, demain, je vous reprendrai gaîment pour travailler à une jolie broderie destinée à ma mère. Ce présent me vaudra plusieurs bons baisers: encore une douce joie que je vous devrai, petite aiguille!

Devoir.—Résumez par écrit le texte que vous venez de lire.

À L'ANGE GARDIEN.

Salut, Ange béni, guide sûr et fidèle
De l'homme voyageur cheminant vers les cieux !
Dans l'ardeur du combat, couvre-moi de ton aile ;
De tous mes ennemis, rends-moi victorieux.

Toi qui vois du Seigneur la face auguste et sainte,
Obtiens moi pour le bien lumière et charité !
Inspire-moi du mal une profonde crainte,
Qu'en tout je sois docile à ton autorité.

Dans les jours d'abondance, à l'heure de détresse,
Dans la joie ou le deuil, les pleurs ou l'allégresse,
Porte mes vœux ardents au divin roi Jésus.

Et quand la mort viendra briser mes tristes chaînes,
Terminer mon exil, mettre fin à mes peines,
Qu'avec toi je m'envole au séjour des élus !

Définition des mots.—guide..voyageur..combat..ennemis...autorité...abondance...joie...séjour des élus.

NOTRE BERCEAU.

(FRAGMENT.)

Un jour, vers le milieu du seizième siècle, trois petits vaisseaux montés par des hommes intrépides, et commandés par un hardi capitaine, ouvrant leurs voiles à la brise du ciel comme des oiseaux fuyant devant la tempête, s'éloignèrent de cette terre d'Europe où l'orgueil de l'esprit et la corruption du cœur préparaient de si formidables catastrophes.

Elles étaient bien frêles, ces nefs aventureuses, mais le Maître des eaux et des vents veillait sur elles. Après une navigation longue et pénible, les trois navires abordèrent à une plage inconnue, et leur chef y planta une croix ornée des armes de son souverain. Cette plage, c'était la plage de Gaspé, c'était le Canada ; ces hommes, c'étaient des Français ; ce chef, c'était Jacques-Cartier.

Jacques-Cartier ! c'est le nom qui rayonne au frontispice de notre histoire. Une année après cette première expédition, il pousse plus avant, il touche à Stadaconé-Québec : il va lire l'évangile selon saint Jean aux indigènes d'Hochelaga-Montréal. C'en est fait, le grain de sénevé est jeté en terre, et, avec l'aide du ciel, il grandira et deviendra un arbre aux puissants rameaux et au verdoyant feuillage.

THOS. CHAPAIS.

Mots à expliquer :—Nef, Gaspé, Canada, Jacques Cartier, frontispice, Stadaconé, Hochelaga.

LE COTON.

La mère d'Eva, atteinte d'un rhumatisme s'enveloppait la jambe avec du coton cardé : " Maman, demanda la petite fille, d'où vient donc ce coton si doux, si soyeux ? "

—Mon enfant, répondit la mère, le coton vient d'un arbre appelé cotonnier, qui croît seulement dans les contrées chaudes de l'Asie et de l'Amérique.

—D'un arbre ?..... oh ! comme c'est étrange ! et peut-on l'employer à beaucoup d'usages ?

—Tu ne réfléchis pas à ce que tu me demandes, ma fille ; de quoi te sers-tu donc pour ta broderie ?

—Comment ! le coton à broder est aussi tiré du cotonnier ?

—Sans doute, et même certains fils qui ont plus de résistance et dont on se sert pour coudre ; puis d'autres encore sortent des filatures pour être tissés et former différentes étoffes, telles que le calicot, le nankin, la mousseline, etc.

—Mais en vérité, cet arbre est un trésor ! Il doit falloir des quantités d'ouvriers pour récolter tout ce coton.

—Ce sont des nègres qui travaillent la plupart des plantations de cotonniers, et ce sont eux qui le ramassent et en font d'énormes ballots, dont la plus grande partie est expédiée en Europe.

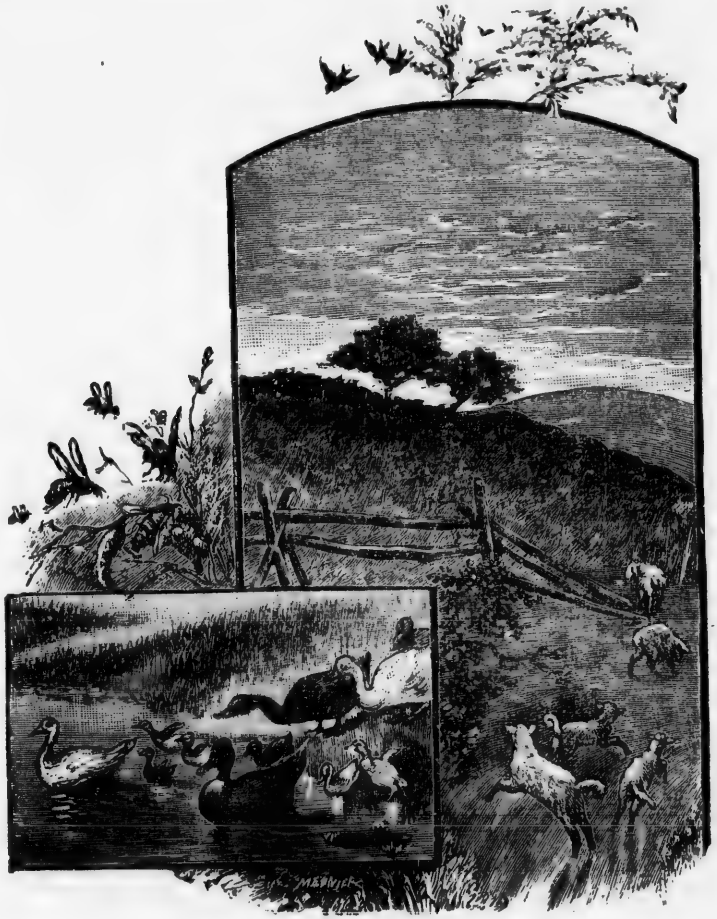
Questionnaire.—D'où vient le coton ?... Quels tissus fait-on avec le coton ?

DES TROIS ETATS DES CORPS ET DES TROIS RÈGNES DE LA NATURE.

On donne le nom de corps, en général, à tout ce qui occupe une certaine portion de l'espace, à tout ce qui peut frapper nos sens. Ainsi un animal, une plante, une pierre, l'eau, l'air, même un grain de poussière, sont des corps.

Tous les corps répandus dans la nature se présentent sous trois aspects ou états différents : l'état solide,

comme les pierres, le bois ; l'état liquide, comme l'eau, l'huile, les sirops, l'état gazeux, comme l'air que nous respirons.



Quelques corps peuvent exister sous les trois états dont nous venons de parler. Ainsi un liquide peut devenir solide, un solide peut devenir gazeux.

Et tout cela, par l'effet d'une chaleur suffisante ou d'un froid intense.

On divise aussi ce qui existe sur la terre en trois classes qu'on appelle les trois règnes de la nature.

Les corps qui ont la vie, qui naissent et meurent, remuent et agissent, vont et viennent comme l'homme et les animaux, forment le règne animal.

Les corps qui naissent, grandissent, et meurent, mais qui sont attachés au sol, qui ne changent pas de place et n'ont pas de volonté, forment le règne végétal ; tels sont les arbres, les plantes.

Les corps qui n'ont pas de vie, qui ne naissent pas ni ne meurent pas, forment le règne minéral ; comme les pierres, le sable.

Questionnaire—Qu'appelle-t-on corps ?—Sous combien d'états différents les corps peuvent-ils exister ?—Nommez les trois règnes de la nature et ce qui les distingue les uns des autres.

L'EAU ET LE LAIT.

L'eau et le lait, mes enfants, sont des boissons bien utiles, bien nécessaires. L'un et l'autre sont des liquides. Expliquons vite ce grand mot ; à votre âge, vous n'êtes plus des bébés et l'on peut vous parler comme à des enfants raisonnables.

Un corps est à l'état liquide quand il coule facilement et qu'il prend la forme du vase dans lequel on le met.

Il y a entre l'eau et le lait plusieurs ressemblances frappantes, bien qu'il y ait aussi beaucoup de différences.

L'eau n'a pas de goût particulier ; elle est transparente, c'est-à-dire qu'on voit à travers ; le lait est blanc et a un goût sucré, très agréable.

Dieu fait descendre l'eau sous forme de pluie dans les puits, les fontaines, les rivières qui en sont comme les réservoirs, et il nous donne le lait par l'intermédiaire de la vache et de plusieurs animaux domestiques.

L'eau et le lait peuvent également devenir solides : la première se change en glace sous l'action du froid, tandis qu'au contraire c'est sous l'action de la chaleur qu'on retire du lait la crême et le beurre.

On se sert de l'eau et du lait comme d'une boisson rafraîchissante; on emploie ces deux liquides pour préparer de nombreux aliments ; mais le lait est plus nourrissant, l'eau est de beaucoup plus nécessaire.

Admirons, mes chères petites, la bonté de Dieu, qui nous donne l'eau en abondance, parce qu'il sait qu'elle est indispensable à notre vie.

Puisqu'il a pour nous les délicates tendresses d'un père, aimons-le d'un amour reconnaissant tous les jours de notre vie.

Questionnaire.—Qu'entend-on par liquide ?—Quel est le goût du lait ?—A quels usages communs sont employés l'eau et le lait ?

UNE MÈRE A SA FILLE.

Enfant, qui seras femme,
N'ouvre jamais ton âme
Qu'aux modestes vertus ;
Que ta charité sainte
Berce et calme la plainte
Des esprits abattus !

Que ta pure espérance
Relève la souffrance ;

Que ton hymne de foi,
Comme une chaste offrande,
Monte au ciel et répande
La paix autour de toi.

Sois l'ange qui console :
De ta douce parole
Prodigue le secours ;
Au malheur, tends l'oreille ;
Près du malade, veille ;
Et près du pauvre, accours.

Travaille, prie et chante ;
Le travail t'ennoblit,
La foi te rend touchante,
La gaîté t'embellit

Coule une vie obscure
Que le devoir remplit :
L'onde à l'ombre est plus pure,
Rien ne trouble son lit.

(Louise Colet.) (1)

Questionnaire.—Quelles sont les qualités et les vertus recommandées par cette mère à sa fille ?—Que veut dire la mère par ces mots : " Sois l'ange qui console."

PREMIÈRE MESSE AU CANADA.

(Dite le 7 Septembre 1535 à l'Ile-aux-Coudres.)

Un autel de feuillage et de mousse est dressé
Au sommet du côteau, sur un tronc renversé.
Au-dessus, un massif de coudriers et d'ormes,
Ombrageant le rocher de leurs branches énormes,

(1) Madame Colet (Louise), femme de lettres, née en 1810, morte à Paris le 8 mars 1876.

Ressemblent aux arceaux d'un temple naturel.
Des lianes on voit les verdoyants cordages
Retomber en festons au-dessus de l'autel
Et des cierges bénits parmi les fleurs sauvages
Dont les pieuses mains du prêtre et des marins
Ont jonché le sol vierge et les degrés divins.
Sur les bras de la croix rustique se balance
Un faisceau d'étendards aux armes de la France.
Cependant, est venu le moment solennel,
Et le prêtre gravit les marches de l'autel.
L'équipage vêtu de ses habits de fête
S'agenouille et Cartier se prosterne à leur tête....
Notre patrie a vu des jours victorieux,
Mais jamais elle n'eut d'instant plus glorieux.
Le prêtre auguste et saint avec la blanche hostie,
Elève vers le ciel un regard qui supplie.
Pour la première fois dans ce pays nouveau
Est offerte la chair et le sang de l'Agneau.
Le flot attentif baise, avec respect la plage,
Et la brise au rameau suspend son doux ramage,
Car ce vaste désert est devenu sacré
Depuis que du Sauveur le sang l'a consacré,
La France américaine, en ce moment suprême,
A reçu l'onction de son premier baptême.
Et Cartier crut ouïr dans les hauteurs des cieux,
Joint à la voix du prêtre, un chant mystérieux :
C'était l'hymne d'amour et de reconnaissance
De la terre et des mers chantant leur délivrance ;
C'était la sainte voix de leur ange gardien
Qui priait au berceau du peuple canadien.

M. l'abbé CASGRAIN.

Devoir.—Traduire en prose " La première messe au Canada."

FLEURS DE MAI.

De ses mains mignonnes et roses,
Mai, le front couronné de fleurs,
Ouvre le calice des roses
Et fait épanouir nos cœurs.

Cueillons, enfants, pour notre mère
Des gerbes d'odorants bouquets.
Unissons lilas, primevères,
Jolis narcisses, frais muguets.

Ces fleurs à l'auguste Marie,
Disent tout bas et chaque jour,
Un chant dont les flots d'harmonie
Sont l'emblème de notre amour.

MARIE BEAUPRÉ.

AU BORD DE LA MER.

Edith emmena sa petite sœur jouer sur le sable, au bord de la mer.

Elles virent ça et là un grand nombre de jolies coquilles, de petites pierres, et se mirent à les ramasser, cherchant d'autres coquilles, d'autres pierres, et, pendant ce temps, l'heure de la marée s'avançait et elles n'y pensaient pas.

Oh ! qu'allons nous faire ? s'écria Edith, et sa petite sœur commença à pleurer.....

Un jeune garçon qui était à quelque distance sur le sable, vit le danger que couraient ces petites filles.

Il était brave et bon, il courut aussitôt sur le lieu et s'avança dans la mer pour leur venir en aide.

Nu pieds il ne s'inquiéta pas de l'eau, mais les bottines et les bas d'Edith furent tout trempés, l'eau ne les avait pas respectés.

Le garçon porta avec précaution la petite sœur d'Edith sur la grève où il la laissa en sûreté.

Les petites filles coururent aussitôt à la maison et racontèrent à leur maman combien ce garçon avait été bon pour elles.

La maman fut on ne peut plus heureuse, et elle lui envoya un joli cadeau pour la bonne action qu'il avait faite.

Mots à expliquer.—Sable . . . . coquilles . . . . Marée . . . . grève.

LE SUCRE ET LE SEL.

Voici dans ces deux soucoupes, une fine poudre blanche qui vous présente le même aspect ; si je chan-

geais les soucoupes de place, vous ne vous apercevriez pas du changement.

Mais mettez une pincée de la première poudre sur votre langue ; aïe ! elle vous pique, vous la rejetez ; c'est du sel. Faites de même pour la seconde : vous lui trouverez un goût doux et agréable qui épanouit vos traits, au lieu de les contracter ; c'est du sucre.

Le sucre a une origine végétale. C'est le produit d'un arbrisseau appelé canne à sucre qui croît surtout dans le sud des Etats-Unis, ou d'une plante appelée betterave, ou d'un arbre du Canada appelée érable.

L'érable est l'arbre national du Canada qui en a placé la feuille dans son écusson, en compagnie du castor.

Le sucre d'érable se fait avec la sève que l'on extrait de l'arbre au printemps. On transforme cette sève, par la chaleur, en sirop, en *tire* et en sucre.

Le sel, au contraire, est une substance minérale ; on l'extrait, comme la pierre, du sein de la terre et il prend alors le nom de sel gemme ; celui qui provient de l'évaporation de l'eau de mer se nomme sel marin.

Le sel est un objet de première nécessité, sans lequel la plupart des mets seraient insipides ; le sucre est un objet de luxe que les familles pauvres ne connaissaient guère autrefois.

Le sel a la propriété de conserver certains aliments qui se gâteraient vite : la viande, le beurre ; à l'aide du sucre, on conserve des fruits transformés en confitures.

On emploie généralement le sucre et le sel en petite quantité comme assaisonnement ; leur usage abusif serait également nuisible à la santé.

Questionnaire.—Quel est l'origine du sucre ? du sel ? Comment se fait le sucre d'érable ?—Quelle est l'utilité du sucre ? du sel ?—Le sucre et le sel peuvent-ils nuire à la santé ?

LE LIN.

La frêle plante, appelée lin, porte une jolie petite fleur bleue. Un champ de lin en fleurs présente un agréable coup-d'œil.

Quand la plante est mûre, on l'arrache par le pied et on l'étend sur le sol. Si le ciel ne donne pas de pluie, on a soin de l'arroser fréquemment.

L'eau fait dissoudre la matière gélatineuse qui lie les fibres à l'écorce. Ces fibres sont les parties de la délicate tige qui sont filées et tissées en étoffe ou en dentelle.

Quand la plante est demeurée assez longtemps sur la la terre humide, elle est relevée, tournée et séchée. Elle est ensuite battue, brayée et peignée. Les fibres longues sont séparées des fibres courtes. Les premières appelées filasse, ressemblent assez à de beaux cheveux légèrement blonds. On la file pour en faire de fines toiles, des dentelles de prix.

Les secondes, appelées étoupes, servent à faire de grosses toiles propres à l'usage des cuisines.

Sous la loi mosaïque, Dieu avait ordonné que les prêtres du Tabernacle fussent habillés de fin lin et de pourpre. La plupart des habits que l'évêque ou le prêtre revêt pour le saint sacrifice, sont aussi de lin, ainsi que le linge d'autel.

Questionnaire.—De quelle plante nous viennent les toiles fines et les belles dentelles ?—A quoi servent les fibres courtes du lin qui sont appelées étoupes ?—Qui portait les toiles les plus fines sous la loi mosaïque ?

DIEU LES A COMPTÉS.

Rose et Julien jouaient dans la salle à manger.
Leur mère venait d'y ranger
Des biscuits sur une assiette.
Julien les aperçut : " Regarde donc, Rosette,
Comme ils sont beaux, dit-il, en avançant la main,
Et ce grand plat comme il est plein !
Maman, je suppose,
Ne les a pas comptés ; nous pouvons bien
En prendre deux ou trois ; elle n'en saura rien."
—" Mais peut-être que Dieu les a comptés, dit Rose."
Et Rose avait raison ; Dieu compte toute chose :
Rien n'est trop petit pour ses yeux.
De nos plus fins cheveux,
Tout comme des soleils qui roulent dans les cieux,
Il sait exactement le nombre.
Aussi bien qu'en plein jour il voit dans la nuit sombre ;
Il connaît tous les sentiments
Cachés dans le cœur des enfants.
Vous pouvez bien tromper la mère qui vous aime,
Vous pouvez réussir à vous tromper vous-même
En étouffant la voix qui vous parle tout bas.
Mais quant à tromper Dieu, vous ne le pouvez pas.

Questionnaire.—Où jouaient Rose et Julien ?—Qu'aperçut Julien ?—Que dit-il à sa sœur ?—Rose accepte-elle la proposition de son frère ?—Citez sa réponse.—A-t-elle bien répondu ?—Y a-t-il quelque chose de caché pour Dieu ?

NOS GLOIRES NATIONALES.

Le peuple canadien compte dans son histoire des pages illustrées par la bravoure, la gloire et le martyre. Feuilletons rapidement le livre précieux des exploits de

nos ancêtres ; nous y trouverons des enseignements bien propres à relever notre courage, à ranimer notre patriotisme.

Puissions-nous, après avoir parcouru ces pages sublimes, pouvoir nous dire : " Par où a passé le père, passera bien l'enfant."

Sur le seuil de notre histoire, nous voyons d'abord Jacques-Cartier, ce brave et valeureux Malouin, arborer le drapeau de la France sur les bords du Saint-Laurent, ouvrant un nouveau pays à la civilisation et au christianisme.

Après Jacques-Cartier, d'intrépides navigateurs de la Bretagne et de la Normandie prennent la route du Canada et viennent continuer l'œuvre civilisatrice commencée par le capitaine malouin.

Champlain fonde Québec et découvre les lacs Ontario, Huron, Nipissing et la rivière Outaouais.

La Violette fonde Trois-Rivières.

Maisonneuve fonde Montréal.

Frontenac fonde Kingston.

Cavalier de La Salle explore la Louisiane et tout le cours du Mississipi.

Pierre Gauthier de Varennes, sieur de la Vérandrye, découvre le Nord-Ouest.

Pierre Lemoyne, sieur d'Iberville, pénètre jusqu'à la baie d'Hudson qui fut le théâtre de ses premiers exploits.

Les Brébœuf, les Jogue, les Lallemant parcoururent les bourgades sauvages en jetant au milieu des barbares cette semence de chrétiens qui a produit de si beaux fruits.

Quelques années se sont à peine écoulées, et déjà le drapeau français flotte sur toute cette immense région comprise entre le Cap-Breton et le golfe du Mexique.

Les forêts disparaissent, les tribus indiennes sont reculées et dispersées, les villages et les villes surgissent ça et là, les paroisses se multiplient et le moindre hameau a son humble chapelle ou son temple sacré.

Cette transformation de presque tout un continent ne s'est pas opérée sans secousse ni sans lutte. La domination française fut signalée par des guerres meurtrières et continuelles, pendant lesquelles nos aïeux se couvrirent de gloire en même temps qu'ils arrosaient le sol de leur sang. Ils eurent à combattre pendant de longues années, d'abord contre les tribus sauvages qui étaient disséminées sur toute cette vaste contrée, et ensuite contre les Anglais qui jetaient un regard d'envie sur la nouvelle patrie de nos pères. Quelle page immortelle que celle où la bravoure et l'héroïsme s'allient sans cesse à la gloire !

On voit Dollard des Ormeaux qui, avec ses dix-huit héros, défendit pendant dix jours, au pied du Long-Sault, un fort de pieux, contre sept cents Iroquois. Il mourut avec ses compagnons, mais leur mort sauva Montréal.

La journée de Carillon, où Montcalm, Lévis et Bourlamaque, à la tête de 3,000 Canadiens, repoussèrent le général américain Abercromby, ayant 15,000 soldats sous ses ordres. Cinq mille soldats américains restèrent sur le champ de bataille.

Qui ne se rappelle la noble défense de Québec par Frontenac contre l'amiral Phipps, en 1609 ? Qui oubliera jamais ces fières paroles du gouverneur français à l'envoyé de Phipps : " Allez dire à votre maître que je vais lui répondre par la bouche du canon."

Qui ne se rappelle la fameuse bataille de Montmorency, où Montcalm fit mordre la poussière à l'armée de Wolfe, qui perdit 6,000 hommes dans cette rencontre ?

L'histoire de cette époque n'est qu'un récit continuel

d'événements héroïques depuis la découverte du pays en 1534 jusqu'à la cession en 1760.

En 1760, le Canada fut cédé à l'Angleterre, et des milliers de Français préférèrent retourner dans leur mère patrie plutôt que de se soumettre au joug britannique. Nous ne restâmes alors que 60,000 répandus dans cette contrée qui forme aujourd'hui la province de Québec, et après cent trente-trois ans de luttes pour nos institutions et nos lois, nous sommes maintenant plus de 3,000,000 sur le sol américain.

Lorsque la persécution et le fanatisme nous poursuivaient, nous avons arboré l'étendard de la loyauté, du patriotisme et de la foi, et nous avons triomphé. Notre livre d'or renferme des guerriers illustres. Qui a oublié de Salaberry qui, à Châteauguay, avec 300 Canadiens, mit en déroute l'armée du général Hampton, ayant 7,000 Américains sous son commandement, et conserva ainsi le Canada à l'Angleterre ?

Notre écrin national est rempli de noms qui passeront à la postérité avec la gloire qui les couvre : les Panet, les Bédard, les Papineau, les Lafontaine, les Morin, les Taché, les Cartier, les Chauveau, les Crémazie, les Charlevoix, les Ferland, les Garneau, les Parent, les Cauchon, les Provencher, les Loranger, les Lavallée, etc ; dans l'épiscopat et le clergé ; les Laval, les Plessis, les Labelle, etc.

Inclinons-nous aussi devant la gloire de Madame de la Pelleterie, fondatrice des Ursulines ; de madame la duchesse d'Aiguillon, fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Québec ; des Mères de l'Incarnation, de St-Joseph et de Ste-Croix ; du Vénérable M. Olier, fondateur du Séminaire de St-Sulpice ; de la Vénérable Mère Bourgeoys, qui, digne imitatrice des dames Ursulines et Hospitalières, arriva dans la colonie en 1653 et fonda la

Congrégation de Notre-Dame à l'endroit alors le plus exposé à la fureur des Iroquois. Honneur à tous.

PETITE OU GRANDE.

A mon âge, on le dit bien souvent, tout est rose
C'est le plus heureux temps ; moi, je ne le crois pas
Car j'ai beaucoup d'ennuis, et pour la moindre chose.
Si vous voulez, je vais vous les conter tout bas.

Je ne suis, croyez-le, colère ni boudeuse....
Gourmande, rarement ; entêtée.... oh ! si peu !
Menteuse.... C'est trop laid ! Presque pas raisonneuse ;
Mais, je dois l'avouer, j'aime beaucoup le jeu.
Eh bien, pour ce goût-là, sans cesse l'on me gronde
Et je ne puis jamais jouer à la maison :

—" Cette enfant, me dit-on, étourdit tout le monde
" Elle ferait bien mieux d'apprendre une leçon,
" D'ouvrir son piano, de broder ; à cet âge
" Penser toujours au jeu n'est qu'un vilain défaut.
" Allons, mademoiselle, un peu moins de tapage;
" Aux petits laissez donc les jouets, il vous faut,
" Plus grande maintenant, être plus raisonnable."

Je suis grande !.... O bonheur !....Enfin je vais pouvoir
Choisir mes vêtements et me servir à table,
Demeurer au salon quand je voudrai le soir,
Et puis, surtout, parler autant qu'il peut me plaire,
J'aime tant à parler !.... Pourtant le croiriez-vous,
Je ne puis dire un mot sans qu'on me fasse taire.
Ainsi, je l'avouerai seulement entre nous,
Je m'intéresse énormément à ma toilette ;
Eh bien ! si, par malheur, parfois maman m'entend
Dire : " Oh ! le beau manteau !.... Quelle robe mal faite !..
" Ce chapeau me va bien !....
Comme elle me répond
" De quoi te mêles-tu ? N'es-tu pas trop petite
" Pour t'occuper ainsi de mode et de chiffons ;
" A ta poupée, à tes cahiers retourne vite,
" A ton âge, il sied mal de faire ces façons."

A mon âge..., à mon âge... Eh, je vous le demande,
Car je voudrais enfin désormais le savoir,
A mon âge, à dix ans, est-on petite ou grande ?
Oh c'est très ennuyeux !
Tenez, hier au soir,
Nous avions à dîner un monsieur à l'air grave,
Un député. J'avais été bien sermonnée avant,
(Tous s'en étaient mêlés, jusqu'à mon frère Octave)
" Tu seras sage au moins tu n'es plus une enfant."

N'étant plus une enfant, je pouvais, j'imagine,
Quelque peu me mêler aux conversations ;
Mais nul ne m'adressant la parole, on devine
Que je m'ennuyais fort. Après réflexions,
Croyant qu'à ce sujet notre hôte s'intéresse
Je dis : " Monsieur, que pensez-vous du Panama ?"
Sans répondre, aux éclats, il a ri. Je confesse
Que j'étais très vexée. Au même instant, papa
Me fait ses plus gros yeux, son air le plus sévère ;
Puis mère et lui fâchés m'ont tous deux, ce matin,
Tant grondée et si fort, que j'ai promis (j'espère
Tenir à ma promesse). Oui, c'est un fait certain
Je veux me corriger. Quand on est jeune fille,
Je le comprends très bien, sans rime ni chanson,
Petite ou grande, il ne faut pas que l'on babille ;
Les gens se moqueraient, ils auraient bien raison....
Mais.... je bavarde encore.... Allez-vous aussi rire ?....
J'ai trop parlé, peut-être ! Ah ! de toute façon,
Quand vous verrez maman, n'allez pas le lui dire,
Car je serais bien sûr grondée à la maison.

EUGÉNIE GENDRON (1).

L'ORME SÉCULAIRE DES RÉCOLLETS.

A Québec, sur la rue Sainte-Anne et sur le terrain de la cathédrale anglicane, s'élevait naguère presqu'en face de la résidence de l'honorable P. J. O. Chauveau, l'Orme séculaire des Récollets.

Il y avait toute une légende sur cet arbre majestueux. On allait jusqu'à dire que Jacques-Cartier, lors de son premier débarquement à Québec, s'était établi dessous avec ses compagnons de voyage ; nombre de relations du

(1) Collaboratrice à la *Jeune Fille*, revue française.

moins en faisaient remonter l'existence à plus de deux cents ans, ce que nous croyons sans peine, car il avait quatorze pieds et un pouce de circonférence. Aussi tous les antiquaires de Québec, et ils sont nombreux, protégeaient-ils avec amour ce vieux contemporain du fondateur de leur ville. Le 6 septembre 1845, pendant un fort coup de vent du nord-est, l'un des trois troncs dans lequel se divisait le bel et mémorable *Orme*, se rompit à l'endroit de sa bifurcation avec le tronc principal, à quelques pieds de terre, et il fallut abattre ce qui en restait de peur de quelque accident. Un fragment du tronc de trois pieds de hauteur avait été déposé à cette époque dans une des salles de la Société Littéraire et Historique de Québec où il a péri dans un incendie, en 1854.

Il y avait à Québec une autre relique de la forêt, c'était le *Frêne* des Ursulines, conservé dans l'enclos du couvent de ces Dames depuis leur arrivée en 1639; il est tombé de vieillesse, le 19 juin 1859. On disait alors à Québec, en plaisantant, que le vieux *Frêne* des Ursulines était mort *catholique*, tandis que son contemporain, l'*Orme* des Récollets, devenu la propriété de la cathédrale anglicane, était mort *protestant*.

Explications : Orme séculaire, arbre majestueux, premier débarquement, antiquaires de Québec, endroit de sa bifurcation, tombé de vieillesse.

LA MOISSON.

Voici le temps de la moisson.

Dès l'aurore, le cultivateur quitte sa maison et n'y rentre que le soir. Pendant toute la journée, il travaille en chantant ; sous les brûlants rayons du soleil. Il ne sent pas la fatigue, car il recueille enfin le fruit de ses

pénibles labeurs ; ses sueurs n'ont pas arrosé en vain la terre. Dieu a fécondé le sol et en a fait surgir des biens précieux et abondants que le laboureur reçoit en bénissant la main libérale qui les lui donne.

C'est là l'image de la moisson éternelle ; chacun récoltera alors ce qu'il aura semé. Malheur à qui n'aura point fait fructifier dans son âme la science de la vertu ! Comme l'écolière paresseuse et le laboureur insouciant, il se trouvera les mains vides lorsqu'il faudra paraître devant le souverain juge.

Questionnaire.—Qu'appelle-t on moisson ? cultivateur ?—Quand travaille le cultivateur ?—Comment est-il récompensé de son travail ?

LE BOIS.

On désigne sous le nom de bois la substance compacte et solide qui forme la tige et les branches des arbres et des arbrisseaux.

On peut, d'après ses divers usages, le classer en trois catégories principales.

Le bois de chauffage pour lequel on choisit tantôt du bois blanc comme celui du peuplier, tantôt du bois dur, le chêne par exemple.

Le bois de construction qui sert pour les poutres, les planchers. Le charpentier emploie surtout le chêne, l'orme, le hêtre, le charme, le sapin, le pin.

Le bois de travail. Les menuisiers emploient le chêne, le noyer, le cerisier, l'acacia. On choisit dans l'ébénisterie les bois qui sont susceptibles d'un beau poli : bois d'ébène, d'acajou, de buis, etc.

On appelle bois, une réunion d'arbres et d'arbrisseaux dans un certain espace de terrain ; lorsque l'étendue du

terrain est assez considérable, le bois prend le nom de forêt. La vue du bois rappelle à un enfant chrétien la croix sur laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu mourir pour le salut du monde.

Questionnaire.—Donnez l'origine du bois.—Ses différents usages.—Que rappelle le bois à un enfant chrétien ?

LE MARQUIS DE MONTCALM.

Louis-Joseph de Saint-Véran, marquis de Montcalm, naquit à Caudiac, en 1712. Il entra dans l'armée à l'âge de quatorze ans, et après avoir servi dix-sept ans, il fut nommé colonel du régiment de l'Auxerrois, en 1743. Les campagnes d'Italie et d'Allemagne lui fournirent l'occasion de faire preuve de cette habileté, de ce courage et de cette activité qui le distinguèrent plus tard. En 1749, il était général de brigade. En 1756, il fut nommé *maréchal de camp*, et comme tel, commanda les forces françaises au Canada. Sa brillante victoire à Carillon et d'autres succès, le firent promouvoir au grade de lieutenant-général en 1758. Sa stratégie militaire, en 1759, eut pour effet de tenir en échec l'armée entière de Wolfe pendant tout l'été : le général anglais, par sa défaite à Beauport et d'autres échecs, était si profondément découragé qu'il assembla un conseil de guerre. On résolut d'abandonner la campagne ; de bâtir des forts à l'Ile-aux-Coudres et ailleurs comme quartiers d'hiver pour les troupes en attendant des renforts. Le 14 septembre 1759, quand il expira, il avait donc 47 ans.

Le monument avec l'épitaphe préparée à Paris par l'*Académie des inscriptions* que Bougainville devait faire parvenir au Canada, au consentement et avec l'approbation du grand ministre Pitt, n'atteignit jamais nos rivages.

Ce fut lord Aylmer, gouverneur de la province, qui, en 1832, se chargea de commémorer la glorieuse mémoire du général français, en lui faisant ériger, dans la chapelle des Ursulines, une tablette de marbre blanc.

Héros de Carillon, ton illustre victoire
Avait couvert ton front d'une immortelle gloire,
Mais n'avait pas sauvé le pays de ses maux ;
Et bientôt sous les murs de la belle patrie,
Frappé d'une balle ennemie,
Tu succombes, Montcalm, mais tu meurs en héros.

(F. H. L.)

Nicolet, 24 juin 1860.

LE MENDIANT ET L'OISEAU.

LE MENDIANT.

Où vas-tu donc, petit oiseau
Ainsi volant à tire-d'aile ?
Viens me chanter ta ritournelle,
L'air est si pur, le ciel si beau.

L'OISEAU.

Je vais chercher la nourriture
Que Dieu me garde quelque part ;
Mais toi, hâte tes pas, vieillard,
La nuit ramène la froidure.

LE MENDIANT.

J'erre seul depuis ce matin,
Et nul n'entend ma voix qui pleure ;
Tes chants pourraient me faire, une heure,
Oublier mon triste destin.

L'OISEAU.

Mais dans cette saison cruelle,
L'oiseau fait taire tous ses chants ;
Vois, la neige couvre les champs.
Comment chanter ma ritournelle ?

LE MENDIANT.

Quand le printemps nous rend ses charmes,
Oiseau, tu vis libre et joyeux ;
Mais pour moi, pauvre, faible et vieux,
Au monde il n'est plus que des larmes.

L'OISEAU.

Dieu ne laisse pas avoir faim
Une humble et faible créature,
Il me garde un grain pour pâture
A toi, vieillard, un peu de pain.

LE MENDIANT.

Oiseau, ce grain, Dieu te le donne,
Et des refus tu n'en crains pas ;
Trop heureux qui peut ici-bas
Ne rien demander à personne !

L'OISEAU.

Ce grain, je le cherche, vieillard ;
Comme toi, je mendie et j'erre ;
Sans peine on n'a rien sur la terre ;
Et je ne dois rien au hasard

LE MENDIANT.

Miné par la faim et par l'âge ;
Succombant à mon triste sort,
Un soir on me trouvera mort
A quelque cent pas du village.

L'OISEAU.

Je puis mourir loin de mon nid,
Faut-il que je m'en épouvante ?
Pauvre vieillard, espère et chante,
Dieu seul est grand, qu'il soit béni !

A. DEVOILLE (1).

LE CHARBON.

Le charbon est extrait de grands puits profonds que les hommes creusent dans la terre.

Dans des temps éloignés, mes enfants, il y a bien des mille ans, les contrées où l'on trouve maintenant du charbon, étaient couvertes de grandes forêts où les oiseaux voltigeaient et chantaient leurs chansons tout le jour.

Ces forêts ont été englouties dans de grands tremblements de terre, et, dans le cours d'une longue période, elles ont passé par de grands changements. Les arbres broyés et entassés devinrent parfaitement noirs et durs : c'est maintenant notre charbon.

---

(1) Devoille (l'abbé Augustin), littérateur et poète français, né en 1807.

Oui, ce noir et dur morceau de charbon que vous voyez dans le feu, faisait autrefois partie d'un bel arbre couvert d'un vert feuillage sur lequel les oiseaux bâtissaient leurs nids.

C'est merveilleux, mais c'est vrai ; car de gros troncs d'arbres sont trouvés dans les mines, encore tout entiers et tels qu'ils ont crû, mais aussi durs que la pierre : ce sont des blocs de charbon.

Un grand nombre d'hommes travaillent dans les puits aux mines de charbon, à des centaines de pieds dans la terre où le soleil ne brille jamais. C'est à la lumière des lampes qu'ils arrachent les blocs de charbon et les cassent en morceaux.

Quand ils en ont ainsi préparé une quantité, ils le hissent, à l'ouverture du puits, au moyen de câbles et de chaînes.

Les mineurs emploient des chevaux au fond des mines pour amener le charbon à l'orifice du puits. Souvent, ces pauvres animaux passent là toute leur existence. Ils vivent et meurent sans avoir jamais vu les vertes prairies ni la lumière du soleil.

Questionnaire.—Nommez quelques-uns de nos combustibles.—Comment obtient-on le charbon de terre ou la houille ?—Quelles précautions les enfants doivent-ils prendre contre le feu ?

MOYENS D'ORIENTATION.

Pour se guider sur l'océan, le navigateur a les quatre points cardinaux que vous connaissez déjà, mes enfants.

Pendant la nuit, l'étoile polaire, vient en aide au voyageur et lui permet encore de s'orienter. L'étoile polaire marque le pôle nord : un homme placé au pôle nord l'aurait directement au-dessus de la tête.

Seule, parmi tous les astres qui scintillent dans le firmament, l'étoile polaire reste immobile dans les cieux. C'est ainsi qu'elle sert de point fixe aux navigateurs de l'océan sans routes, comme au voyageur du désert inexploré.

Mais par les temps de brouillards très épais qui empêchent, de voir le jour, où le soleil se lève, et, la nuit, l'étoile polaire, pensez-vous qu'il devienne impossible de s'orienter ? Non, mes enfants, les marins ont la boussole pour se guider sur les flots.

On nomme *boussole* un cadran au centre duquel est fixée une aiguille aimantée et mobile dont la pointe se tourne constamment vers le nord.

On prétend que les Chinois faisaient usage de cet instrument précieux plus de mille ans avant l'ère chrétienne. C'est un italien, Flavio Gioïa, qui eut, dit-on, le premier, en Europe, l'idée de suspendre l'aiguille aimantée sur un pivot où elle peut tourner librement.

On a utilisé l'aimant pour les jouets d'enfants. Vous savez que l'aimant a la propriété d'attirer le fer et l'acier. Vous vous êtes peut-être, vous-mêmes, amusées avec ces cygnes et ces canards tout petits, construits en fer. On les met sur l'eau, on leur présente une baguette d'acier aimanté : aussitôt cygnes et canards se promènent de tous les côtés au gré de l'enfant qui dirige l'aimant.

Questionnaire. — Qu'est-ce que l'étoile polaire ?— Comment les marins peuvent-ils s'orienter sur la mer ?—Dites en quoi consiste la boussole ?

LA LÉGENDE DU RÉSÉDA.

Un jour, l'ange chargé du soin des fleurs écoutait avec un charme infini l'hymne de reconnaissance que les plantes adressaient au créateur : les unes le remerciaient

de leur avoir donné les qualités bienfaisantes qui adoucissent les maux et souvent les guérissent, les autres lui adressaient des actions de grâces pour la beauté et le parfum dont elles étaient douées ; toutes le bénissaient pour les bienfaits qu'elles en avaient reçus ; seul, un réséda fit entendre un soupir de regret. L'ange, surpris, s'approche aussitôt de la petite plante herbacée encore à l'état sauvage, et lui demande avec douceur la cause de son chagrin.

Aujourd'hui, plus que jamais, j'étais heureux de mon sort ; placé près de ma sœur la marguerite, dont la jolie corolle est trop loin du feuillage ; je m'étais plu à l'entourer, ce qui contribuait à la rendre plus belle. Hélas je ne puis lui donner le parfum qui lui manque, et c'est là ce qui cause ma peine.

—Ami, le regret que tu exprimes est si doux à mon cœur, que je veux te récompenser en te douant d'un parfum exquis qui rappellera aux hommes celui de la vigne en fleur, tandis que tes épis offriront à leurs yeux l'image du blé qui les nourrit. Maintenant, dis-moi, veux-tu devenir le partage du riche, te plaire dans les serres, dans les salons dorés, dans les jardins les mieux soignés ? Choisis.....

—Ange des fleurs, je me trouve bien où Dieu m'a fait naître ; je ne saurais vivre sans la rosée qui me rafraîchit chaque matin, sans le soleil qui me donne la chaleur et la vie, sans la brise qui me berce doucement en me parlant des fleurs mes sœurs et en me donnant leurs caresses ; mais, puisqu'il m'est permis d'exprimer un vœu, prie Zéphire, quand il prendra mes graines sur son aile légère, de les porter de préférence sur la fenêtre de l'ouvrière et dans le cœur du prisonnier.

L'ILE SAINTE-HELENE.

L'histoire de l'Ile Sainte-Hélène ne se perd pas dans la nuit des temps, ainsi que celle de certaines villes mystérieuses de l'Egypte ou de la Chaldée ; elle est, au contraire, contemporaine du berceau de la colonie.

Champlain, l'illustre fondateur de Québec, devint le premier propriétaire de l'île, qu'il paya en beaux et bons deniers, provenant de la dot de sa femme, Hélène Boulé.

Par une reconnaissance aussi galante que juste, le nouvel acquéreur ne trouva rien de mieux que de

donner à sa propriété le nom patronymique de sa compagne ; de là le nom d'île Sainte-Hélène. Ceci se passait dans les premières années du dix-septième siècle, en 1620, lors du troisième voyage de Champlain au Canada.

Cette Hélène Boulé, qui avait épousé, à l'âge de treize ans, le sieur de Champlain, avait vingt-deux ans lorsqu'elle arriva dans la colonie. A la mort de son mari, elle se retira dans un couvent d'Ursulines à Meaux.

En 1688, après des mutations dont la chronique locale ne mentionne aucune trace, l'île devint partie intégrante de la concession faite par le roi à Charles Lemoine, qui fut en même temps anobli sous le titre de Sieur de Longueil.

Ce fut lui qui construisit sur l'île une maison avec dépendance qu'on décora du titre de manoir.

Charles Lemoine était arrivé dans le pays en qualité d'interprète ; il s'établit à Montréal en 1650, et s'y maria en 1654. Il eut quatorze enfants, dont sept du plus haut mérite, ont été surnommés les Machabées canadiens. Voici les noms de ces héros qui, à des titres divers, illustrèrent leur famille : d'Iberville, Sainte-Hélène, de Maricourt, François de Bienville, Sérigny, Louis de Châteauguay, Jean-Baptiste de Bienville.

Sainte-Hélène, né en 1659, prit une part active aux expéditions de son frère d'Iberville, dont les exploits à la Baie d'Hudson sont devenus légendaires.

Au siège de Québec par l'amiral Phipps, en 1690, c'est ce brave Sainte-Hélène qui abattit du premier coup de canon tiré de la citadelle, le pavillon du vaisseau-amiral. Quelques jours après, il tombait frappé à mort, dans une sortie poussée jusqu'à la Canardière.

Sainte-Hélène avait été le deuxième propriétaire de l'île ; son titre se transmit à sa descendance, et finalement au colonel Grant de Blairfindie, qui épousa la dernière baronne de Longueil.

Durant tout le cours du dix-septième siècle, aucun ouvrage fortifié ne fut élevé sur l'île. Le seul document que l'on possède, c'est un vieux plan déposé à Ottawa, que l'on regarde comme datant de 1759 ou 1760, et où se voit une espèce de fortin, à la partie méridionale de l'île. On aperçoit encore les ruines de ces ouvrages à l'extrémité de l'allée de Lévis, sur une terrasse où une

batterie d'obusiers brille au grand soleil, dans l'ennui de la solitude et de son inaction. La version la plus accréditée est celle attribuant ces travaux au chevalier de Lévis qui, dans des circonstances à jamais mémorables, passa plusieurs semaines sur ce modeste îlot qui vit se terminer par un des épisodes les plus dramatiques, les désastres d'une campagne où la défaite fut, de l'avis de tous, aussi glorieuse que la victoire.

Voici comment les choses se passèrent. Le vainqueur de la bataille de Sainte-Foye, le chevalier de Lévis, ayant été forcé d'abandonner le siège de Québec, venait d'atteindre Montréal avec le reste de ses troupes. Le surlendemain de son arrivée, trois corps d'armée anglais opéraient leur jonction à quelques lieues de Montréal. Devant la supériorité de ces forces, plus de vingt mille hommes, M. de Vaudreuil réunit un conseil de guerre et après une longue délibération on résolut de capituler.

Les termes de la capitulation furent acceptés ; moins un pourtant : les honneurs de la guerre pour les troupes françaises.

Au refus, le chevalier de Lévis, saisi d'une noble indignation, ne voulut rien entendre, et, suivi de ses braves compagnons, environ deux mille hommes, se retira sur l'île Sainte-Hélène, disposé à faire payer cher au vainqueur ses exigences.

Les conseils de son chef M. de Vaudreuil, réussirent à la fin et le décidèrent à une obéissance qui, dans les circonstances, devenait une malheureuse mais fatale nécessité. La reddition des armes devant s'opérer le lendemain, le chevalier de Lévis convoqua ses troupes pour une heure assez avancée de la soirée.

C'était par une nuit humide et froide de la fin de septembre ; de gros nuages gris, fouettés par la bise d'automne, ondulaient comme une houle sur le ciel, dont on

apercevait parfois un pan étoilé à travers les déchirures des nuées ; de blanches vapeurs commençaient à monter du fleuve. Au loin, vers Saint-Lambert et Montréal, l'éclat de certaines lueurs piquaient le voile de brume de taches jaunâtres : c'étaient les feux des Grands-Gardes des camps anglais.

De grandes masses noires, coupées par intervalles d'éclairs intermittents, se meuvent dans l'ombre et déroulent leurs longs anneaux dans les fourrés du bois, pour marcher ensuite d'un pas lent et cadencé sur la route principale de l'île : ce sont les régiments qui défilent par compagnie, et les épées nues des chefs dont la lame brille sous un rayon de lune.

Le dernier peloton vient de se former à la gauche de l'armée. Les troupes sont rangées en ordre de bataille. En avant de leur front, un vaste brasier où flambent des troncs d'arbres, éclaire les mâles figures d'un groupe d'officiers, au milieu desquelles se détache pâle et crispé le visage du chevalier de Lévis.

Au mouvement décrit par l'épée du commandant en chef, les tambours de toutes les compagnies éclatent à la fois, comme un coup de tonnerre ; puis les roulements diminuent, s'affaiblissent pour modaler ces gémissements lugubres et sourds au milieu desquels les fifres jettent, semblables à des cris plaintifs, des notes entrecoupées et stridentes.

A ce moment, trois hommes sortent des profondeurs des rangs et se dirigent vers le brasier ; ce sont les porte-étendards de chacun des régiments. Tous trois tiennent d'une main ferme, mais le front incliné, la hampe du drapeau dont les plis, déchiquetés par la mitraille, retombent en lambeaux.

A un second signal de l'épée du chevalier de Lévis, les officiers abaissent vers le feu, qui fait son œuvre, l'image de la France militaire.

Pendant que s'accomplit cet holocauste de l'honneur, les tambours battent aux champs, les troupes présentent les armes, les officiers saluent de l'épée ; on dirait l'éclat d'une parade à Saint-Germain, sous les regards du roi. Puis, lorsque la dernière fleur de lys eut crépité, lançant vers le ciel, sous forme de larmes de feu, une suprême protestation, un cri, seul, formidable rumeur, jaillit à la fois de toutes les poitrines : " *Vive la France !*" Et les échos du rivage voisin répétèrent : " *Vive la Franee !*"

Le chevalier de Lévis venait de brûler ses drapeaux plutôt que de les rendre à l'ennemi.

Tout était perdu pour la France au Canada, tout, " *fors l'honneur,*" comme l'avait écrit jadis de Pavie *le plus chevaleresque des Valois.*

Vers 1807, la guerre menaçant d'éclater entre les Etats-Unis et l'Angleterre, celle-ci acheta de la famille de Longueil l'île Sainte-Hélène, et y établit des ouvrages de défense. Ces constructions, aux murs percés de meurtrières, commandent la baie d'Hochelaga.

A la même époque on éleva aux lieux où ils existent encore une caserne, une poudrière, un magasin militaire ; sous les voûtes de ces constructions massives s'entassaient les poudres, le matériel de l'artillerie : affûts, canons, boulets, obus, etc. On construisit aussi quelques cottages destinés au logement des officiers ; le tout à grands frais.

Un peu plus tard, on bâtit une prison militaire qui fut détruite par l'incendie, en 1848.

L'île était devenue une espèce d'apanage de la couronne, de fief militaire. Chaque année, jusqu'en 1870, le régiment anglais en garnison à Montréal envoyait successivement chacune de ses compagnies camper dans l'île. Son A. R. le prince Arthur, durant son stage d'officier, y a passé quinze jours avec sa compagnie

A la suite du retrait des troupes anglaises du Canada, l'île resta au gouvernement canadien et servit de principal dépôt d'armes pour l'usage de la milice volontaire.

Le départ des troupes anglaises du pays lui fit perdre sa physionomie belliqueuse ; une partie du matériel fut transportée en Angleterre, l'autre, vendue à l'encan ; et sauf quelques vénérables canons préposés aux salves des fêtes officielles, ou aux saluts réglementaires accordés aux personnages, l'île n'a plus l'aspect d'un camp ou d'une forteresse, mais celui d'un bois tranquille et frais.

Depuis 1874, l'île Sainte-Hélène est devenue parc public pour la ville de Montréal. L'administration militaire du Canada ne s'est point dessaisie de ses titres de propriété ; elle a simplement concédé à la ville un usufruit temporaire révocable à son bon plaisir et sous certaines conditions.

MM. A. Achintre et J. A. Crevier.

MORT DE CHAMPLAIN.

La fondation du collège de Québec fut la dernière joie de Champlain sur la terre. Malade depuis six semaines quand elle fut commencée, il mourut le jour de Noël 1635, et la population tout entière le pleura comme elle aurait pleuré un père. Ce grand patriote fut enterré dans la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance, qu'il avait fait construire pour remercier la Vierge Marie d'avoir exaucé son vœu en rendant la clef du Saint-Laurent à la France.

Les sauvages rappelaient avec admiration ses vertus et sa bonté ; les Français louaient son courage et sa persévérance, les ennemis eux-mêmes rendaient hommage à son désintéressement et à ses grandes qualités. On

trouve dans l'histoire peu d'hommes dont la louange soit aussi unanime et la mémoire aussi respectée (1).

A ne considérer que le résultat matériel, Champlain avait fait peu de choses, puisque tout était encore à faire, mais l'impulsion était donnée. Seul entre tous les explorateurs qui se succédaient depuis un siècle, il n'avait point failli à la tâche ni dévié du programme qu'il s'était tracé : donner un empire colonial à la France et des enfants à l'Eglise. Il avait posé les jalons de cet empire qui devait un jour s'étendre de l'île de Terre-Neuve au golfe du Mexique, préparé les conquêtes de l'Evangile en se faisant aimer des sauvages et en leur amenant des apôtres dévoués pour les convertir; il avait donné lui-même l'exemple des plus hautes vertus.

" Le salut d'une âme, disait-il, vaut mieux que la con-
" quête d'un empire, et les rois ne doivent songer à
" étendre leur domination dans les pays infidèles que
" pour y faire régner Jésus-Christ."

Cette devise était celle des grands navigateurs, Vasco de Gama, Christophe Colomb et Jacques-Cartier. La gloire de Champlain est de l'avoir toujours suivie, et d'avoir traversé vingt et une fois l'Atlantique pour la faire triompher.

(de Jacques de Baudoncourt.)

ADIEUX AU PENSIONNAT N.....

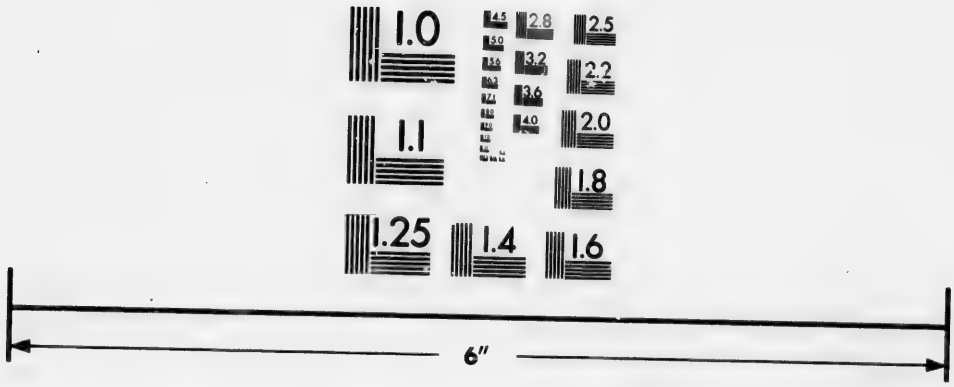
" Partez, petits oiseaux, votre cage est ouverte
Allez chanter aux prés, et sous la feuille verte,
On m'a dit que depuis longtemps
Vous appelle le doux printemps.

---

(1) C'est Champlain qui a trouvé le moyen de mesurer la vitesse d'un navire en marche au moyen du loch, ou corde à nœuds.

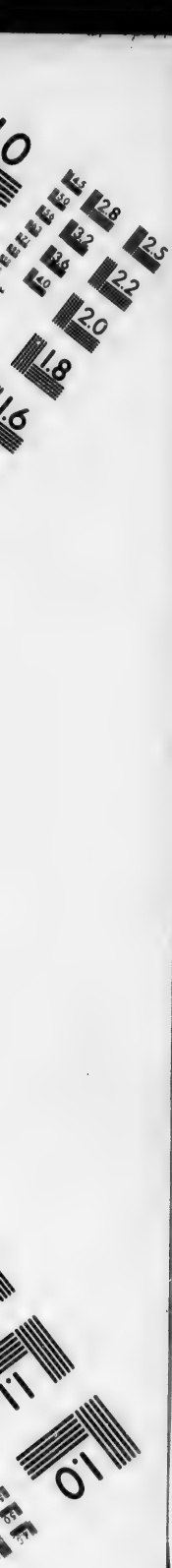
Pa[illegible]ez sans nul souci, sans nulle inquiétude ;
Laissez-nous le chagrin [illegible] solitude :
Trop restreints e[illegible]ent vos ébats ;
Volez sous de larges climats.
Entendez-vous là-bas, apportés par les nues,
Des appels ré[illegible]és par des voix bien connues ?
On vous veut au nid paternel :
Et votre cœur n'est pas cruel....
Vous savez cependant combien notre tendresse
A chacun de vos jours prodigua la caresse ;
Combien pour nos [illegible]etits oiseaux
Nous rêvions jours sereins et beaux !
Si parfois s'élevait quelque sombre nuage,
Sur notre cœur, nos mains cachaient v[illegible]tre plumage,
Et nous suppliions le soleil
De vous rendre son front vermeil.
Quand languissaient vos voix, et que la mélodie
Menaçait de finir dans la cage bénie,
Pour soutenir vos airs si doux,
Nous venions chanter avec vous.
Quand sur vous s'épandait une rosée amère,
Quand un pleur dans votre œil perlait sous la paupière,
Un ange écartait le chagrin
Et semait de fleurs le chemin.
Peut-être il vous souvient de ces pieuses fêtes
Où le Seigneur parlait, où parlaient ses prophètes,
Petits oiseaux de saint François,
Comme vous écoutiez leurs voix !
Il vous souvient aussi des jours chers à Marie,
De tout un mois d'amour, de fleurs et d'harmonie :
Chaque nuit un charmant bonsoir
Nous faisait rêver au revoir.
Et comment oublier vos luttes littéraires,
Ces tournois à la plume, où sous l'œil de vos mères,
Sans faire ruisseler le sang
Vos cœurs briguaient le premier rang !
Et ces petits festins pleins de joie ineffable,
Où de bien douces mains dressaient, chargeaient la table ;
Ces fruits et ces gâteaux si doux,
Petits oiseaux, y pensez-vous ?

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
3.6
4.0
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

Pensez-vous à ces jeux, ces chansons, ces histoires,
Qui de plus durs travaux délassaient vos mémoires :
Pensez-vous aux plaisirs si purs
Qui fleurissaient dans ces vieux murs ?
Et tout cela finit ! ! ! Vous partez.... bon voyage !
Allez visiter vos berceaux,
Mais revenez, petits oiseaux !
N'écoutez pas des voix séduisantes, trompeuses,
Qui vous peindront ailleurs les heures plus joyeuses ;
Pour vous assurer l'avenir,
N'avez-vous pas le souvenir ?
Pendant que loin d'ici, mes douces hirondelles,
Vous frapperez les airs de vos joyeuses ailes,
Nous redirons vos noms chéris
Au Dieu qui fait les jours fleuris.
Prosternés à l'autel de la Vierge Marie,
Nous lui dirons : " Gardez la famille choisie
Qui, dans cet aimable séjour
Apprit à goûter votre amour !
De tout péril, sauvez leur jeunesse charmante ;
Sur votre cœur gardez leur innocence aimante :
Qu'elles rapportent leur blancheur,
Leur douce joie et leur bon cœur !
Et maintenant partez.... votre cage est ouverte !
Allez chanter aux prés et sous la feuille verte....
Mais souvenez bien toujours
Que votre vieux couvent vous donna de beaux jours ! "

F. Martineau, P. S. S.

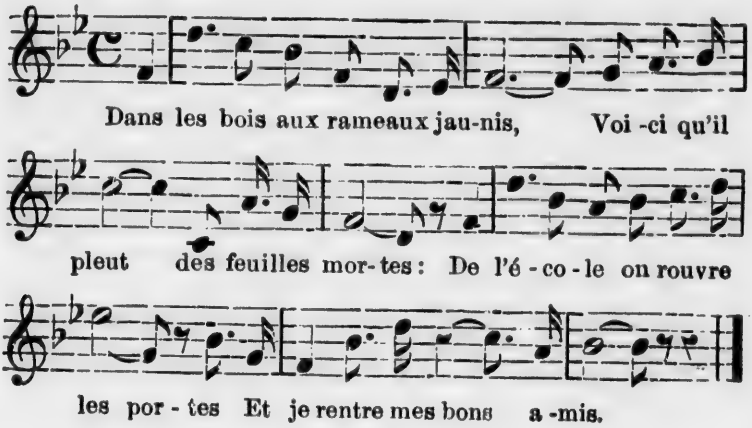
Quelles sont ces voix connues dont parle le poète ? Que désigne-t-il par les " petits oiseaux ? "
Nommez quelques pieuses fêtes du pensionnat.
Quels sentiments éprouvez-vous en lisant ce beau morceau ?
Qu'était M. Martineau ?

CHANSON D'AUTOMNE.

Paroles de
GEORGES HAURIGOT.

Musique de
CLAUDE AUGÉ.

Allegretto.



Dans les bois aux rameaux jaunis,
Voici qu'il pleut des feuilles mortes :
De l'école on rouvre les portes,
Ah ! tous nos plaisirs sont finis.

Adieu les fleurs et les fruits d'or !
Adieu prés verts, adieu grands chênes !
Au revoir, aux prunes prochaines,
Oiseaux qui m'appelez encor !

Avec l'été revient l'enfant.
—Qu'il est joli ! disent les roses.
—Et comme il sait de belles choses !
Ajoute un merle en l'écoutant.

C'est qu'il avait, six mois durant,
Mis à l'étude un grand courage.
Or, l'on est beau quand on est sage,
Quand on travaille on est savant !

P
E

M
E
M
E
Sy
A
Q
M
Q
A
R
D

1
1
1
1
1
1
1

TABLE DES MATIÈRES

Préface..... 3
ETUDE THÉORIQUE ET PRATIQUE DE LA PRONONCIATION FRANÇAISE..... 5
Manière de former les voyelles..... 5
Exercices sur les sons..... 6
Manière de former les consonnes..... 6
Exercices sur les consonnes..... 7
Syllabes..... 8
Accent prosodique..... 8
Quantité prosodique..... 13
Mots..... 15
Quantité syllabique..... 15
Accent tonique..... 16
Remarques sur les diphtongues et les diérèses..... 17
Diphtongues et diérèses..... 18

PREMIÈRE PARTIE.

1—Bien lire..... 25
2—Découverte de l'Amérique..... 26
3—Le ciboire..... 28
4—Un bon petit cœur d'enfant..... 29
5—La petite souris..... 31
6—La pauvre Jeannette..... 32
7—Un bon père..... 32
8—Le gâteau de Marcel..... 33
9—Lettre de Marie à sa mère..... 34
10—L'étude..... 34
11—Donner à la lecture un ton convenable..... 36
12—Les vingt sous du bon Dieu..... 38
13—L'orange..... 39
14—Marguerite de Provence..... 41
15—Saint-Louis..... 41
16—Lettre de Léonie à son grand-père..... 42

17—Lettre de Cécile à son père et à sa mère..... 43
18—Jacques Cartier.—Premier voyage à Terre-Neuve..... 44
19—La découverte du Canada..... 46
20—L'église..... 49
21—L'autel..... 49
22—Le tabernacle..... 51
23—Le calice..... 52
24—Qu'est-ce que le sacrifice ?..... 53
25—La chambre de la jeune fille négligente..... 54
26—Que fais-tu là, Jésus ?..... 55
27—L'ennui du plaisir..... 55
28—La récréation..... 56
29—Le livre..... 58
30—Expédition du marquis de la Roche..... 59
31—La pomme de terre..... 60
32—La pomme et la cerise..... 62
33—La gaieté et le devoir..... 63
34—Bethléem..... 64
35—Lettre de Louise à sa tante..... 64
36—Lettre de Henri à sa sœur..... 65
37—Noël..... 66
38—Les deux anges gardiens..... 66
39—Le mois de janvier..... 67
40—Chanson d'hiver..... 69
41—Tristesse d'hiver..... 70
42—La myrrhe des rois mages..... 71
43—La prière..... 72
44—Petit Jésus..... 73
45—Premiers devoirs des enfants..... 74
46—La curiosité est un défaut détestable..... 76
47—Origine de la nation canadienne.—Madame de Champlain..... 78
48—Tribus sauvages du Canada au temps de Champlain..... 80
49—Préparation à la première communion..... 84
50—Le fruit du travail persévérant..... 86
51—Question d'enfant..... 87
52—Belle parole d'un enfant..... 88
53—La charité..... 89
54—Un enfant de bénédiction..... 91

55—Les *Ave Maria*..... 92
56—A Marie..... 93
57—Pourquoi ?..... 94
58—L'enfant apôtre..... 95
59—Le secret..... 96
60—Inventions et découvertes..... 96
61—Au pain sec..... 97
62—Petits oiseaux..... 98
63—Chanson de printemps..... 99

DEUXIÈME PARTIE.

1—Commencements de la Congrégation de Notre-Dame..... 101
2—Des bonnes lectures..... 102
3—L'école est un sanctuaire..... 103
4—L'Annonciation..... 105
5—Pardon des injures..... 106
6—Voyage autour d'une classe..... 106
7—L'encre..... 107
8—Crayons, ardoises, plumes..... 107
9—Gomme élastique ou caoutchouc..... 108
10—C'est à moi..... 109
11—La brebis..... 111
12—Les fleurs..... 112
13—Lettre de Louis Veuillot à Mlle Marguerite Veuillot..... 114
14—Journal d'une petite écolière.—La culbute de Maria..... 115
15—Récréations..... 116
16—Vive la Sainte-Catherine !..... 117
17—Le roi et le berger..... 118
18—Le portrait de mon amie..... 118
19—Biographie de M. Faillon..... 119
20—Origine de divers mots..... 121
21—A un enfant, la veille de sa fête..... 123
22—Trait de l'enfance de Léon XIII..... 123
23—L'œil..... 126
24—L'oreille..... 127
25—Sainte-Anne de Beaupré..... 128
26—Le rossignol et le prince..... 130
27—Les petits oiseaux..... 130
28—Le chêne et l'arbrisseau..... 131

29—La petite coquette..... 132
30—Le plus beau jour de la vie..... 133
31—Souvenirs de première communion..... 134
32—Lettre de Louis Veuillot à M. P. Veuillot et à Mlle M. Veuillot..... 136
33—Fleurs et jeunes filles..... 138
34—*O Salutaris Hostia*..... 139
35—La V. M. Bourgeoys rétablit la croix à la montagne..... 140
36—Madame et Mademoiselle de Verchères..... 142
37—Le petit serin..... 143
38—La reconnaissance..... 144
39—Lettre de Louis Veuillot à sa nièce Marguerite..... 145
40—Les premiers sous..... 147
41—Durée de la vie chez les animaux..... 147
42—Différentes classes d'animaux..... 148
43—Les cris particuliers des animaux..... 150
44—La chèvre..... 151
45—La vache..... 152
46—Le chien..... 152
47—Le cheval..... 154
48—Le chat..... 154
49—Lettre de Mgr de Ségur à Mlle Marie..... 155
50—Le papillon..... 156
51—Berceau de notre race en Amérique..... 157
52—Le soir..... 158
53—Biographie de l'honorable P. J. O. Chauveau..... 159
54—Biographie de l'honorable T. J. J. Loranger..... 161
55—Hymne populaire à Jeanne d'Arc..... 162
56—L'hygiène..... 163
57—L'enfant et l'oiseau..... 164
58—Lettre de Louis à son père..... 166
59—Pauvre à plus pauvre..... 167
60—Lettre de Françoise à Marthe..... 169
61—La Vierge à la crèche..... 170
62—Le chant partout..... 171
63—Rien ne vaut une bonne action..... 172
64—La tombe et la rose..... 173
65—Les vacances..... 174
66—Chanson d'été..... 176

TROISIÈME PARTIE.

1—L'art de la lecture..... 177
2—Le regard de Dieu..... 180
3—Quelques pages du journal d'une petite écolière.—Le bon temps..... 182
4—L'enfant..... 183
5—Savoir-vivre..... 184
6—Monseigneur de Laval..... 186
7—Comment il faut lire..... 187
8—Lettre de Louis Veuillot à Mlles Agnès et Luce Veuillot. 188
9—Québec..... 189
10—Tu reviendras demain..... 191
11—Lettre de Louis Veuillot à Mlle Marguerite Veuillot..... 192
12—Lettre de Mgr de Ségur aux élèves du Petit-Séminaire. 193
13—Belle et bonne..... 194
14—La dînette renversée..... 195
15—Premier deuil..... 196
16—L'ivoire..... 198
17—Description de la Nouvelle-France.—(Fragment.)..... 199
18—Au souvenir de la patrie..... 201
19—Le denier de la Normande..... 201
20—Le drapeau de Carillon..... 203
21—La Providence et l'enfant..... 204
22—Le thé..... 205
23—Le café..... 207
24—Lettre de Mgr de Ségur à sa nièce..... 208
25—Un trait de bienfaisance..... 209
26—Le sou de l'orpheline..... 209
27—Jacques-Cartier à Hochelaga..... 210
28—L'araignée..... 213
29—La petite méchante..... 214
30—Beau trait de charité..... 216
31—Si Dieu me disait..... 217
32—L'insolation..... 218
33—La soie..... 219
34—Les Mille-Iles (Fragment)..... 221
35—Aimé de Dieu et des hommes..... 223
36—Monument Cartier-Brébeuf..... 224

37—*Nunc dimittis*..... 227
38—La mission du peuple canadien..... 228
39—Saint Thomas d'Aquin..... 230
40—La plante..... 232
41—Notre climat..... 233
42—Lettre de Mgr de Ségur aux élèves du Petit-Séminaire . 235
43—La leçon de la fleur..... 236
44—La pauvre femme et le denier de Saint-Pierre..... 237
45—La puissance d'un *Pater*..... 238
46—La grand'mère..... 239
47—Les céréales..... 240
48—Assiduité au travail..... 242
49—Histoire de mon aiguille..... 243
50—A l'Ange Gardien..... 244
51—Notre berceau (Fragment)..... 245
52—Le coton..... 245
53—Les trois états des corps et les trois règnes de la nature.. 246
54—L'eau et le lait..... 248
55—Une mère à sa fille..... 249
56—Première messe au Canada..... 250
57—Fleurs de mai..... 252
58—Au bord de la mer..... 252
59—Le sucre et le sel..... 253
60—Le lin..... 255
61—Dieu les a comptés..... 256
62—Nos gloires nationales..... 256
63—Petite ou grande..... 260
64—L'orme séculaire des Récollets..... 262
65—La moisson..... 263
66—Le bois..... 264
67—Le marquis de Montcalm..... 265
68—Le mendiant et l'oiseau..... 266
69—Le charbon..... 268
70—Moyens d'orientation..... 269
71—La légende du réséda..... 270
72—L'île Sainte-Hélène..... 272
73—Mort de M. de Champlain..... 277
74—Adieux au pensionnat..... 278
75—Chanson d'automne..... 281

..... 227
..... 228
..... 230
..... 232
..... 233
inaire . 235
..... 236
.. .. 237
..... 238
..... 239
..... 240
..... 242
..... 243
..... 244
..... 245
..... 245
nature.. 246
..... 248
..... 249
..... 250
..... 252
..... 252
..... 253
..... 255
.... 256
..... 256
..... 260
..... 262
..... 263
..... 264
..... 265
..... 266
..... 268
..... 269
..... 270
..... 272
..... 277
..... 278
..... 281